

L’Abdication de Ris-Orangis

Léo Larguier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Un écrivain dont je ne sais plus le nom parle quelque part de l'homme chargé d'imiter sur le bouillon sans viande d'un restaurant ces yeux gras et fauves que met à la surface d'un pot-au-feu complet le large morceau de bœuf qu'on a laissé mijoter pendant des heures avec des carottes, des navets et un bouquet aromatique de céleri.

J'ai dû exercer des professions presque aussi cocasses que celle-là.

J'ai traîné des étrangers au Louvre, devant les hanches de neige fouettée de roses des nymphes de Fragonard et de Boucher ; devant la Vénus de Milo et les sculptures syriaques ; je leur ai expliqué la beauté truculente des Kermesses de Rubens ou de Breughel-le-Drôle, et j'atteignis plus d'une fois à une éloquence qu'ils ne comprenaient guère.

J'étais à jeun et je devais m'arrêter près de ces mangeailles somptueuses, ces tables servies sous des arbres, ces Flamandes dodues qui montraient leurs gorges rondes et riaient en tranchant le jambon.

Le supplice de Tantale n'était rien à côté du mien. Il n'avait envie que de l'eau qui fuyait sa lèvre, moi, j'avais soif de ce vin dans des flacons de cristal et j'avais faim de toutes ces succulences interdites : poissons à la gelée, perdreaux dans la croûte dorée d'un pâté, poulardes entruffaillées, fruits énormes et pâtisseries débordant de confitures !

Grosse gastronomie sans doute que celle-là, mais, tout en ayant le goût délicat, je sais m'accommoder des choses les plus simples.

Ce métier me laissait des loisirs, les musées nationaux fermant à quatre heures.

J'ai copié des adresses sur des bandes, pour des maisons de commerce, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, de six heures à dix heures du soir.

L'atmosphère y était tiède, docte et moisie.

Je n'ai jamais compris pourquoi il se dégageait de cette immense assemblée de livres l'odeur d'un compartiment de troisième classe dans lequel ont voyagé des croquants.

Pourtant il y avait sur les rayons de chêne les églantines et les fleurs sylvestres de Virgile, les roses latines d'Horace, les jasmins des poètes persans, la bergamote et le vinaigre des quatre-voleurs de M. de Saint-Simon, l'œillet espagnol de Corneille, la rose de France de Jean Racine, et, sur les myrtes de Lamartine, les écharpes andalouses de Musset, mais je n'ai jamais senti que les odeurs de graillon, les effluves domestiques et les vapeurs de gare qui devaient s'échapper de quelque mauvais roman.

Ayant dîné d'un bout de pain et d'un cornet de pommes de terre frites, j'adressais, pour un salaire de famine, des centaines de prospectus et de circulaires à d'honorables commerçants patentés.

On a beau accomplir sans joie une besogne dépourvue de noblesse, on peut laisser vagabonder son imagination.

Dieu merci, je n'en manque pas.

Je me distrayais à évoquer ceux qui allaient faire sauter d'un doigt négligent la bande sur laquelle j'écrivais leur nom et leur adresse.

Ils étaient à table, dans une salle à manger, rue du Sentier, rue du Quatre-Septembre ou dans quelque belle vieille maison du Marais.

Aucune fantaisie dans le meuble, mais un ordre de bon aloi et un sens du confort sérieux.

La pièce de bœuf rôti que la servante apportait avec la salade était à point et la bouteille dûment chambrée était authentique.

Monsieur et Madame avaient cette allure aisée que donne la sécurité dans la réussite ; Mademoiselle, bien qu'un peu forte et sanguine, aurait fait mon bonheur, comme on disait honnêtement autrefois, malgré mon éducation plutôt romantique qui me fera toujours chérir les attitudes penchées, les chignons qui s'écroulent sur des nuques frêles et ces pâleurs distinguées de camélia que je mets au-dessus de tout.

Je sentais l'odeur du cigare bagué comme un ténor italien ou un croupier de Monte-Carlo que Monsieur allumait à l'heure dorée du vieux cognac, cette première bouffée si parfumée, et je désespérais de connaître, un jour, la paix intérieure des digestions heureuses…

Pourtant, je n'étais ni un imbécile, ni un réfractaire. Je suis bachelier comme tout le monde et j'ai écrit sur la Véritable élégance plusieurs articles dont aucun journal n'a voulu, mais que je persiste à tenir pour des pages solides et charmantes.

J'ai prononcé le mot qui est l'orgueil de mes jours. Je suis naturellement élégant. J'aurais pu traverser la misère sans salir mes gants blancs, si j'en avais eu.

Mon gilet râpé n'avait aucune tache. Ceci fut toujours pour moi l'essentiel.

Avoir ou n'avoir pas de taches, voilà la question. Montre-moi ton gilet et je te dirai qui tu es.

Il est moucheté de graisse, gris de cendre de cigare, étoilé de sauce… je te connais.

Tu es glouton sans être gourmand ; tu t'empiffres à la hâte. Tu ne choisis pas. Tu te laisses emporter par des désirs primitifs ; tu obéis comme un esclave à de méprisables instincts. Ton esprit n'est pas libre parce que ton estomac est lourd. Tu n'es pas délicat, puisque tu supportes sans en souffrir l'insulte des éclaboussures. Tu ne saurais être mon ami. Je ne peux me confier à toi ; tu es d'une autre race ; mon gilet ne ressemble pas au tien…

Si j'avais eu à choisir entre plusieurs destins illustres, ce n'est ni la gloire de Cromwell, de Nelson ou du duc de Wellington qui m'aurait tenté.

Celle de Brummel m'eût suffi.

Le dandy est pour moi l'homme sublime. On l'imagine perpétuellement occupé de frivolités que méprisent les gens sérieux, mais le dandysme est une philosophie et le dandy un stoïque élégant. Il travaille sans fin à rendre parfaite sa propre statue, et il se soumet aux plus impitoyables disciplines.

Grand artiste scrupuleux et sans défaillance, il cherche dans les moindres choses à corriger l'épreuve d'humanité incomplète que nous sommes naturellement.

Àquatre-vingts ans, Ninon de Lenclos, qui professait cette religion, en paraissait trente ! L'artifice est, à mon avis, la marque la plus haute d'une civilisation et je préférerai toujours le parc de Versailles à une forêt vierge.

Lorsque le dandy est riche il est admirable, mais, pauvre, il devient un saint.

Après avoir attendu pendant plusieurs années une femme qu'il aimait et qui se refusait, le soir inespéré où elle sera au bord de son lit, il se cachera dans l'ombre pour y plier soigneusement son pantalon, comme il le fait tous les jours, et c'est cela qu'aucune autre morale ne peut obtenir d'un homme…

Mais, je vagabonde ; je n'ai plus l'habitude d'écrire.

La guerre est venue. J'en ai souffert et je l'ai faite à ma façon.

J'ai connu, moi aussi, les batailles et la victoire.

Personne n'admire nos soldats plus que moi-même, mais ce n'est pas toujours dans un boyau bombardé que la soupe n'arrive point et que le charbon manque.

Je n'insiste pas. Il est de mauvais ton de s'appesantir sur une matière désagréable ou vulgaire. Ce fut l'erreur de beaucoup d'écoles littéraires…

Un soir de février, vers six heures, je descendais mélancoliquement l'avenue des Champs-Élysées. Il bruinait ; j'avais un

manteau de caoutchouc qu'un soldat anglais m'avait vendu pour cinq francs et que j'avais fait retailler.

Quartier pour quartier, je préférais conduire ma détresse vers l'Étoile plutôt que dans Ménilmontant ou par les rues de la Villette.

La mélancolie n'est pas la même rue de la Paix ou rue de la Roquette.

Près de la Madeleine ou aux Champs-Élysées, elle est illuminée par les clartés des cafés luxueux et des magasins où quelques privilégiés achètent des choses précieuses.

Elle s'y entoure de richesse et de beauté.

Sur mon vêtement luisant qui était celui d'un pauvre, je recevais là le reflet des vitrines où les grands orfèvres entassent des barrettes de diamants, des rivières de pierreries, des diadèmes, des perles, des bagues dont les chatons sont des opales laiteuses ou des rubis sanguins.

Ma misère s'en éclaboussait et je sentais l'odeur des cocktails aux terrasses des cafés.

De belles femmes passent dans une traînée de parfums, elles vous livrent l'éclair d'un œil, un sourire et la forme charmante d'un beau corps défendu par des velours délicats et des fourrures. Elles sortent de chez un bijoutier, traversent le trottoir, montent dans une voiture et l'on surprend la vision rapide d'une jambe mince gantée de soie.

La misère y est éblouie et bousculée.

Elle s'accroît dans les quartiers pauvres ainsi qu'une boule de neige dans un champ. Elle s'augmente des laideurs que l'on y voit. Elle y devient vulgaire et triste comme l'échoppe où l'on vend des poissons frits, comme la salle du marchand de vins où des ivrognes écoutent un phonographe en buvant du vin bleu, comme la chanson d'un infirme sous la pluie, et la façade des garnis louches aux corridors humides et obscurs.

Sur le trottoir luisant, j'admirais des cravates et des pyjamas à une devanture, des cravates de soie et de faille aux nuances fondues, douces et riches, des costumes d'intérieur en flanelle rouge ou bleue qui me faisaient songer à des réveils heureux entre des draps fins bordés de dentelles, à des chocolats onctueux servis par des femmes de chambre pareilles à des soubrettes de comédie.

Ceux qui pouvaient porter, au saut du lit, ces vestons aux revers roulés de soie cerise ou de satin grenat, devaient avoir une existence semblable à celle des jeunes hommes qu'on voit dans les romans mondains.

Ils rentraient tard d'une soirée, après avoir dîné, assisté à un quart de représentation au théâtre, perdu deux cents louis au cercle, et bu une bouteille de champagne chez une fille qu'ils entretenaient et qu'ils n'aimaient pas.

Des notaires de province, dans des études dont le soleil frappait les panonceaux rouillés, vendaient pour eux des bois et des métairies qui avaient appartenu à quelque vieille parente infirme, avare et dévote.

Leur vie avait quelque chose de puéril et de brutal, et, lorsqu'ils sortaient à cheval, vers onze heures, pour une promenade

au Bois, et qu'on ouvrait la large porte cochère de leur maison, à deux battants, on semblait abaisser un pont-levis devant une poterne féodale…

Si j'avais eu de l'argent de reste, je me serais offert une cravate d'un gris mourant aux vagues ramages d'argent, pareils à des algues sous une eau trouble, et je sais de quelle façon je l'aurais mise.

J'ai des idées très particulières à ce sujet, et le gilet d'un homme n'est pas la seule pièce de son costume qui me permet de le connaître intimement.

Les cravates de couleurs vives, mollement nouées, indiquent la négligence et la générosité.

Vous pouvez être assuré que celui qui les porte a bon caractère. Il paye toujours les consommations en laissant un gros pourboire ; il sait se lever tard et il aime la table, le vieux bourgogne, le spectacle, les cigares forts et la pipe.

Il regarde les jolies filles, s'assied au premier rang des terrasses, sur le boulevard, les après-midi de pluie, afin de mieux voir les jambes que découvrent les jupes plus retroussées.

Sa femme est heureuse. Il rentre souvent en retard, ayant invité un ami qu'il a rencontré, et le potage est froid, mais il a acheté en chemin un pâté de canard et des petits-fours.

Les affaires qu'il entreprend réussissent ; il est gras et conserve ses cheveux jusqu'à la cinquantaine.

Sa jaquette sent le cuir de Russie et le tabac fin, et il met sa serviette sur ses genoux, sans en passer méthodiquement une

corne entre deux boutons de son gilet.

Ceux qui sont mesquins, avares et maniaques, ont des cravates étroites, plates et très serrées.

Inutile de dire qu'elles sont d'un noir funèbre.

Ils vont tout droit sur une route médiocre dont ils ne s'écartent jamais. Ce n'est pas une cravate qu'ils ont, c'est un licol. Ils brossent leurs habits jusqu'à la corde, ne sont pas une seule fois en retard à leur bureau, ont des doigts secs dont ils font craquer les phalanges. Ils ne mettent qu'un morceau de sucre dans leur café, par économie, et ne savent pas rire. Ils posent leur chapeau avec précaution et passent, pour dîner, un veston sale. Ils se couchent tôt et ne ronflent même pas. Appliqués, sérieux et lugubres, ils lisent toujours le même journal et songent à leur retraite. Ils ne fument qu'une cigarette qu'ils roulent eux-mêmes, après chaque repas. Ils croient que les actrices soupent avec des hommes de lettres et des agents de change, et, au théâtre où ils payent leur place, ils arrivent toujours avant l'heure…

Comme un grand papillon aux ailes bleues piquées de lunules blanches, une lavallière fixée à un col rabattu m'enchantait.

J'ai de la sympathie pour la lavallière à pois. C'est la cravate des vieux beaux guêtrés de gris-perle qui suivent d'un regard mélancolique les jeunes et belles silhouettes dans une allée du Bois, en songeant au temps où ils n'avaient pas ces poches sous les yeux et ces moustaches de colonel…

Un homme au visage rasé qui promenait un chien en paletot me toucha l'épaule et me tendit la main.

C'était Prosper, le fils de ce gueusard de Barbelan qui faisait la contrebande des allumettes dans ce village du Lot-et-Garonne où je naquis, mais où je ne saurais plus vivre.

Mon père avait pu lui rendre un service assez important alors qu'il devait être soldat, et il manifesta une véritable joie à me retrouver.

Le chien qu'il promenait respectueusement tirant sur son cordon de cuir fauve, il lui envoya un coup de pied qui le calma subitement, et il m'entraîna dans un bar voisin.

Pendant qu'il buvait un bitter-curaçao, je me fis servir du thé avec des toasts. C'était plus solide et surtout plus distingué.

Nous causâmes.

Il avait été valet de chambre chez un homme de lettres célèbre, et dans des Palaces illustres. Il avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Nous sympathisâmes tout de suite. Il s'était frotté aux plus fastueuses élégances.

Il avait aidé son premier maître à passer son frac vert le jour de sa réception à l'Académie française, il avait apporté le thé du matin à des altesses et le champagne à des grands-ducs.

Il faisait bon dans cette salle bien chauffée qui sentait l'alcool, le chien mouillé et les cigarettes anglaises, les verres de toutes formes étincelaient sur le nickel et l'acajou du comptoir, les liqueurs brillaient dans les bouteilles, et, dehors, il pleuvait sur les parapluies luisants et sur la carrosserie vernie des limousines dont la trompe sonnait une chanson de millionnaire.

Je compris que cette heure tiède était bénie et que quelque chose de favorable passait.

Prosper m'emmena dîner en s'excusant de m'offrir un repas à l'office.

Ses maîtres étaient en voyage et nous serions seuls, avec la cuisinière, — une femme charmante, ajouta-t-il, et qui mijote pour nous de ces plats dont tu me diras des nouvelles…

Jamais je n'oublierai ce dîner !

La table fut dressée devant le fourneau bourré de charbon si rare ; la nappe n'était qu'une vaste dentelle sur un transparent de soie jaune ; le cristal des verres et l'argent des couverts, le blanc luisant des assiettes et la pourpre ardente des vins formaient une symphonie admirable.

Sur l'étiquette d'une bouteille en train de chambrer, on lisait le nom d'une petite gare bourguignonne, et Palmyre, la cuisinière, ressemblait à une de ces femmes de Paul Rubens devant lesquelles j'avais traîné, au Louvre, tant d'Anglais et de Péruviens de passage.

J'étais chez des nouveaux riches. M. et M Bottier-Damars qui occupaient ce luxueux appartement, avaient, il y a trois ans, une modeste épicerie en Champagne.

Pendant que Palmyre allait à la lingerie chercher une serviette, Prosper me dit :

— Te voilà renseigné, ne parlons plus de ces profiteurs de la guerre. Ils ont un fils qu'il faut dégrossir et je suis chargé de lui trouver un précepteur. Les parents en prendront eux aussi pour

leur grade, comme ils disent ; tu vas entrer ici après-demain, j'en fais mon affaire. Si d'ici là tu étais gêné !...

Il me glissa dans la main un billet de cent francs.

— À table ! cria-t-il joyeusement sans me laisser le temps ni me permettre de refuser... Le noble cœur !...

Palmyre revenait avec une serviette damassée, un peu trop neuve peut-être pour moi qui n'aime que le linge fin et souple, et, le dos au feu, je fis un de ces repas comme les chanoines gourmands en offrent à leurs évêques.

Les cigares et les liqueurs de M. Bottier-Damars étaient de choix, et lorsque je pris congé de mes amis, vers minuit, la pluie avait cessé de tomber. Une lune glacée féerisait le ciel violet piqué d'étoiles. Des voitures attendaient devant de hautes portes cochères ; dans l'écartement des fourrures, j'apercevais le blanc d'un plastron, un collier sur le décolletage d'une robe de soirée. Derrière les persiennes des hôtels, des lueurs bleuâtres tamisées par des rideaux de tulle, mettaient une clarté d'aube naissante sur les façades noires. On revenait d'un grand dîner, du théâtre ou du cercle... Des jeunes femmes posaient leurs bijoux dans des coupes de jade... dans les cabinets de toilette, les baignoires pressées de nœuds blancs s'emplissaient d'une eau tiède qu'un parfum irisait... une rose trop grasse s'effeuillait dans la chaleur égale et douce, sur les flacons à capsules d'or d'une coiffeuse parée comme une mariée... J'avais cent francs, un ami nouveau... la belle nuit !...

***

Pour la première fois, depuis vingt ans, je fis allègrement le trajet de l'Étoile au Panthéon. L'avenir s'ouvrait devant moi, large comme l'avenue élyséenne, et je sonnai, heureux, à la porte de l'hôtel du Borysthène et de Londres où je logeais.

J'y habitais un cabinet au quatrième étage, sur la place de l'Estrapade. Je payais à la semaine. Je n'étais pas mal. Le propriétaire voulait bien m'attendre lorsque j'étais gêné, ce qui arrivait de temps en temps.

Au-dessus de moi couchaient des apprentis bouchers.

Sans eux, le vieil hôtel eût été tranquille, mais, à quatre heures du matin, ils dégringolaient les escaliers de bois, chaussés de galoches, et ils m'éveillaient régulièrement.

Presque tous les dictons et les proverbes sont faux, mais celui qui prétend que Paris appartient à ceux qui se lèvent tôt est le plus ridicule.

Il n'est peut-être pas très original de faire remarquer que les chiffonniers, les balayeurs, les laitiers, les porteurs de pain et les marchands de journaux se lèvent avant l'aube, tandis que les banquiers, les ministres, les jolies filles qui ont un hôtel et des voitures, tous ceux qui sont riches et puissants se lèvent tard.

Àdroite du cabinet que j'occupais, campaient ensemble Emmanuel Rombier, un peintre qui n'avait jamais peint la moindre toile, mais qui esthétisait à perte de vue, et François Labreux dont le seul titre était d'avoir connu Jules Vallès qui peut-être ne le connaissait pas.

Àgauche, il y avait la chambre qu'on loue à l'heure aux furtifs et tristes amoureux de passage.

Ma lampe allumée, je m'assis sur mon unique chaise et je me pris à réfléchir.

Vingt ans de ma vie avaient tenu dans ce pauvre endroit sans ajouter grand'chose à sa nudité.

Aux murs, j'avais cloué quelques gravures, un éventail de carton colorié que Jeanne avait oublié chez moi, un soir de 14 juillet, et c'était tout.

Jeanne ! nous nous étions aimés ici ! Elle avait dormi dans ce lit étroit, sa tête blonde sur mon épaule !

Je brûlai des papiers, de vieilles lettres fanées, des journaux que je conservais, et je me couchai dans la brève illumination de cette flambée de souvenirs.

Rombier et Labreux rentraient.

On les avait mis à la porte du petit café où ils péroraient chaque nuit, jusqu'à la fermeture, sans consommer beaucoup, et ils continuaient leur conversation dans la chambre voisine.

Labreux essayait de placer ses éternelles histoires sur la Commune, sur Blanqui, Flourens et Thiers, en faisant intervenir Courbet, mais Emmanuel Rombier ne l'écoutait pas.

— Non, mon cher, disait-il, ne me parlez pas de ces grandes toiles de Velasquez, de Rubens ou de Véronèse. Ce sont de très belles compositions, ce n'est déjà plus de la peinture…

Il existe des études peu poussées, des petites choses inachevées dont je fais plus de cas et que je considère comme les originaux dont les tableaux définitifs et consacrés ne sont qu'une réplique admirable, une copie parfaite. Il y a dans ces ébauches une

vérité de premier jet, nette et drue, l'émotion première de l'artiste et cette atmosphère qu'ils ne savent plus mettre ailleurs.

En littérature, il en est de même. Il y a des sensations fugitives que l'on ne peut utiliser dans un roman, des images secrètes auxquelles on ne doit point appliquer la stricte discipline du vers. Cela flotte un moment dans des limbes vagues, cela s'effiloche comme une fumée, insaisissable et léger, et tout cela qui est à jamais perdu : images immatérielles, ombres de sensations, frissons de pensées, ferait le plus curieux des livres…

Il se tut pendant quelques secondes.

De l'autre côté de la cloison, une femme qui avait ramené un client disait d'une voix flétrie, pour excuser sans doute ses seins ravagés qu'elle montrait :

— Si tu les avais vus quand j'avais vingt ans, chéri… Tu sais que j'ai posé chez des sculpteurs !…

Un lit craqua. La voix d'Emmanuel Rombier, plus forte, s'éleva :

— En musique, savez-vous ce qui m'émeut plus que tout ? C'est une petite mélodie de Chopin, improvisée un après-midi d'hiver où il attendait George Sand qui ne venait pas.

Une goutte de musique ! Rien que cela : le bruit d'une larme de pluie qui tombe du toit sur le rebord de la fenêtre, dans la désolation d'un jour gris où la femme que l'on aime n'arrive pas…

Je m'endormis sans en écouter davantage.

02

Je reçus le surlendemain un mot de Prosper.

L'affaire était conclue !

Je n'avais qu'à me présenter chez M. Bottier-Damars. Il rentrait de voyage et m'attendait.

J'avais, depuis une semaine, un paletot chez mon tailleur qui ne voulait pas me le livrer sans accompte.

Après lui avoir remis cinquante francs, je sortis de sa boutique avec un pardessus de ratine bleue à la dernière mode.

J'adore étrenner un costume.

Il me semble que cette enveloppe neuve vous donne une âme plus fraîche, des pensées nouvelles, un aspect rajeuni.

Un fiacre me conduisit rue Chorron.

Je jouais de bonheur. M. Bottier-Damars que je n'avais pas aperçu à une fenêtre, me vit arriver dans cet équipage. Je ne lésine jamais sur les pourboires, et le chauffeur souleva respectueusement sa casquette comme ces automates qu'une pièce de monnaie glissée dans une rainure oblige à faire un geste.

Tout cela n'était pas inutile et impressionna favorablement mon nouveau riche.

Avant de m'introduire, Prosper qui me guettait eut le temps de me dire qu'il m'avait donné pour un fils de famille éprouvé par le malheur ; il avait parlé de mon ouvrage : la Véritable élégance, et,

interrogé sur ce que j'exigerais, il avait répondu : mille francs par mois et le déjeuner de midi avec mon élève.

M. Bottier-Damars était ravi.

On m'attendait au salon.

Je crus entrer dans la section de l'ameublement d'un grand magasin.

J'allai m'incliner d'abord devant madame Bottier-Damars que j'affectai de ne pas regarder trop curieusement, mais elle me prit la main et me la secoua fortement en me demandant des nouvelles de ma santé.

La température polaire de ce février glacial nous passionna tout de suite, et M. Bottier-Damars qui n'avait encore rien dit affirma que c'était bien là un temps de saison.

Nous échangeâmes quelques autres vérités éternelles.

Les petites gens aiment savoir de quel endroit est l'homme qu'on voit pour la première fois. Cela intéressait sans doute M. Bottier-Damars qui me le demanda, et lorsque j'eus dit que j'étais du Lot-et-Garonne, mais que j'habitais Paris où j'avais fait mes études, depuis plus de vingt ans, M Bottier-Damars s'extasia.

Le Midi était pour elle une contrée de paradis avec des champs de roses, de mimosas, des bois d'eucalyptus descendant en terrasses jusqu'à une mer d'azur, mais son mari dont l'esprit était moins poétique, me confia qu'il s'était laissé dire qu'une année, dans mon pays, on avait vendu le vin un sou le litre… Oui, monsieur, un sou le litre, cinq francs l'hecto !…

Si j'étais peintre je serais certainement détestable dans le portrait. C'est là un genre qui ne me plaît point.

Les cheveux que M. Bottier-Damars possédait encore frisaient naturellement autour de ses oreilles en boucles courtes et tire-bouchonnées. Il avait une moustache presque rousse prolongée et augmentée par deux touffes de barbe, ses yeux étaient peut-être bleus et c'est tout. Je dois ajouter qu'il avait du ventre, que ses doigts étaient courts et qu'il devait ronger ses ongles.

M Bottier-Damars avait des fibrilles rouges autour du nez, une poitrine mal disciplinée et elle ressemblait à une boutiquière cossue qui vient de donner un coup d'œil à son ménage avant de mettre son chapeau et d'aller assister à la première communion de sa fille.

Un enfant entra. Il était trapu, rougeaud, et il paraissait déguisé dans une vareuse à grand col de matelot.

Il avait l'air d'un mousse qui, après des corvées dans la soute, vient de passer un costume propre.

Il me regarda d'un œil méfiant.

Je vis qu'il portait au doigt une de ces bagues que nos soldats fabriquèrent dans les tranchées avec un bout d'aluminium provenant d'une fusée d'obus, et je lui promis un porte-plume que m'avait envoyé l'ordonnance de mon oncle, un colonel tué pendant un assaut à la tête de son régiment.

Ce mensonge innocent produisit son petit effet.

Je n'avais, je dois l'avouer ici, qu'un parent aux armées, un cousin qui était caporal d'ordinaire dans une compagnie du 1 C.

A. C.

— Nous vous confions Aristide, me dit solennellement M. Bottier-Damars ; il s'agit d'en faire un jeune homme qui… que…

Il s'embrouillait et je vins à son secours.

— Nous en ferons sans peine un jeune homme accompli, dis-je en souriant à sa mère qui était en toilette dès le matin et qui étalait sur ses genoux des mains lourdes aux doigts écrasés de bagues.

Àl'effacement du patron, comme l'appelait Prosper, j'avais compris qu'il fallait compter avec la patronne. Je me hasardai à lui faire quelques compliments.

— Vous m'excuserez, madame, mais j'adore les bijoux anciens et vous avez là un camée splendide et tel qu'on n'en trouve plus que dans certains châteaux, chez quelques vieilles familles…

La pourpre de M Bottier-Damars devint violette. M. Bottier-Damars lui avait offert cette broche pour sa fête… il avait encore la facture…

Je félicitai le mari.

Prosper apporta une bouteille de porto et nous choquâmes le verre.

On me prévint qu'on me gardait à déjeuner, à la fortune du pot.

M Bottier-Damars se lamenta sur toutes les denrées que l'on ne trouvait plus, même avec son argent… enfin à la guerre comme à la guerre !… Je les estimai charmants et plus civilisés

que je ne le pensais. Je m'étonnai presque qu'on ne m'eût pas offert de casser la croûte ou de tuer le ver…

***

La salle à manger où nous passâmes sans cérémonie et dans laquelle M Bottier-Damars ne voulut jamais entrer avant moi, était neuve, bien entendu, et son atmosphère était encore hostile.

Il y a toujours quelque chose de désert dans les chambres où l'on entre rarement, dans les cabinets de travail où l'on ne travaille pas.

Je sentais qu'on avait peu mangé et mal dans cette pièce.

Malgré le monumental buffet Henri II livré le mois dernier par un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, malgré le tapis moelleux et la chaleur douce des radiateurs, cette salle à manger n'était pas intime, et il me semblait qu'on avait posé ses meubles sur un palier, dans un passage, au beau milieu du Pont-Neuf.

J'ai toujours beaucoup souffert de cette sensibilité maladive qui me fait saisir les relations obscures et mystérieuses qui existent entre les êtres et les choses.

Si vous voulez avoir une salle à manger sympathique, ne l'encombrez point de meubles trapus et chers, évitez les alignements de chaises qui font songer à des attentes désespérées dans quelque antichambre, tendez les murs d'une petite cretonne gaie comme celle des vieilles maisons provinciales, remplacez les sièges étroits par de bons fauteuils, accrochez de-ci, de-là, des assiettes campagnardes.

Le reste viendra tout seul, mais souvenez-vous qu'il faut, pour qu'elle prenne un aspect aimable, mille choses qu'on ne vend pas dans les magasins d'ameublement.

Il faut y avoir mangé convenablement, on doit y avoir découpé de vraies viandes saignant sous le couteau bien affûté, y avoir servi des bécasses de trois semaines et des crus authentiques qui ne venaient pas de chez l'épicier. Jamais vous ne connaîtrez l'atmosphère heureuse dont je parle si le gigot ne laisse pas choir dans le plat, comme une perle parfumée, une gousse d'ail, si le soufflé est liquide, si la salade a trop de sel et trop de vinaigre, si le bifteck a grillé sous le gaz, si le café est clair, si la pipe mal bourrée chante et si le cigare est humide, et votre salle à manger sentira les vieilles famines, les plats ratés, le gros vin coupé d'eau. Ce sera horrible !...

Je ne pouvais guère parler de tout cela à mon voisin de table, c'était trop subtil et il aurait pensé que je me moquais de lui.

J'étais assis à côté de M. Bottier-Damars.

La femme n'est à son rang que dans les civilisations et les sociétés élégantes ; ailleurs elle travaille et prend d'elle-même la plus mauvaise place.

Les peuples primitifs et les Orientaux pensaient ainsi.

Le déjeuner était soigné, mais il ne valait pas le dîner que Palmyre m'avait servi dans sa cuisine.

C'était un déjeuner classique et simple : des hors-d'œuvre, des œufs brouillés, un rôti de bœuf aux pommes et de la salade, tandis qu'à l'office j'avais été admis au très grand honneur de parta-

ger avec l'artiste elle-même les plats qu'elle exécutait pour elle et pour son ami Prosper.

Mes hôtes manquaient un peu de conversation, bien que M Bottier-Damars ne tarît point.

Elle s'obstinait à me dire le prix de chaque chose, elle se lamentait sur la rareté des denrées, et je l'écoutais poliment, l'air prodigieusement intéressé par ces ragots désolés, en imaginant une fuite de poulets plumés, de veaux et de légumes montés sur de longues pattes de faucheux, tous portant une étiquette attestant de leur prix exorbitant.

Les esprits simples n'ont pas le sens du mystère, ils se livrent tout de suite et j'eus vite fait d'apprendre que M. et M Bottier-Damars avaient tenu un petit commerce d'épicerie et de mercerie en Champagne, du côté de Somme-Suippe. Puis, la guerre était venue, les affaires avaient prospéré de telle sorte que M. Bottier-Damars avait pu mettre dix-huit cent mille francs dans une usine de munitions qui lui avait rapporté dix mille francs par jour pendant des mois.

Ils s'étaient abrités dans leur cave, leur solide cave champenoise taillée en pleine craie, quand les Boches avaient arrosé d'obus le village, puis, habitués aux bombardements, ils étaient demeurés tandis que les autres habitants fuyaient, allant mener ailleurs la vie errante et misérable des réfugiés.

Près de leur maison, les boyaux de cheminement commençaient à serpenter.

Je n'ai jamais vu le front, mais, d'après ce que j'en sais j'ai imaginé derrière le couple de mercantis, la zone des armées, une

lande sinistre semée par endroits de fils de fer rouillés, des terrains pelés hérissés de perches téléphoniques, rien que cela avec une maison basse dont la muraille portait sur ses croûtes eczémateuses une flèche noire au-dessous de cette inscription : « boyau lunette n 3 » et, accrochée à une croisée, une pancarte de bois avec ces mots : « Vin blanc et rouge »... pas autre chose, sinon peut-être, sur le sol boueux, des boîtes de singe vides, un journal souillé, quelque rat écrasé par un camion, et tout cela noyé dans une atmosphère morte, dans des grisailles de pluie, dans la désolation et l'angoisse d'une aube sale...

Ils avaient vécu là.

Des régiments venaient au repos et la boutique ne désemplissait pas.

Ils avaient vendu de tout : des camemberts par milliers de boîtes et des leggings de cuir fauve, du thon, des sardines, des bottes lacées, du papier à lettres, de l'eau de Cologne et surtout, mais surtout du pinard !

Aristide et son père, en bras de chemise et semblables à des Danaïdes, avaient rempli sans fin, la nuit, le jour, des bidons qui paraissaient sans fond.

Tous les sergents-majors, les fourriers et les cyclistes du corps d'armée étaient les familiers de la maison, et les divisions se succédaient, on relevait les brigades épuisées, et il en venait d'autres plus fraîches qui voulaient encore des camemberts, de l'eau de Cologne, du papier à lettres, des leggings et du pinard.

Ils en avaient profité. Où était le mal ?

M. Bottier-Damars avait plus d'une fois risqué sa vie, Aristide avait eu le pouce gauche entaillé par un éclat de marmite.

Ils avaient eu le courage de rester, malgré le danger, et les soldats étaient bien contents de trouver dans ce désert une boutique ouverte…

Ils me regardaient, satisfaits d'eux, comme des gens qui ont accompli vaillamment un devoir difficile.

Je fis des phrases sur les différentes sortes d'héroïsme, et comme je félicitais Aristide à cause de sa blessure, il me dit :

— Oh ! là là… C'est rien. Si tu avais vu les poilus ce qu'ils ont pris devant la porte, ce qu'ils ont été bousillés !…

Il imita le sifflement de l'obus qui arrive, le fracas de l'éclatement, puis il ajouta :

— Et tu sais, c'était du gros, du 130 autrichien, du pépère, un de ceux-là que tu as pas le temps d'entendre et que tu reçois en poire, en pleine gueu…

— Aristide ! interrompit M Bottier-Damars courroucée, tu n'es vraiment pas convenable ; que va penser ton percepteur ?

— T'en fais pas, p'tite mère, on les aura…

Et l'enfant suça longuement une goutte de vin restée au fond de son verre.

— Aristide, va jouer, va voir à la cuisine si j'y suis ! ordonna M Bottier-Damars.

Lorsqu'il eut disparu en sautant à cloche-pied, elle me prit à témoin et je crus lire dans ses yeux : « Vous voyez, mon pauvre

monsieur, cela ne va pas être très commode… » Mais elle dit :

— Le petit est intelligent, seulement il est nature. Dame, vous comprenez, avec notre commerce on n'a pas eu le temps de s'occuper de lui et de son éducation. Si vous vouliez commencer demain…

Je promis d'être là dès neuf heures.

Elle me remercia avec effusion. J'étais pour elle l'artiste qui sait nettoyer un portrait de famille gâté par l'humidité ou le bitume ; elle semblait croire que j'allais lui rendre au prochain repas de midi, puisqu'elle payait, un Aristide transformé, d'une élégance suprême, élevé comme le fils d'un vieux lord splénétique et d'une jeune lady, dans le château ancestral, au parc plein de grands arbres toujours ruisselants de pluie.

03

J'ai commencé aujourd'hui mon nouveau métier d'éducateur.

Je ne me dissimule ni les responsabilités, ni l'importance de ma tâche.

En me rendant rue Chorron, je songeais que ceux qui savent exactement quelque chose s'aperçoivent qu'ils n'ont effleuré qu'un peu de la science de leur temps et que ce qui est leur vérité ne sera pas celle des hommes à venir. Quant à ceux qui ne savent rien, c'est étonnant combien ils savent de choses et avec quelle assurance !

Entrez chez un marchand de vins, attablez-vous et écoutez.

On se demande, stupéfait, où ces braves gens ont appris tout ce qu'ils racontent, et ils parlent de tout : économie politique, géographie, histoire, sciences, diplomatie… Quelques-uns même, en sirotant un calvados, s'entretiennent de l'au-delà !

Dans quels étranges manuels ont-ils lu ce qu'ils avancent avec un accent tel qu'on les sent prêts à se battre pour ces caricaturales idées ?

On croit qu'ils ont été victimes d'une mystification énorme, qu'un orateur fou les a trompés, que des historiens goguenards ont interverti l'ordre des temps et des dynasties, maquillé les faits et les dates, inventé des peuples chimériques.

On voit sourire des gens à qui l'on dit que la planète est ronde et qu'elle tourne.

Ils prouvent immédiatement le contraire par les masses d'eau du globe !

Comment en effet l'eau pourrait-elle tenir sur une orange qui roulerait ?

L'argument est triomphant.

Et l'histoire, cette histoire fantaisiste apprise par les plus cultivés dans d'invraisemblables romans qui sont historiques puisque les princes et les duchesses aux noms célèbres y courent la prétentaine avec des habits à la française, des perruques poudrées et des robes à paniers !

Je me souviens qu'un jour où l'orage m'avait obligé de m'abriter chez un cabaretier, j'ai entendu un consommateur qui expli-

quait à sa façon, et avec une conviction qui me troublait, l'origine et le rôle de la noblesse française, tout comme M. Taine.

Aux cochers qui l'écoutaient distraitement en mangeant leur maigre aux pommes, il prouvait que les nobles étaient Allemands.

Pour lui, la France qui a rossé l'Europe de long en large avait toujours été envahie par les Prussiens. Ils avaient toujours vaincu nos armées et placé à la tête du pays des chefs germaniques. Ces chefs étaient les anciens seigneurs et le roi étant noble entre les nobles était le plus Prussien de tous. C'était clair, n'est-ce pas ?

Puis, comme si cela eût logiquement découlé de sa théorie, il concluait : « C'est pourquoi on a bien fait de couper la tête à Capet… » L'averse cessa ; je sortis du cabaret en regrettant que le Père Loriquet qui faisait de Napoléon un général au service de Louis XVIII, n'eût pas connu cet historien d'estaminet. À eux deux, ils eussent écrit le plus étonnant des livres,

***

Moi, j'ai acheté quelques manuels et j'ai préparé fort scrupuleusement ma leçon.

Voici le programme des premiers six mois :

Lundi : Histoire et calcul.

Mardi : Géographie et français.

Mercredi : Français et histoire.

Vendredi : Calcul et lecture.

Samedi : Histoire et français.

Àpart cela, j'apprendrai à Aristide les armes et les diverses façons de se comporter en société, comme dit son père.

Je vais d'abord m'en tenir à ces rudiments. Mon élève a treize ans et son éducation doit être passablement incomplète. Plus tard, nous verrons voir, comme dit sa mère.

***

Aristide m'attendait au salon.

On avait mis une table près de la cheminée, avec une carafe d'eau et un verre.

J'ai à peine reconnu le matelot d'hier dans ce garçon qui portait une sorte de smocking, un gilet très ouvert et une cravate blanche de communiant.

J'ai senti qu'il était tout de même impressionné par ces préparatifs.

La veille, en le quittant, je lui avais donné un devoir écrit :

« Quelle est l'époque de l'histoire de France que vous préférez, et pourquoi ? »

Je voulais juger rapidement de ce qu'il pouvait déjà savoir.

Il me remit son cahier et, confortablement installé devant ma carafe d'eau que j'étais décidé à respecter, je lus :

« La période de l'histoire de France que je préfère c'est Duguesclin. Il rentrait toujours avec des habits déchirés. Un jour, il rencontre un ami. Duguesclin lui dit :

« — Prête-moi de l'argent.

« — J'en ai bien, fait l'autre, mais je veux pas t'en prêter.

« Duguesclin fiche une roulée à son ami et lui vole son argent. Puis, il va trouver son père qui était à son bureau.

« — Prête-moi tes habits de tournoi.

« — Tu es fou ! répondit le père, et il le mit à la porte.

« Une autre époque de l'histoire que je préfère c'est la guerre de 70.

« Bismarck disait à Napoléon :

« — Es-tu prêt ?

« — Oui, fait l'autre, il me manque pas un bouton de guêtre.

« Alors, Napoléon dit à Mac-Mahon de venir, mais Mac-Mahon, qui était sur la tour de Malakoff, répond :

« — J'y suis, j'y reste… »

J'étais assis, heureusement, et on sait que mon indulgence souriante est infinie. D'ailleurs, à ce moment, les parents d'Aristide entrèrent.

Je feignis de rester plongé dans ma lecture. Ils marchaient sur la pointe des pieds, comme les gens qui arrivent à l'église pendant le sermon, ou au théâtre au milieu d'un acte, et M Bottier-Damars me fit un signe de la main qui voulait dire : « Travaillez, travaillez, ne vous dérangez pas pour nous ».

Ils s'assirent pendant que j'annotais le cocasse devoir de mon élève.

— Je vous demande pardon, dis-je, au bout de quelques instants, mais j'attache une très grande importance à cette première épreuve. Elle me permet de porter un diagnostic sur lequel je suis assuré de ne jamais revenir.

Mon jeune ami, j'ai déjà pour lui la plus vive affection, manque de méthode, mais il a le sens du pittoresque et de l'humour.

Je préfère cela aux qualités moyennes et sérieuses qui ne mènent à rien que de médiocre et vous m'en voyez ravi.

Je vais à présent commencer ma leçon et l'histoire par le commencement.

Ils me regardaient, inquiets, comme si je leur avais annoncé que j'allais escamoter le verre à pied, jongler avec la carafe, ou faire sortir des œufs de mes manchettes.

Je pris un manuel et je lus :

« La France s'appelait autrefois la Gaule. Elle était bornée par l'océan Atlantique, le Rhin, les Alpes, la mer Méditerranée et les Pyrénées. Elle était plus vaste que la France actuelle, puisqu'elle allait jusqu'au Rhin.

« Le sol de la Gaule était mal cultivé. On n'y voyait presque point de routes et point de villes. La terre était couverte de forêts et les Gaulois étaient des barbares.

« Ils étaient divisés en un grand nombre de peuples qui se faisaient la guerre les uns aux autres.

« Ils faisaient aussi la guerre aux peuples étrangers pour le plaisir de piller, de tuer et de conquérir, comme font tous les

peuples barbares.

« C'est ainsi qu'ils conquirent, au nord de l'Italie, la province qui est arrosée par le Pô ; puis ils attaquèrent les Romains qui habitaient la ville de Rome, au centre de l'Italie. Mais les Romains devinrent un grand peuple qui conquit toute l'Italie et attaqua ensuite les Gaulois.

« En 58 avant Jésus-Christ, un général romain, Jules César, commença la conquête de la Gaule. Les Gaulois étaient très vaillants, mais comme ils étaient divisés, ils furent vaincus… »

Le livre fermé, j'ai commenté, non sans éloquence, ces humbles chapitres sommaires, puis j'ai interrogé Aristide.

Lorsqu'il hésitait, sa mère, la bouche arrondie, lui soufflait le mot qui ne venait pas, et ce ne fut pas toujours très brillant, mais je compris que, chaque matin, M. et M Bottier-Damars assisteraient à mes leçons afin d'en profiter, eux aussi.

Ils n'avaient sans doute pas besoin d'apprendre le calcul, car ils se retirèrent lorsque nous passâmes à ce nouvel exercice.

Après leur départ, Aristide devint loquace.

Mes explications l'avaient frappé.

Toutes ses préférences allaient cependant à Jules César, un poilu d'attaque, comme il l'appela, et il ne paraissait pas tenir en très haute estime nos ancêtres, « des gars qu'avaient pas les foies blancs, mais qui devaient s'attiger dans des soviets au lieu de fabriquer des canons et des munitions… »

Il me déclara tout de suite que « pour ce qui était du calcul, il n'en craignait pas ».

Il ne se trompait jamais.

Trois bidons de pinard à un soixante-quinze, cela faisait dix francs cinquante.

Je lui fis remarquer que trois fois un soixante-quinze cela ne faisait que cinq francs vingt-cinq, mais il me regarda d'un air supérieur et me dit :

— Mais non, voyons, les bidons sont toujours de deux litres, et encore il y a des poilus qui trouvent moyen de gagner un bon quart de plus en tirant dedans une cartouche à blanc qui fait gonfler le frère…

Nous causâmes un peu. Ce n'était pas un mauvais garçon et il avait cette sorte de ruse qui tient lieu d'intelligence, mais il parlait la langue des tranchées et des cantonnements.

Les souliers étaient des godasses ; le médecin, un toubib ; le lit, un pageot ; et il répondit en riant à une observation, à cause d'une tache d'encre sur son plastron :

— C'est une guerre d'usure… Y a bon… t'en fais pas pour le chapeau de l'enfant !…

***

Chaque jour, après mon déjeuner, j'adore descendre à pied l'avenue des Champs-Élysées et gagner sans me presser la rue de Babylone où j'ai loué, dans une maison neuve qui ressemble à un bloc colossal de nougat, un petit appartement composé d'une minuscule chambre et d'un grand cabinet de toilette.

Jamais je n'avais remarqué dans ce quartier une boutique de modiste, et j'ai lu tantôt pour la première fois cette inscription sur la porte d'un goût délicieux et sobre :

M BERTHE MYRANE
MODES

J'ai la passion des noms.

Je suis d'avis que ceux que l'on nous donne quand nous naissons ne devraient pas nous accompagner jusqu'à la mort parce qu'ils ne désignent plus le même être.

Justement, ce matin, devant la porte de mon corridor, quand je suis sorti, deux chiffonnières à peu près ivres s'embrassaient.

J'entendis :

— À r'voir, Rose.

— À r'voir, Marguerite.

Rose et Marguerite ! Était-ce possible ?

Rose avait un emplâtre sur l'œil, une bouche ébréchée et cariée, et Marguerite qui montrait un visage gonflé encadré de mèches sales et grises, traînait d'énormes souliers sans lacets et puisait d'un doigt noir dans une tabatière de corne.

On ne pouvait croire qu'elles eussent été des petites filles.

Comment ces noms qui ne leur convenaient plus les avaient-ils suivies jusque-là ? J'avais l'impression de lire des étiquettes charmantes comme : fleurs de tilleul ou sauge pourprée sur un vase plein de boue.

Je sais donner aux noms une couleur.

Berthe Myrane !

On peut sourire, mais Berthe est mauve et Myrane est d'un violet voilé de tulle comme la manche transparente d'un corsage.

Séduit, j'ai traversé la rue et me suis arrêté devant la boutique.

En regardant par-dessus les dentelles de la vitrine, j'ai constaté que mon instinct n'avait pas été en défaut : les murs étaient tapissés d'un papier dont les nuances fondues allaient du mauve au lilas.

Les chapeaux qui étaient là ne ressemblaient pas aux autres. On eût dit des fleurs de soie, de faille et de velours écloses sur des tiges d'or, mais des fleurs délicates aux grâces penchées.

La clientèle de cette maison devait être distinguée. Il n'y avait là que des coiffures de jeunes femmes sérieuses et douces. Elles ne pouvaient convenir qu'à des personnes blondes et un peu tristes éprouvées par un amour malheureux.

Aucun de ces chapeaux de frondeuses, de ces feutres empanachés et tapageurs.

Je n'y vis pas un seul ruban rouge ou jaune. Les femmes qui se faisaient coiffer ici n'étaient assurément pas brunes.

M BERTHE ESSAYAIT UNE CAPOTE À UNE DAME ÂGÉE.

En me haussant sur la pointe de mes bottines, je pus entrevoir l'intérieur du magasin.

C'était un petit salon clair. Une seule rose pâle, dans un cornet de cristal, s'effeuillait sur le tapis de la table autour de laquelle travaillaient quatre demoiselles.

Devant la psyché, M Berthe Myrane, sans aucun doute, essayait une capote à une femme âgée, et elle élevait comme une couronne un chef-d'œuvre de velours, de jais pareil à des larmes de glace noire, et de glycines en grappes légères qui faisaient songer au mur d'un jardin de presbytère provincial.

M Berthe Myrane, grande et vêtue d'une robe délicieusement floue, était blonde et elle accusait une trentaine meurtrie.

David ou M. Ingres n'auraient rien compris à sa beauté fanée et délicate, mais Watteau eût composé avec elle sa plus divine toile.

Pêches mûres, roses qui passent, soies éteintes, je ne pourrai jamais chérir que vous !

Je compris que j'aimais cette modiste charmante et lasse et que je la portais désormais dans mon cœur.

L'amour est une chose brusque comme la mort.

Je n'étais plus le même homme.

J'avais un rendez-vous auquel je n'allai pas, et je passai ma soirée, seul, chez moi, avec un livre que je ne lus point d'ailleurs.

D'autres rêves me sollicitaient…

J'épousais M Berthe Myrane, je vivais dans l'atmosphère aimable de ces élégances féminines, et je connaissais un tranquille bonheur d'arrière-boutique…

Je n'ai jamais beaucoup admiré le bouillant Achille quand il provoquait les guerriers de Troie, bouclé dans son armure et la lance à la main, mais je l'ai toujours envié lorsqu'il vivait obscur et caché parmi les robes des filles de Lycomède…

04

J'ai dîné hier soir chez Fabien, au grand restaurant près de la Madeleine, avec M. et M Bottier-Damars.

J'en ai encore des sueurs glacées lorsque j'y songe. Quelle soirée !

J'aurais dû leur dire que ce n'était pas un endroit chic, qu'on y coudoyait seulement des rastas et des filles, mais M Bottier-Damars avait lu dans un écho que Rosina Rose, des Folies Fleuries, Stellane, des Bouffes, d'autres actrices, un général anglais et un auteur dramatique à la mode cette semaine avaient été remarqués dans la salle, parmi les dîneurs.

Je ne me méfiais pas ; d'ailleurs, elle voulait manger des filets de sole Fabien, des coupes de fruits glacés Fabien ; c'était une idée fixe et je n'y pouvais rien.

J'aurais pu simuler un malaise, feindre de graves occupations, mais je pensais qu'on choisirait une table un peu à l'écart et que je ferais enfin un dîner splendide.

La vie m'avait obligé à fréquenter chez les traiteurs les plus modestes.

Lorsque j'étais encore en province, un médecin qui venait voir mon père et qui avait fait ses études à Paris me disait :

— Si tu veux manger de la bonne cuisine de famille, des plats honnêtes qui ne détraqueront pas ton estomac, évite les grands restaurants, prends pension chez un marchand de vins.

Je suivis fort scrupuleusement ses conseils. Les grands restaurants ne m'ont jamais vu, mais je connais la fameuse cuisine de famille des mastroquets, les petits mous et les demi-lentilles, les biftecks vigoureux et les mirontons. Je connais aussi le marbre des tables où les chopines laissent des ronds violets, les cochers qui fument leur pipe, les serviettes des habitués alignées dans des casiers, et, sur le comptoir décoré de bouteilles et d'œufs rouges, l'eau qui coule du robinet dans le bassin où trempent les verres en faisant un chuchotement de source.

Derrière le zinc humide, le bistro en bras de chemise semble diriger et conduire la symphonie d'odeurs vulgaires qui emplissent la salle.

Je me suis amusé souvent à orchestrer les émanations qui venaient de la cuisine et qui s'élevaient des assiettes fumant sur les tables.

Je savais distinguer le rustique hautbois du veau aux carottes ou à l'oseille, le violoncelle chevrotant d'une friture, la basse puissante des choux et les flûtes aigres du picolo, couvrant les duos lointains, vagues, affaiblis des apéritifs, du vermouth et de l'absinthe, pistons et cors.

J'ai connu abondamment toutes ces choses charmantes, mais je suis à leur égard d'une ingratitude infinie et je voudrais ne plus

les connaître.

En hiver, le gaz s'allumait vers onze heures, dans cet obscur rez-de-chaussée de la rue Monsieur-le-Prince où je mangeais.

La porte, qui s'ouvrait à chaque instant devant quelque nouveau client, montrait le trottoir gras, des passants qui pataugeaient, des façades désolées où les pluies mettaient des faisandages malades, et le froid attaquait les pieds serrés par les bottines mouillées et racornies.

En été, cela ne valait pas mieux.

On étouffait parmi les graillonnements de l'office, et comme la porte n'était jamais fermée, j'avais honte d'être vu ainsi, attablé dans ce pauvre endroit.

Àla même heure et à quelques pas de là, je songeais que chez Foyot, dans une salle aux stores baissés et rafraîchie par les ventilateurs, des actrices de l'Odéon, des sénateurs, des couples d'Américains qui avaient visité le Luxembourg, déjeunaient légèrement et assaisonnaient des fruits au champagne ou au kirsch.

Ah ! j'avais suivi à la lettre les recommandations du vieux médecin et je devais avoir un estomac solide que n'avait pas usé la cuisine des grands restaurants !...

***

Je n'avais jamais osé regarder à travers les rideaux de chez Fabien, et lorsque nous entrâmes dans la salle il n'y avait encore personne.

M. Bottier-Damars et moi-même étions en frac, M Bottier-Damars était à peine ridicule.

Nous nous assîmes et tout de suite un maître d'hôtel plus élégant et plus mesuré qu'un diplomate apporta la carte du menu.

Ils se sentirent immédiatement à leur aise. Jamais ils ne s'étaient reposés sur des sièges aussi agréables, jamais ils n'avaient vu tant d'éclat aux cristaux et aux porcelaines. Le tapis était moelleux, il faisait doux, la table était discrètement éclairée par deux bougies électriques à abat-jour jonquille, un arbre vert me tendait sa palme glorieuse.

M Bottier-Damars n'avait jamais soupçonné qu'on empesât ainsi d'un empois souple et cependant glacé le linge du couvert.

Le gérant se permit de nous recommander un vénérable vin des hospices de Beaune, et nous y goûtâmes au moment où les tziganes attaquaient sur leurs violons un air passionné.

Mes compagnons auraient voulu applaudir. Des choses qu'ils ne comprenaient que vaguement se levaient en eux.

Cela devait chanter l'ivresse d'être jeune, riche et aimé, la joie de s'en aller avec une belle femme prendre des glaces au bord des terrasses Borromées… Puis, un seul violon sanglota, et, d'après quelque roman, M Bottier-Damars imagina la douleur amoureuse d'un homme très pâle, en habit noir, sur la rive d'un lac… et la musique semblait immobile, comme une plainte monotone et pourtant aiguë qui ne finirait pas.

Des couples entraient.

Des jeunes gens d'une extrême élégance débarrassaient les femmes de leurs manteaux du soir.

Tous les parfums des robes, des chevelures, des épaules de neige se développaient dans la tiédeur de la salle tendue de pourpre. Une blonde un peu grasse embaumait ainsi qu'un buisson de larges roses, et il rôdait de troublantes, de mystérieuses odeurs qui faisaient rougir les oreilles et la nuque de M. Bottier-Damars, de riches aromes que M Bottier-Damars, qui se vantait d'avoir le nez fin, ne connaissait pas.

Ils ne s'apercevaient pas des sourires légers qui flottaient sur les lèvres des dîneurs.

Quand on est d'honnêtes commerçants retirés des affaires et qu'on ne doit rien à personne, quoi, que faut-il de plus ?

Les malheureux !

Ils étaient là, vulgaires et béats. Bottier-Damars se tenait comme s'il eût mangé, en bras de chemise, une vinaigrette sur un coin de table, dans son ancienne arrière-boutique, avec sa moustache de facteur rural ou de gendarme, ses grosses mains velues piquées de taches de son qui semblaient des éclaboussures de pinard, son crâne mi-chauve et mi-frisé où rien de noble n'avait jamais pénétré ; et la mère Bottier-Damars au nez strié de fibres sanguines paraissait toujours trôner devant des colonnes plâtreuses de camemberts et ces vitrines où elle rangeait des boîtes de papier à lettres, des flacons d'eau de Cologne et des chandails. Ils digéraient, satisfaits et presque ironiques, et il y avait, dans cette salle de pourpre, des musiciens illustres, un ancien président du Conseil, des jeunes hommes dont les noms emplissaient des pages de l'histoire de France, et, sous un palmier,

Agnès Inès, la comédienne qui avait eu des rois pour amis, dînait sans déchoir avec le baron Guisart-Bellecour, cet empereur de la finance.

La jeune femme portait une robe blanche, très simple, et elle n'était parée que de sa beauté unique.

Lui, malgré les approches de la soixantaine, montrait une puissante face de fauve, brûlée de deux yeux splendides, sans un poil blanc dans sa crinière blonde, n'ayant pas le temps de vieillir et paraissant avoir mis quelques-uns des millions qu'il brassait dans un contrat qui le liait à une jeunesse toujours passionnée et orageuse.

Ils étaient attablés près de nous. Je l'entendais par moments. Sa voix autoritaire et nette avait des douceurs infinies en s'adressant à la belle jeune femme. On avait l'impression d'un lion se couchant aux pieds nus d'une reine, et vraiment on pouvait croire que le baron Guisart-Bellecour possédait les vieux secrets magiques du docteur Faust et qu'il dînait avec la fortune elle-même.

M Bottier-Damars étalait sur la nappe ses doigts rouges couverts de grosses bagues ; Agnès Inès qui possédait des bijoux d'impératrice, ne portait que deux perles à ses oreilles parfaites, et le financier, qui devait être commandeur de tous les ordres d'Europe, n'avait pas le moindre ruban au revers de son frac.

Mes compagnons trouvaient ridicule le bonhomme glabre qui s'empressait autour d'une jeune personne trop rousse, et c'était justement Hugues Vandrail, le poète illustre ! M. Bottier-Damars prétendait que le robuste garçon qui dînait seul, sous l'œil d'un valet attentif et respectueux, ressemblait à Eugène, le cadet de

son ami Taupinier, et c'était Nathaniel Silberstein, le fils du plus riche banquier de Londres !

LA COMÉDIENNE QUI AVAIT EU DES ROIS
POUR AMIS, DÎNAIT SANS DÉCHOIR AVEC
UN EMPEREUR DE LA FINANCE.

Mais les fruits étaient délicieux dans la neige glacée des coupes, le champagne moussait dans les verres légers comme des bulles de cristal, et rien ne les étonnait plus.

M Bottier-Damars s'essuya les joues avec sa serviette et ils commencèrent à parler à haute voix.

Je ne savais où me mettre.

— Ils ne devaient rien à personne, n'est-ce pas ? Ils étaient connus… Et parmi tous ces freluquets et ces dames parfumées il n'y en avait pas un peut-être qui leur allât à la cheville !

Les liqueurs après le café assurèrent cette confiance, et M. Bottier-Damars déclara qu'il ne lui manquait que sa pipe.

Il l'aurait allumée chez Fabien, s'il ne l'avait pas oubliée !

***

Comme nous restions presque seuls, ils demandèrent l'addition.

On l'apporta discrètement pliée sur une assiette, et M Bottier-Damars s'en empara. Je la regardais à ce moment et je fus effrayé. Elle tendit le papier à son mari.

Nathaniel Silberstein, ayant ajusté son monocle, semblait s'amuser considérablement.

Nous ne nous étions rien refusé, et cela montait à trois cent quatre francs cinquante !

M Bottier-Damars put parler la première :

— Trois cent quatre francs cinquante ! mais on se trompe… qu'avons-nous tant mangé ? Je sais le prix de la viande et des légumes, Dieu merci ; nous en avons vendu… C'était bien préparé, je ne dis pas non, mais enfin… trois cent quatre francs cinquante !…

Un gérant discret se présenta, et devant ce nouvel ennemi, elle se crut obligée de se défendre d'une voix plus âpre.

Alors, le gérant se pencha et la pria respectueusement de se taire.

La maison n'admettait ni scandales ni marchandages. Ils s'étaient trompés, on leur offrait leur dîner, mais ils allaient sortir tout de suite et sans bruit…

Je crus devoir m'interposer, désirant sauver cette situation et la mienne. Je ne risquais pas grand'chose, j'avais vu M. Bottier-Damars qui tirait son portefeuille.

Il paya… On avait mis, comme par hasard, un paravent de soie rouge devant notre table, et les violons des tziganes sanglotaient éperdument.

Mon hôte ramassa la monnaie que rapportait un garçon, et il laissa dans l'assiette un franc de pourboire !

J'en étais malade de honte.

Nous nous levâmes. Ils traversèrent la salle, très dignes.

Devant la porte tournante, ils eurent un moment d'hésitation. Un groom corseté dans un dolman écarlate les guida.

Ils s'engouffrèrent tous les deux dans le même compartiment vitré. M Bottier-Damars avait pris l'addition qu'elle tenait à sa main éblouie de bagues.

Sur le trottoir, ils se regardèrent.

Paris resplendissait de toutes ses lumières. Les lettres des réclames électriques s'allumaient, dessinant en plein ciel des constellations rougeâtres ou vertes, un bruit de mer montait. Je crois qu'ils eurent peur de l'immense ville nocturne et ils décidèrent de rentrer chez eux.

Ils me firent des excuses et me remercièrent d'avoir bien voulu intervenir.

Lorsque je leur eus donné la bonne nuit, j'allumai un cigare et j'allai finir ma soirée dans un music-hall.

Au moment où j'entrais, n'ayant gardé de ce repas ridicule que le souvenir délicieux et léger de son menu, sur la scène, Simeona Porporatina, l'illustre mime, presque nue et sa crinière de feu sur ses épaules de marbre, émergeait jusqu'à mi-corps d'une grotte. Elle simulait l'envoûtement d'un matelot par une goule, au milieu d'une végétation glauque frissonnant dans un irréel clair de lune électrique, verdâtre et laiteux…

Autour du promenoir, des filles me frôlaient. Leurs corsages écaillés de jais ou de strass luisant offraient leurs seins. Une

grande brune leva ses admirables bras nus pour arranger une épingle à son chapeau et je vis les deux taches creuses et noires de ses aisselles pendant que je défaillais aux senteurs sauvages qui en émanaient.

Dans l'ombre trouble et chaude, égratignée par les lueurs changeantes qui vaporisaient le plateau, la salle baignait dans une atmosphère sous-marine ; les promeneuses dont on n'apercevait que le buste semblaient nager comme des sirènes ; des courants mystérieux les apportaient, elles glissaient devant moi, disparaissaient, revenaient avec la tentation de leurs œillades, les parfums et la neige de leurs épaules et de leurs gorges.

Je préfère les spectacles des music-halls à tous les autres.

Si Molière vivait à notre époque, il écrirait des pièces pour leurs scènes, et Aristophane a-t-il fait autre chose que des revues sublimes, des comédies d'actualité ? Je ne voudrais pas manquer du respect que tout bon esprit doit aux grands classiques. Je les connais et je les admire. Je sais Bérénice presque par cœur et je mets cette tragédie au-dessus de toutes les autres, mais beaucoup de héros célèbres me sont insupportables. Je ne raffole pas de ces Romains éloquents et chicaniers. Ils débitent de trop longues tirades. J'ai toujours pensé que leur plaisir devait être entre eux et qu'ils s'amusaient à embrouiller des situations et à faire des inversions poétiques.

05

J'avais invité Prosper pour le lendemain soir.

Je ne lui avais encore rendu ni ses cinq louis, ni son dîner, mais il savait vivre et ne s'étonnait de rien.

On sentait, à travers les bourrasques de ce crépuscule de mars, la divine fièvre du printemps, comme un grand corps tiède sous un linge mouillé, et j'allais, sans hâte, à travers les rues où des jeunes femmes déjà moins vêtues montraient des nuques blanches débarrassées de fourrures.

Ce n'est pas un marronnier au feuillage trop tôt grillé qui annonce pour moi la saison charmante, mais je la devine tout entière dans la teinte plus claire d'un corsage plus léger, et je trouve qu'il y a plus de soleil et d'été autour d'un chapeau de paille, devant la grille du parc Monceau, que sur tous les blés mûrs et toutes les grappes des vignes.

J'ai toujours adoré le spectacle de la rue.

Un attroupement m'arrêta devant un poste de police où stationnaient un rentier, une midinette avec son carton, un marmiton qui portait sur sa tête une corbeille d'osier, deux soldats et les quelques autres personnes qui composent généralement un rassemblement classique.

Je me mêlai au groupe et ne distinguai rien. Rien que des bicyclettes d'agents dans une salle, un tuyau de poêle qui barrait le mur, des règlements affichés, une casquette plate sur une table et une porte fermée derrière laquelle il se passait sans doute quelque chose.

Je m'informai discrètement.

— Monsieur, me dit le rentier à qui je ne m'adressais pas spécialement, on vient d'arrêter un satyre qu'on devrait…

Suivaient des aperçus moraux et une énumération de supplices chinois.

Je n'écoutai plus rien.

On avait arrêté un satyre !

Le poète Henri Heine, et les poètes ne mentent jamais, prétendait savoir que les dieux et les demi-dieux exilés existaient encore dans une île, et que Jupiter lui-même, vieux et lamentable, s'était fait, pour vivre, marchand de peaux de lapins.

Enfin ! J'allais savoir où ils étaient, les Immortels de l'Olympe, les belles déesses aux tresses d'or, Vénus, Diane et surtout cette grande Junon aux larges yeux, aux admirables épaules, aux fortes jambes blanches sur l'écran que faisait derrière elle son paon qui rouait, cette Junon que j'aime comme un artiste de la Renaissance et qui est pour moi la vraie déesse de trente ans aux formes épanouies.

J'allais savoir tout cela, puisqu'on venait d'arrêter un faune.

Je tâchais d'arranger quelques lambeaux de grec, et je regrettais de n'avoir pas mieux suivi, au collège, la traduction des textes vénérables. Des rêves mythologiques m'emportaient, et les grands vers étoilés de Victor Hugo chantaient dans ma mémoire fidèle :

Tout craignait ce Sylvain à toute heure allumé ;
La bacchante elle-même en tremblait ; les nappées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées…
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïade qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme…

Son œil lascif errait la nuit comme une flamme…
Il pillait les appas splendides de l'été…

La porte s'ouvrit et l'Ægipan apparut entre deux agents.

Je savais que l'on reconnaît ces demi-dieux à leurs pieds de bouc. Je regardai…

Cet être avait des bottines jaunes et je compris dans un éclair que le monsieur respectable et indigné m'avait trompé sans le vouloir et que le prétendu satyre était tout simplement ce que les feuilles quotidiennes appellent, dans les faits-divers judiciaires, « un triste individu ».

Je le laissai partir entre ses deux compagnons vigilants et je m'en allai, songeant à ce pilote qui avait entendu une voix mystérieuse lui ordonnant d'aller à Caprée annoncer à l'empereur de Rome que le Grand Pan était mort…

***

Je conduisis Prosper dans un bar près de la gare Saint-Lazare.

On pouvait y dîner derrière la salle où des jockeys glabres et maigres, l'air de vieux gosses rabougris et ridés, en complets brouillés de même couleur, des bookmakers célèbres et des boxeurs illustres juchés sur de hauts tabourets, buvaient des verres de whisky ou des gobelets de pale-ale, devant le comptoir où trônait master Atkinsey, le patron de l'établissement.

Tout ce monde parlait posément, avec un fort accent britannique ou américain, se donnait des tuyaux à voix basse, et de temps en temps on surprenait de semblables dialogues :

— Croyez-vo, Bob ?

— Certainement, John, je croyais.

— Alors, je mets cent livres sur Sparklett III ?

— Yes…

Prosper avait grande allure et semblait de la maison. Avec son fin visage rasé au sang, on ne l'aurait jamais pris pour un valet de chambre.

L'endroit était discret. J'ai horreur de ces immenses brasseries où l'on mange dans une atmosphère de réunion publique. Dès qu'on s'y est assis, on n'existe plus. On est l'as ou le 4. Il ne vous manque qu'un écriteau, une pancarte sur la poitrine.

Vous ne verrez jamais dans ces restaurants les vieux gourmets français, ceux qui indiquent le degré d'un vin en faisant claquer leur langue, et qui savent reconnaître, à la saveur particulière de la chair, sur quelle cuisse s'est appuyée pour dormir la bécasse qui est dans leur assiette.

Pareil à un capitaine marin sur le pont de son navire un soir de branle-bas ou de tempête, le gérant de ces usines lance des ordres :

— Le journal à l'as !

— Voyez la purée du 2, et la tête de veau du 8 ! L'addition du 4 !

Et la serviette à l'épaule, il frappe dans ses mains, feignant d'exciter ses complices, les garçons qui s'affolent sournoisement.

J'aurais voulu dîner au café Anglais, au temps de sa splendeur. Voilà mon rêve : être un vieux roquantin encore élégant et spirituel, avoir des rentes, et dîner en bonne compagnie au café Anglais, à l'époque où l'on pouvait apercevoir, à travers ses glaces, passer les héros de Magenta et de Solférino.

On recevait aux Tuileries ; le marquis de Galiffet, costumé en coq, faisait valser M de Metternich dans ses oripeaux de bohémienne, et le duc de Morny présidait le Corps législatif comme il eût présidé une séance du Jockey-Club.

Le baron Haussmann transformait Paris ; Gramont-Caderousse étalait des gilets incroyables ; on soupait à la maison Dorée, chez Tortoni ; et M Hortense Schneider détaillait les couplets d'Offenbach.

La Païva, Cora Pearl ou Anna Deslions conduisaient elles-mêmes des pur sang de mylord qui enlevaient un cabriolet plein de camélias, et l'on dansait le cancan à la Grande Chaumière et à la Closerie des genêts… Voilà l'époque dont j'ai toujours rêvé…

Je racontai à Prosper mon dîner de la veille, en arrosant d'un pot de stout un véritable rosbif glacé.

Je ne déteste pas en passant les solides et honnêtes viandes anglaises, mais la vraie cuisine, l'alchimie magique, c'est la sauce réussie d'un plat français.

Prosper avait, pendant mon récit, un sourire supérieur et sans bienveillance.

— C'est malheureux, dit-il, que des croquants pareils aient tant d'argent !

M. et M Bottier-Damars avaient été visiter une maison de campagne qu'ils désiraient acheter.

Mon ami s'indignait.

— A-t-on idée d'aller voir la pluie sur des champs, des meules et des arbres ? La campagne, cela s'appelle Ouchy, Blagny, Étigny… personne ne sait au juste, et tous ces patelins sont les mêmes, avec leurs veaux, leurs poules et leurs vieux en tricots qui comptent leurs sous…

Je suis tout à fait de son avis.

Il me semble que je mourrais si j'étais condamné à vivre à la campagne.

J'aime les trottoirs mouillés des grandes villes, en octobre ou en décembre, quand l'électricité s'allume ; les cafés où l'on peut fuir l'angoisse des soirées désertes ; et les squares où de vieux arbres verts de mousse s'effeuillent sur un banc de pierre, sur l'eau dormante d'une vasque et sur les épaules des statues, dans une odeur humide de pluie et de cimetière, suffisent à contenter le goût que j'ai de la nature. Je suis d'ailleurs fixé.

Les vers les plus vastes, les strophes que semblent animer les ondulations et les murmures des forêts et des blés, les pages pleines d'oiseaux, de sources et d'aurores ont été écrites dans un cabinet de travail, sous la lampe. C'est là seulement où l'on sait écraser une vigne de soleil, bleuir une nuit de lune et vaporiser un sous-bois mystérieux. Ce n'est sans doute qu'une opinion, mais je suis malade à l'idée de marcher seul, sur une route luisante de flaques dans lesquelles se reflètent les clartés mourantes et navrées d'un soir pluvieux.

Prosper reprit :

— J'ai dû rester à la campagne pendant cinq mois, j'ai cru que je n'en reviendrais pas…

Il parlait de façon pittoresque et racontait bien. Il était d'ailleurs bachelier, lui aussi.

— J'étais, continua-t-il, au service du comte d'Herbaupair. Jamais je n'oublierai ce vieux fou.

Le jour de mon arrivée au château, la comtesse accoucha.

Lorsque l'enfant fut débarbouillé, je dus l'apporter à M. d'Herbaupair qui était cloué dans son fauteuil par son gros orteil goutteux.

Il m'invita à poser le nouveau-né sur une bergère et à passer dans l'autre pièce. La porte fermait très mal ; je vis et j'entendis exactement.

Le comte ajusta son lorgnon cerclé d'écaille, examina son fils, et comme s'il eût eu devant lui un personnage capable de le comprendre, il commença :

« Vicomte, madame votre mère est une garce. Je vous ai fait venir pour vous le dire, car lorsque vous aurez vingt ans je ne serai plus là et je vous dois quelques explications.

« Le jour où je vis votre mère pour la première fois, j'avais soixante-quatre ans. Très vieux, n'est-ce pas ? d'autant que j'avais été attaché à l'ambassade de Vienne, et que j'avais mangé avec des demoiselles de comédie plus d'argent que vous n'en aurez.

« Je vis votre mère en allant régler mes comptes au moulin de son père, le sieur Firmin Bonnet, qui repose maintenant je ne sais où, mais certainement pas devant Dieu.

« Vos armes, vicomte, sont légèrement enfarinées… »

Il tira de son gousset une incomparable tabatière d'émail et d'or et renifla une prise de tabac.

« — Je ne trouvai pas le meunier au moulin le jour où je lui fis l'honneur de m'y rendre dans ma berline, mais, poudrée comme une de mes aïeules, la fille du sieur Bonnet me reçut.

« Elle avait les bras nus, une chevelure de

ELLE AVAIT LES BRAS NUS, UNE CHEVELURE DE SOLEIL,
DES DENTS MAGNIFIQUES…

soleil, des dents splendides et la nuque la

plus grasse et la plus duvetée du monde.

« Lorsque les Pères vous enseigneront plus tard à commenter Pascal, je vous engage à méditer cette phrase : « L'esprit est prompt et la chair infirme ». Elle est dans l'Écriture et elle était chère à cet auteur.

« Avec cela, votre mère, car j'ai épousé la meunière, n'avait point l'air rustique.

« Elle brodait convenablement et jouait d'un clavecin qui emplissait le moulin de musiques vieillottes et chevrotantes.

« L'espoir d'un prompt héritage que je lui ferai encore attendre, Dieu voulant, la décida, malgré sa jeunesse éclatante, à

monter légalement dans le lit où coucha Louis XIII lorsqu'il traversa nos champs avec son ombre rouge, le cardinal de Richelieu. Il y a trois ans de cela et vous arrivez seulement ce matin.

« L'aventure m'avait paru drôle, mais je n'en suis pas plus fier qu'il ne convient depuis que j'ai trouvé cette lettre. « Permettez-moi de vous en faire part. Elle est d'un galant qui n'a guère de délicatesse, mais qui a des reins plus drus que les miens. Le billet est court, et j'y suis traité avec une verdeur de langage qui rappelle nos auteurs gaillards du seizième siècle.

« Écoutez-en les passages les plus convenables :

« En quittant, derrière mon régiment, la ville où nous nous sommes tant aimés, je t'envoie ces baisers par la poste. Ne m'oublie pas trop. La vieille bête blasonnée qui garde ma belle ne sera pas toujours là… Vite un dernier baiser, un de ceux qui te faisaient rire, au creux de ton bras, et à bientôt.

« Je me couche à tes pieds de satin blanc.

« Bobo. »

Le comte prit une autre pincée de tabac et regarda l'enfant qui ouvrait un œil à peine dégagé du chaos, sur le coussin de la bergère.

« Je vous ai lu cela, monsieur, pour la forme. Je fus présomptueux en épousant votre mère, mais n'oubliez pas qu'elle est comtesse d'Herbaupair, bien que vous deviez toute la lumière de ce jour au séducteur Bobo.

« Je suis vieux, monsieur, et j'ai beaucoup d'indulgence ; que tout ceci demeure entre nous. Ayez de la tenue… »

L'enfant se mit à crier, et le vieillard acheva tristement :

« — J'ai peur que vous ne soyez un vrai Bonnet ; vous braillez comme un âne de meunier et vous pleurez sans raison comme votre mère… »

Il sonna. J'écartai la portière et M. Melchior-Balthazar d'Herbaupair me dit solennellement :

« — Reconduisez le vicomte !… »

Si tu avais vu ce vieux toqué, comme il était beau. Gâteux, sans doute, mais d'un chic suprême ; un bonhomme comme on n'en fait plus aujourd'hui. Tiens, il me paraît admirable, quand je songe au patron actuel et à sa dame…

J'avais demandé une bouteille de Beaune et nous achevions une tarte aux fruits dont la pâte était cuite et délicieuse.

Cet agréable repas fut un peu troublé, à la fin, mais sans tumulte grossier et fort proprement.

Mahmout-Ali, un nègre qui luttait et boxait sur la scène d'un music-hall, était entré complètement ivre.

Il était difficile de lui faire comprendre quoi que ce soit et impossible de l'expulser. On aurait pu seulement empoisonner un verre d'alcool et s'en débarrasser pour toujours, comme on fait pour les dogues avec des boulettes de viande mélangées de strychnine, et cette idée avait germé plus d'une fois sans doute dans le crâne carré de master Atkinsey, le patron de l'établissement, qui avait été chercheur d'or en Californie, contrebandier et policier à New-York, qui avait été certainement une foule d'autres choses moins avouables.

Mais Master Atkinsey était prudent et, s'il s'était souvent moqué des lois au cours de sa vie agitée, en des pays primitifs, il savait que, même pour une dégoûtante brute comme Mahmout, il y avait à Paris des médecins-légistes et des juges d'instruction, et il supportait l'abominable nègre, se contentant de le voler amplement.

Les plaisanteries du lutteur devenaient de moins en moins drôles.

Il avait tenu en l'air, sur son tabouret, le jockey Bob ; il avait menacé de le laisser dégringoler, riant de la mine effarée du nain en équilibre, près du plafond, avec son gobelet de whisky-soda et son chalumeau.

Il recommençait ce tour de force lorsque la porte s'ouvrit.

Une jeune femme blonde et un homme de taille moyenne gagnèrent le fond de la salle et demandèrent des viandes froides et de la bière.

Le nègre devait vouloir étonner les nouveaux venus qui ne regardèrent même pas le jockey Bob remontant pour la troisième fois vers le plafond.

Mahmout qui observait les étrangers fut mis sans doute en appétit par la façon dont ceux-ci attaquaient les minces tranches de bœuf et il voulut souper.

Il mangeait, les coudes écartés, comme un porc. De temps en temps, il roulait une boulette de mie de pain entre ses gros doigts noirs, et rarement il ratait le garçon ou le patron qui clignaient un peu de l'œil, surpris par le projectile.

On sentait que tout cela n'était qu'un prélude et qu'il voulait autre chose.

Sournoisement, il lança une boulette vers le couple qui ne le regardait même pas.

Elle tomba à côté d'une assiette, et l'homme qui versait de la bière à sa femme ne s'en aperçut pas.

Une autre boulette atteignit son chapeau accroché au mur, et cela fit un petit bruit sec.

L'étranger fixa la brute de ses yeux lucides.

Le nègre feignait de boire, mais il sentait le clair regard posé sur lui.

Il y eut un moment de silence pénible…

Le monsieur blond s'était remis à souper tranquillement, mais cette audace et cette bravade calme exaspéraient le lutteur. Il arrosait son jambon de cognac pur et, avec l'ivresse plus lourde, la rage montait. Une troisième boulette frappa cette fois la joue de la jeune femme qui poussa un léger cri.

L'étranger posa sa serviette, dit quelques mots à sa compagne qui acquiesça d'un signe de tête, et, froidement, il marcha sur le nègre.

Les consommateurs devinrent livides… On entendait brûler le gaz entre les branches de la lyre.

Le monsieur était fou ; il ne voyait donc pas la carrure de l'athlète ?

Dans un français assez étrange, il proposa poliment à Mahmout-Ali d'aller demander pardon à Madame.

Mahmout éclata de rire.

Un premier coup de poing atteignit son mufle épais et tout de suite son nez écrasé saigna.

Il se précipita.

Nous fermâmes les yeux. Le nègre avait pu être surpris, mais à présent nous étions tellement sûrs de ce qui allait se passer.

Rien de ce que nous imaginions n'arriva.

L'étranger, toujours tranquille, s'était remis en garde, et Mahmout, en même temps qu'il s'écroulait, fauché par un habile coup de pied, recevait un autre coup de poing en pleine mâchoire.

Bob avait ouvert la porte, par prudence.

Quelques jeunes gens s'arrêtèrent devant le bar. Tous connaissaient Mahmout-Ali pour l'avoir vu lutter sur la scène du music-hall, et, étonnés, ils entrèrent. Ce fut au milieu d'un cercle de plastrons blancs et de chapeaux de soie que le pugilat continua.

Le monsieur avançait toujours. Maintenant le nègre fuyait, son œil s'effarait sous les meurtrissures quand il voyait le boxeur s'apprêter à l'attaquer encore.

Il était presque sur le seuil.

Un dernier coup de poing le jeta à la rue.

On referma la porte.

Très calme, l'étranger alla s'asseoir à côté de sa femme qui n'avait pas bougé, et il commanda de la bière.

Nous apprîmes qu'il s'appelait Oswald Adington et qu'il était champion de boxe aux États-Unis…

Cette victoire élégante et rapide me fit plaisir.

Les cigares allumés, Prosper jeta sa serviette sur la table.

Je demandai l'addition et je payai. Mais, je laisse le lecteur sur le trottoir, il lui déplairait peut-être de nous suivre…

06

La mauvaise surprise !

Je m'éveille avec une pointe de migraine, avec ce qu'un Américain appellerait the brown dog taste et que je traduis par « le goût du chien brun dans la bouche », pour n'en dire pas davantage.

Pendant quelques instants le monde a pour moi un sens nouveau, une couleur spéciale à laquelle je ne m'habitue pas.

Il faut bien en prendre son parti, et, stoïque, je veux du moins faire servir ma douleur à quelque chose.

Je vais essayer de l'analyser froidement.

D'abord, ma tête est pareille à cette chambre où sont les cloches dans les vieilles tours des églises. Elle est toute assourdie de bruits lourds.

Cela se tait un peu, par instants, mais ce qui remplace cette sonnerie ne vaut pas mieux.

Toute une équipe d'ouvriers diaboliques me semblent travailler dans mon crâne. Je les écoute marcher, je suis leurs gestes.

En voici un qui m'a planté une scie en plein front… il s'interrompt pendant trois secondes, sans doute pour emprunter à quelque compagnon un clou et une masse, car je sens qu'on me troue la tempe.

Brusquement, je me souviens de Stello.

La migraine y est décrite mieux que je ne le pourrais faire. Tout est dit et l'on vient trop tard…

Alfred de Vigny m'évite la peine de continuer. Je vais relire ce passage ; jamais je ne le comprendrai comme aujourd'hui, étant en pleine communion avec l'auteur : « …Il y a deux gnomes d'une petitesse imperceptible à tous les yeux ; et ces deux-là sont mes plus rudes ennemis ; ils ont établi un coin de fer au beau milieu de la protubérance dite du Merveilleux. Hélas ! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres de s'attaquer à cette bosse du Merveilleux ? C'était la plus grosse sur toute ma tête… S'ils la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux ? Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blottir mon âme pour se contempler et se connaître, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux, purs comme ceux de Raphaël au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens au nom rougissant… » Mais ils m'agacent, à la fin, ces gnomes. Je pose le livre. Si je les laisse faire, ils ne détruiront pas entièrement dans ma tête la bosse du Merveilleux, seulement ils gâteront ma belle journée ensoleillée.

J'ai ma leçon à donner, je dois accompagner M Bottier-Damars chez un bijoutier, passer chez des libraires pour lui choisir quelques ouvrages et dîner ce soir avec M Berthe Myrane.

Je me souviens que j'ai là, dans un tiroir, une petite capsule blanche pleine d'une poudre magique. La voici !...

Je ne sais si les démons de la migraine voient ce cachet, mais il me semble qu'ils se groupent, qu'ils serrent leurs rangs et redoublent de coups et d'inventions douloureuses.

J'avale le cachet et je bois une gorgée d'eau, puis je m'assieds dans un fauteuil.

Malgré la douleur, cela m'amuse véritablement d'attendre les effets de la drogue.

Je ferme les yeux, un moment se traîne... Rien encore, les diablotins s'acharnent de tous leurs outils et je comprends cependant qu'il y a une panique dans leurs rangs.

Les soldats de la quinine, les troupes de l'aspirine sont en route !

Ils s'insinuent lentement. Je sais qu'ils ne me délivreront pas tout d'un coup, ils vont assommer l'un après l'autre mes tortionnaires...

Ah ! celui qui maniait si bien la scie, dans mon front, est blessé ! Celui qui sonnait la cloche affreuse s'est pendu lui-même à la corde qu'il tirait, afin de ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi... Il y a une bataille héroïque autour de ceux qui m'enfonçaient des clous dans la tempe, à coups de marteau. C'est le dernier carré, le bataillon de fer, la vieille garde de la migraine,

les grognards aguerris de la névralgie… Les bons soldats de la quinine ont triomphé. Je suis encore endolori, le combat a été rude… Je tire mes rideaux, c'est fini, et le ciel est immensément bleu sur les toits de Paris, bleu comme à Naples, à Agrigente ou à Syracuse que je ne connais pas encore, et si je n'étais point si pressé, je ferais un grand détour, j'irais saluer, boulevard Saint-Michel, la statue des pharmaciens Pelletier et Caventou…

***

Même lorsque j'étais un purotin, comme on dit vulgairement, je me sentais gêné si je devais porter un paquet ou être vu dans la ville avec une femme laide et mal habillée.

La compagnie de M Bottier-Damars ne m'enchante pas, mais enfin on peut croire que je guide à travers Paris une parente assez vulgaire et très cossue.

Nous sommes demeurés jusqu'à trois heures chez un bijoutier, rue de la Paix !

Un vieux monsieur maigre et racé comme un lévrier sortait du magasin au moment où nous y pénétrions et il a imperceptiblement souri. Je suis sûr qu'il a deviné que M Bottier-Damars était une nouvelle riche.

Je n'avais jamais eu l'occasion d'entrer dans une de ces luxueuses et féeriques boutiques, mais les noms seuls de bijoutier, d'orfèvre, de joaillier me remplissent de respect.

Étant enfant, la salle resplendissante de pendules, dans laquelle l'horloger de mon village vendait aussi des alliances aux nouveaux mariés et des bagues aux fiancés, me paraissait le plus admirable et le plus riche endroit du monde.

Ici, les barrettes en brillants de quinze mille soulignaient d'un large trait de diamant les colliers d'un million. Une eau en gouttes figées et surnaturelles ruisselait aux murs, des incendies de pierreries brûlaient dans les vitrines. M Bottier-Damars avisa une rivière qu'il fallut lui essayer tout de suite, comme cela, sur son corsage.

Elle se regardait dans la glace, elle regardait le marchand et elle me regardait.

Je dus lui dire que c'était là un collier de reine légitime.

— Il me va, dit-elle. Je l'emporte. Combien ?

Le joaillier mit son lorgnon et lut froidement une étiquette :

— Trois cent cinquante mille.

— Il me va, je le garde, répéta M Bottier-Damars au commerçant inquiet qui insinua timidement qu'une rivière… sur un corsage… en plein jour…

Je crus qu'elle allait lui jeter son bijou somptueux à la tête. Elle devint cramoisie :

— Et les autres donc, qu'est-ce qu'elles mettent en plein jour ?

— Mais plutôt des perles, madame…

— Alors, montrez-moi des perles.

Elle était vexée, elle prit le premier collier qu'on lui présenta.

Elle voulut le garder, et sur une table qui formait vitrine, au-dessus des opales laiteuses, des rubis sanglants et des pierreries

magiques, elle compta à l'orfèvre ahuri quatre-vingt-dix billets de mille francs !

Je lui offris ensuite une tasse de thé et une tranche de cake au Gloria-Palace, mais je tremblais qu'on n'eût laissé quelque étiquette à son collier.

Sous un palmier, une jeune femme seule me regardait de loin avec sympathie, pendant que M Bottier-Damars me racontait une histoire de pâtisserie rustique fabriquée par une de ses cousines, un gâteau qui valait mieux pour faire quatre heures, avec un doigt de vin blanc, que tous ceux que l'on vendait au Gloria.

Au billet que j'avais jeté sur la table, et à la monnaie qu'on m'avait rendue, elle avait rapidement calculé le prix de ce goûter.

— Quels voleurs ! murmura-t-elle.

Je croyais qu'elle m'en voulait un peu de ne pas l'avoir prévenue, mais pouvais-je penser que la fantaisie lui viendrait d'emporter sur sa jaquette bleue une rivière qu'on met uniquement avec une robe du soir ?

Il n'en était rien, heureusement.

Elle était ravie de ses perles et elle méprisait le marchand et les femmes qui n'en avaient pas.

— N'oubliez pas mes volumes, me dit-elle en souriant à travers la glace de sa voiture.

Je donnai au chauffeur l'adresse d'une modiste plus célèbre qu'un académicien, et, à pied, comme un sage, je gagnai la rive gauche où habitent non seulement beaucoup de libraires, mais aussi M Berthe Myrane qui avait accepté de dîner avec moi…

***

Quels livres allais-je acheter pour la patronne ? Ce choix me parut brusquement difficile. Je ne voyais que Georges Ohnet ou Octave Feuillet, mais pouvait-on décemment offrir ces auteurs à une personne qui se payait entre le déjeuner et le thé de cinq heures pour cent mille francs de perles ?

J'allais… Studieuses et coites, les boutiques des marchands de livres s'allumaient.

J'imaginais la littérature contemporaine ainsi qu'une longue rue peuplée d'artisans, de négociants et d'artistes. Les rez-de-chaussée en étaient occupés par des magasins. Derrière leurs vitres, on apercevait les objets les plus mêlés ; ici, des commodes de style Louis XVI, des tapisseries de haute laine, des pistolets de mousquetaires et des vases chinois ; là, des raisins et des figues sèches ; l'enseigne d'un ébéniste touchait à celle d'un photographe ; tous les commerces étaient représentés, et je voyais des marchands d'oiseaux et de marionnettes, des ressemeleurs et des diamantaires, des orfèvres, des empailleurs, des couturiers et des fruitiers.

Quelques-unes de ces boutiques étaient vides ; on emménageait dans d'autres, et il me semblait, à travers toutes les vitres, distinguer vaguement des silhouettes connues.

Derrière les hautes glaces d'une librairie dont les vitrines contenaient des volumes si rares que leur prix eût largement payé la rançon d'un empereur captif, je voyais le long profil ironique et mélancolique de M. Anatole France.

Il était coiffé d'une clémentine rouge, et il ressemblait ainsi à un cardinal, à une grande Éminence de la littérature.

M. Edmond Rostand, dans une boutique voisine, époussetait avec un plumeau fait de plumes de coq et d'aigrettes de paradis tout un assortiment de costumes rigides sur des mannequins.

J'apercevais la robe de la Samaritaine, le frac blanc et or de l'Aiglon, la souquenille et le feutre empanaché de Cyrano de Bergerac, et tout au fond, comme chez un empailleur, immobiles, se tenaient les oiseaux de Chantecler.

Une jeune femme vêtue à la turque allait parmi des tables algériennes et des tapis musulmans, et j'étais devant la maison de M. Pierre Loti.

Quelques mètres plus loin, un magasin était fermé. Je pouvais voir l'intérieur par une fente du volet. Il y avait encore au plafond et sur les étagères, des couffins vides, quelques sacs de jujubes, des chapelets d'ail, et je lisais sur une vieille enseigne jetée dans un coin :

PAUL ARÈNE

Aux produits de Provence et du Comtat.
Maison fondée en 1869.

Àcôté des grands magasins, des Pygmalions et des Bons Marchés de la littérature, il y avait d'élégants tailleurs pour dames aux entresols, des orfèvres en chambre, des fabricants de fleurs artificielles, des marchands de perles fausses, de bijoux en doublé, des artistes qui faisaient du vieux-neuf, des raccommodeurs

de porcelaines antiques, de rustiques fruitiers et des entrepreneurs de pompes funèbres…

Cette rêverie cocasse m'avait presque conduit chez moi.

Ce fut simple.

Chez un petit bouquiniste qui allait mettre ses volets j'achetai Julia de Trécœur d'Octave Feuillet, le Maître de Forges et la Dame aux Camélias.

J'achetai aussi un volume des Promenades littéraires de Remy de Gourmont, mais celui-là était pour moi…

07

J'ai dîné hier soir avec M Berthe Myrane, mais à dix heures j'étais chez moi, seul, après l'avoir laissée devant sa porte.

J'avais tout préparé pour la recevoir.

J'avais vaporisé de chypre mon cabinet de toilette et ma chambre, fourbi les flacons d'odeurs et les boîtes à poudre, mis des roses pareilles à celle que j'avais vue chez elle, dans tous mes vases.

J'avais même peur d'avoir trop bien rangé mon appartement. Il faut laisser un peu de désordre dans les pièces où l'on attend une femme pour lui laisser croire qu'on ne comptait pas sur elle, que c'est toujours ainsi, qu'il y a toujours des parfums autour du lit et des fleurs sur les meubles.

Des préparatifs trop visibles sont insultants. Les coussins arrondis du fauteuil, au coin du feu, et l'oreiller trop gonflé semblent dire : « Voyez, tout cela est pour vous… Nous étions sûrs que vous ne pourriez pas résister et que vous viendriez… »

Elle n'est pas venue.

J'en suis flatté au fond ; j'aime une femme sérieuse qui ne tombe pas, dès le premier soir, dans les bras d'un homme qui a réglé l'addition de son dîner.

Elle est charmante. Elle n'est qu'élégance et délicatesses naturelles.

Il faut avoir vu manger une femme pour la connaître. Jusqu'à présent, je n'ai pas été gâté, et lorsque je songe à mes anciennes amies je ne puis penser qu'à des tables mal servies, à des nourritures vulgaires.

Chacune d'elles m'imposa pendant quelque temps ses goûts et ses manies culinaires.

Si j'évoque Jeanne, j'aperçois à peine une petite blonde pâlote aux yeux cernés de lilas, mais je sens l'odeur des pommes frites et des innombrables lapins que nous partageâmes.

Elle n'aimait que cela : la gibelotte et les frites !

Elle en demandait partout, au restaurant de cochers et de maçons où elle me retrouvait, sous les tonnelles des guinguettes de banlieue où je la conduisais le dimanche, dans le vacarme des pianola et des phonographes, tandis que les cyclistes et les automobiles laissaient autour du kiosque flétri où nous étions un nuage de poussière.

Marcelle ne me représente plus une brune élancée aux yeux andalous, aux cheveux presque bleus ; c'est un rosbif ! Elle n'était pas très distinguée et, lorsqu'elle commandait le menu, elle disait toujours au garçon :

— Et, vous savez, du saignant !

J'ai horreur du lapin domestique et des viandes crues, mais, pour me mettre à l'unisson de mes amours de passage, j'ai tour à tour mangé de la gibelotte et du saignant.

Quand je les quittais, ce n'est pas mon cœur, c'est mon estomac qui n'en pouvait plus.

M Berthe Myrane chérit seulement les entremets, les desserts et les fruits arrosés de kirsch ou de champagne avec beaucoup de sucre.

Quel goût délicieux !

J'ai toujours rêvé de me nourrir exclusivement de choses légères et parfumées.

Mais je ne veux pas tomber dans le travers habituel aux hommes épris d'une femme et célébrer ses charmes divinement meurtris et las.

Je l'aime, je suis prêt à l'épouser, et je n'ai jamais aimé qu'elle.

Les frites sentaient la graisse, les lapins sautés me levaient le cœur, mais j'adore les pêches Melba…

Un coup de sonnette a interrompu mes réflexions et ma toilette et j'ai été prendre un pneumatique glissé sous ma porte, une brosse dans ma bouche barbouillée de dentifrice.

M. Bottier-Damars me prie de venir le voir ce matin à propos d'une affaire urgente et sérieuse. Comme c'est jeudi, il me donne rendez-vous à neuf heures dans un café du boulevard des Italiens.

Quel croquant ! Il ne comprendra jamais que le vrai boulevard, l'unique, commence à la Madeleine et finit à l'Opéra. Le reste est un tour de ville, un mail, une esplanade de préfecture.

Je m'apprête à la hâte, en me souvenant que Banville prétendait qu'un homme peut passer une heure à ses ablutions, mais qu'il doit s'habiller correctement en cinq minutes et savoir nouer sa cravate de façon impeccable pendant les quatre secondes qu'il faut à un amant surpris pour sauter d'un balcon dans un jardin…

***

J'ai trouvé M. Bottier-Damars bouleversé. Il avait un teint d'insomnie et de fièvre, et il m'a serré vigoureusement la main en affirmant que j'étais son seul ami.

J'ai été vite au courant de l'affaire urgente et sérieuse.

Il a une liaison ! Il veut rompre, mais la jeune femme a dû réclamer de l'argent. M. Bottier-Damars est un séducteur ! Je n'en reviens pas. C'est moi qui suis chargé de la rupture et il me glisse quinze billets de mille francs avec l'adresse de la personne : M Manon de Blueuse, rue Labruyère.

J'ai souri. J'accepte la commission difficile, mais je pense qu'il a été empilé comme dirait Aristide, et lorsque je suis seul, à tout hasard, je mets dix mille francs dans mon portefeuille et cinq mille dans la poche de mon gilet. Tout s'arrangera. M de Blueuse ne doit pas être bien terrible.

Rue Labruyère ! Quelle histoire !

M. Bottier-Damars reviendra ici vers quatre heures. J'ai le temps et j'achève tranquillement ma tartine et mon chocolat.

Manon de Blueuse ne doit pas se lever très matin ; il suffit sans doute que je me présente vers midi. À cette heure, j'aurais l'air d'un fournisseur, et je décide d'aller rôder dans le quartier, autour de l'Hôtel des ventes ; je voudrais trouver une bague pour M Myrane qui adore les bijoux anciens.

***

Le boulevard Montmartre est charmant, le matin,
Il sent l'amer-citron et le rognon brochette…

Je ne sais plus de quel auteur sont ces vers, ni si je les cite sans les estropier, mais ils me plaisent aujourd'hui plus que tous les grands poèmes lyriques.

Je choisis un cigare très sec, je l'allume en me donnant un coup d'œil satisfait dans la glace, et je prends la rue Drouot.

Il faudra que je me décide à porter, à présent que je peux me présenter décemment, mes articles sur la Véritable Élégance au Figaro dont la plume d'or écussonne le balcon.

Il y a justement un chapitre sur les cigares qui n'est pas le plus mal venu, et j'ai mis, au-dessous du titre, cette phrase de Roger de Beauvoir, en épigraphe : « Le cigare fut le cachet définitif à quoi se reconnaissaient les hommes élégants ; c'était à la fois le suprême bon ton et la suprême insolence… »

Le tuteur bedonnant qui arrivait des départements surprenait son neveu, Achille ou Gustave, dans sa chambre de la rue de la Harpe, les pieds sur la cheminée, en train de griller un flor-finos, tandis que Paméla, dans le cabinet de toilette, chantait en se frisant :

J'ai un pied qui r'mue,
Et l'autre qui ne va guère ;
J'ai un pied qui r'mue,
Et l'autre qui ne va plus.

Louis-Philippe ne fumait pas, et lorsqu'il avait assaisonné ses fraises au sucre, il connaissait la joie saine et fade des digestions que n'embrume ni ne parfume le tabac.

C'était le temps où l'on arrosait un jeune poulet d'un vieux bordeaux, et l'on allumait ensuite un cigare aussi insignifiant que le poulet, un de ces londrès qui sont aux havanes de grand cru ce que Grœtchen est à la Carmencita.

Il y a cependant le cigare qu'Alfred de Musset coupait à côté d'une absinthe, à la Régence, et qu'il jetait sur le perron de Tortoni ; celui qu'il lançait, furieusement mâchonné, le long de l'affreux Lido.

Le second Empire fut le règne des cigares. Ils apparaissent tous : prensados, bayados, trabucos, princessas, caballeros, brevas, esparteros, cazadorès, regalia, d'autres encore. Leurs noms sonnent comme ceux d'un grand d'Espagne, et de la façon dont on les choisit et dont on les fume Timothée Trimm tire toute une psychologie qui pourrait être encore vraie aujourd'hui.

Je sais par cœur ces remarques :

« — L'homme qui fume est facile à reconnaître ; ses lèvres sont indiscrètes comme si elles parlaient.

« — L'homme qui enfonce le cigare profondément dans sa bouche est une nature abrupte, sceptique et résolue.

« — L'homme qui coupe le bout du cigare avec ses dents est un insouciant.

« — L'homme qui demande des cigares blonds est friand de ballets, de vins fins et de pâtisserie.

« — L'homme qui demande des cigares bruns est beau joueur, risque de grosses sommes à la Bourse, aime les tableaux de Rubens et met du kirsch dans ses fraises.

« — L'homme qui n'achète qu'un cigare à la fois n'a ni femme ni sœur ; elles lui eussent donné un porte-cigares pour en mettre plusieurs.

« — L'homme qui fume son cigare jusqu'au bout est mari constant, ami fidèle, esprit persévérant.

« — L'homme qui le jette à moitié consumé est une nature volage, blasée, affectée de la papillonne.

« — L'homme qui laisse fréquemment éteindre son cigare manque de mémoire, d'études mathématiques, mais non d'indulgence. Juré, il eût acquitté les Vestales coupables… »

N'est-ce pas ingénieux et charmant ?

Depuis, le cigare s'est démocratisé, mais chacun a sa personnalité et son parfum : niñas de collégiens, londrès des noces de province, havanes d'altesses ou de banquiers.

Ils sont sensibles et ils ne savent pas mentir. Ils se livrent dès la première bouffée et l'on dirait souvent qu'ils ont une âme obscure influencée par la nôtre.

L'humble cigare que l'on grille au soleil d'automne, en marchant sous les arbres gaufrés d'or ou au seuil d'un cabaret rustique où l'on a déjeuné est parfait, mais on peut être sûr que le cigare cher, choisi comme une consolation, un jour de pluie et d'ennuis, sera rebelle et atroce, et si on savait le comprendre voici ce qu'il nous dirait : « Tu as fait des folies ; tu crois encore qu'avec 2 fr. 50 on peut acheter le bonheur… Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre. C'est toi qui ne sais pas me goûter aujourd'hui. Tu peux retourner chez cette marchande dont on n'aperçoit jamais que le buste, tu peux fouiller dans la boîte, nous étions tous pareils, nous sommes nés du même plant, nos feuilles furent séchées au même soleil, et la même Cubaine nous roula d'un glissement de main sur sa cuisse de bronze tiède. Mais tu ne trouveras pas les autres meilleurs. Tu dis que je suis humide parce qu'il pleut et que tu as envie de pleurer. Jette-moi dans cette flaque. Ne t'obstine pas. Rentre. La vie n'aura aucune saveur, et je vais te confier un grand secret. Écoute : le cigare est un état d'âme… »

Je ne serai jamais qu'un rêveur impénitent ! Le moindre sujet me sollicite ; je pars et ne sais plus m'arrêter, mais l'existence n'est pas mauvaise quand on la prend comme je le fais, avec une large dose de fantaisie et de songe. Il y a ainsi des eaux qui ne sont pas très bonnes et qu'une goutte d'élixir rend agréables.

Me voici enfin rue Labruyère.

Des filles en cheveux vont d'une boutique à l'autre. Elles achètent des radis, des salades vertes et des pommes qui

évoquent toujours des innocences joufflues.

Un instinctif désir de fraîcheurs agrestes, de tendres feuillages, de vie rustique, les pousse à rechercher les choses de la campagne, après une nuit passée dans les brasseries inondées de lumières électriques et saturées de fumée et d'alcool.

Elles sont dépaysées dans la clarté de cette heure ; elles semblent chaudes encore et molles de sommeil. Leur après-midi va se traîner en pantoufles, dans un petit appartement obscur et parfumé. Elles feront des réussites, écriront quelques lettres anonymes, boiront de la chartreuse et du café avec leur bonne et elles attendront le soir et le coiffeur qui les transformeront en dogaresses de music-hall, en dames huppées prêtes à s'attabler devant les cristaux et les fleurs des restaurants de nuit.

Pour le moment, elles ne sont pas très belles. Vénus n'est décidément pas une divinité du matin.

***

L'escalier de M Manon de Blueuse sentait la côtelette grillée et une valse envolée d'un piano maladroit l'emplissait.

Cette musique grossière accompagnait à souhait cette odeur, et, malgré l'heure, il y avait encore des boîtes à lait accrochées aux boutons de certaines portes.

J'étais fixé.

Les locataires de cette maison prenaient leur chocolat à midi.

Une servante effrontée et décoiffée vint sans se hâter à mon coup de sonnette, et, d'une bouche qui mentait, elle déclara

qu'elle ne savait pas si madame était sortie.

Je la rassurai. J'étais chargé d'une commission très importante qui intéresserait au plus haut point sa maîtresse, et je fus introduit, après ces pourparlers, dans la chambre même de M de Blueuse.

Elle le fit, comme on dit vulgairement, à la duchesse qui a sa migraine.

C'était une belle fille dont une teinture avait doré la crinière, mais ni ses épaules, ni ses bras n'étaient d'une rousse, et parmi les parfums qui venaient des flacons alignés sur la toilette, il rôdait une odeur qui ne pouvait être que celle d'une brune.

Sa voix, qu'elle essayait de rendre dolente, roulait tous les cailloux de la Garonne.

Après quelques mots qui excusaient une visite aussi matinale, — il était la demie de midi, — j'insinuai que nous pourrions parfois être compatriotes, bien que M de Blueuse n'eût conservé, ajoutai-je en souriant, aucun accent méridional.

Oubliant sa migraine, elle battit des mains.

— Vrai ! Vous êtes de là-bas ?

— Je suis du Castellet, dis-je.

— Et moi d'Agen, s'écria-t-elle. Mais alors nous sommes pays. Vous connaissez tous ces messieurs du Cercle, sans doute. Je suis restée deux ans avec M. Amédée Fouillade, le grand marchand de grains… et puis, vous me connaissez sûrement. On m'appelait Pétadou à cette époque…

J'affirmai que son nom m'était familier. D'ailleurs, je connais ainsi beaucoup de gens notoires, pour en avoir entendu parler, M. René Bazin, M. Ribot ou M. Denis Puech, par exemple.

Elle se mit à me conter sa vie, de quoi faire un roman pour quelqu'un qui écrirait, pensait-elle, et ce n'était qu'une pauvre et banale petite existence qui commençait au demi-monde d'Agen pour finir dans la galanterie de la rue Labruyère, mais je feignis de trouver cela passionnant et nous devînmes d'excellents amis.

M. Bottier-Damars n'avait pas à se tourmenter. Il lui aurait simplement suffi de ne plus revenir, Pétadou de Blueuse se souvenait à peine de son nom.

Enfin, je fis bien les choses, et je lui remis de la part d'un homme qui devait retourner en province, sans la revoir, deux mille francs. Je posai les billets sur la table de nuit. Je n'avais pas songé à les mettre sous enveloppe, mais elle n'y regardait pas de si près.

Le bonheur que l'on donne est toujours plus grand et plus pur que celui qu'on reçoit.

Manon de Blueuse était dans mes bras, debout et dévêtue, au milieu de la chambre. À travers le nansouk léger de sa chemise j'étais brûlé par sa peau chaude. Comme disait Flaubert de Salammbô, elle sentait l'encens, le poivre et une autre odeur encore…

Je ne suis ni un saint ni un ermite, et elle me prouva sa joie et sa reconnaissance en m'offrant spontanément la seule chose qu'elle possédât ce jour-là, son grand corps souple et tiède, dans le lit défait aux draps fanés.

À TRAVERS LE NANSOUK LÉGER DE SA CHEMISE, J'ÉTAIS BRÛLÉ PAR SA PEAU CHAUDE.

Il arrive plus d'une fois que l'on est obligé d'accepter ce qu'on n'aurait jamais songé à prendre : un gâteau, une tasse de thé, une autre consommation dont on n'avait pas très envie, mais que l'on n'ose refuser, par politesse.

Je n'attachais pas plus d'importance que cela au don de M de Blueuse.

D'ailleurs, malgré sa tignasse fauve elle était brune comme une Sarrasine, comme la favorite d'un émir ; c'était une beauté sombre, musclée et dure, et je crois avoir dit que ce sont là des qualités que je ne goûte pas.

***

Il me fallut accepter ensuite à déjeuner. Elle prit un billet de cent francs et rangea les autres.

— Georgette ! appela-t-elle, Georgette !

La bonne se présenta.

— Tiens, tu donneras les cinquante francs du charcutier et tu monteras du saucisson et des radis, des pieds panés, des côtes de porc froides, beaucoup de cornichons et de la salade.

Elle se précipita derrière la fille qui refermait la porte.

— Prends aussi deux bouteilles de champagne et fais vite, monsieur déjeune avec moi…

Elle parlait patois, elle fredonnait les refrains que l'on chantait cette semaine à Montmartre, et elle disposa elle-même le couvert sur une table ronde, devant un petit réchaud à gaz.

J'avais grand'faim, et ces assiettes et ces verres dépareillés sur cette nappe à damiers bleus et blancs me faisaient plaisir à voir. Nous fûmes servis rapidement. Georgette devait avoir autant d'appétit que moi-même, car elle avait été tout de suite là. Pendant que nous mangions le saucisson et les côtelettes froides, les pieds de porc grillaient avec de brefs et sourds éclatements, dans la cuisine.

Toute cette charcuterie fut arrosée de champagne, et cet invraisemblable repas n'était pas mauvais. J'en avais connu de plus maigres.

Manon, qui me tutoyait à présent, parlait du pays.

Elle voulait y revenir.

— Oh ! pas encore, tu sais ; quand je commencerai à prendre de la bouteille, sans être trop vieille. M. Amédée ne me refusera pas cela, un petit fonds de lingerie, à Agen même, une belle petite boutique au soleil. Je lui envoie de mes nouvelles de temps en temps, pour nous entretenir, et il me répond toujours gentiment. Il n'a pas eu de bonheur, le pauvre, depuis que je suis partie. Son fils a été tué à Verdun et sa demoiselle s'est mal mariée…

Elle faisait à haute voix le rêve éternel des filles éprises de repos et de sécurité : la maison tranquille avec un bout de jardin plein de salades et de pensées, les lapins et les poules, les habitudes honnêtes, un bonheur monotone qui s'est enfin fixé, le bonheur souhaité par les voyageurs qui ont trop roulé.

Un coucou sonna brusquement trois heures avec fracas, et Georgette vint desservir.

Je m'apprêtai à prendre congé.

— P'tit chien, dit ma nouvelle amie, je ne te retiens pas davantage, j'ai à peine le temps de m'arranger un peu, c'est le jour de mon ingénieur.

Elle voulut tout de même écrire quelques mots de remerciements à M. Bottier-Damars et, en me tendant sa lettre, elle me fit jurer de revenir la voir.

J'étais assez gêné et je mis ma main à la poche de mon gilet, mais elle comprit et m'arrêta.

— Ah ! ça, non, par exemple, tu me fâcherais, tu sais !...

Je laissai un louis à la bonne et je m'en allai.

Reverrai-je cet escalier que parfumait toujours une odeur de grillade et qu'emplissait la musique facile d'un vieux piano ?...

***

M. Bottier-Damars était au café depuis quelque temps sans doute, car je vis devant lui trois soucoupes qui prouvaient qu'il avait bu en m'attendant.

— L'affaire n'a pas été commode, dis-je en lui serrant la main, j'ai eu du mal à arranger cela, mais c'est fini. Voici.

Je lui tendis la lettre.

Après l'avoir lue, il reprit son visage naturel et il poussa un grand soupir comme un homme brusquement délivré d'un péril.

Il me la montra. Elle contenait ces lignes :

« Je vous remerci bocoup de votre cadau. Je ne vous oublirai jamai. Vous ête tros bon. Merci. Respectueuse et tendre salutation de celle qui vous aimai bien et qui vous oublira pas.

« Manon. »

Je dus fournir des détails que j'imaginai, comme on pense, et mon récit arracha ce mot presque sublime à M. Bottier-Damars :

— Elle m'aimait !

Il avait peur d'avoir lésiné, je le rassurai tout de suite.

— Je connais les femmes, lui dis-je ; à trente ans j'avais déjà mangé deux fortunes pour elles. J'ai donné deux mille francs à M de Blueuse. Tenez…

Effaré, mais plein d'admiration pour moi, il regardait les billets. Il ne les prit pas. Il me supplia de ne pas me froisser et de bien vouloir accepter cette somme, en ajoutant qu'il ne s'acquitterait jamais envers moi.

Je ne me froissai pas.

Il appela le garçon, demanda la carte des vins et m'offrit une bouteille d'extra-dry.

En le buvant, je songeais qu'il était supérieur à celui dont j'avais arrosé les pieds panés et les côtes de porc ; puis, M. Bottier-Damars me quitta.

Il était pressé, il allait attendre à la gare de l'Est les filles de sa sœur. On comptait sur moi le lendemain pour dîner et pour retenir une loge au Théâtre-Français.

Cela ne m'enchantait guère.

Aristide m'avait parlé de ses cousines. Elles avaient tenu un commerce semblable à celui de ses parents, du côté de Mourmelon, et je savais que les soldats qui étaient les seuls clients de la maison avaient baptisé les trois sœurs Minnenwerfer, Bar-le-Duc et Crème-de-Menthe. Je consultai le courrier des spectacles dans un journal du soir. À la Comédie-Française, le lendemain, on jouait le Passant de François Coppée et les Femmes savantes de Molière.

08

En sortant du café, je me suis amusé à suivre un suiveur.

La nuit venait. Un peu de brume bleuâtre au ciel où clignotait Vénus encourageait les entreprises.

Ce garçon pouvait avoir une trentaine d'années, et je vis la minute précise où, devant un magasin de chaussures d'où sortait la jeune femme, il reçut la foudre.

Ce fut rapide comme toutes les révélations, et il se lança derrière la trottinante silhouette.

Je compris qu'il faisait d'abord l'inventaire des trésors qui allaient devant lui, puis, à une expression plus inquiète de ses traits, je pensai qu'il cherchait à savoir quelle pouvait être la femme dont il avait fait choix.

Il rajusta sa cravate, mit ses gants, alluma une cigarette afin de ne pas avoir l'air d'un bon jeune homme qui ne fume pas, et il

dépassa sa proie qu'il fusilla d'une œillade.

Il s'arrêta devant une affiche qui ne l'intéressait pas du tout et il attendit la belle poursuivie.

Mais d'étranges adversaires surgirent qui n'étaient ni les passants, ni les fiacres qui coupent les rues et font perdre les pistes. Non, tous ses ennemis étaient en lui et s'appelaient : Timidité et Sens-du-Ridicule.

Il en vainquit un en se disant qu'il n'était pas plus mal qu'un autre, qu'il avait justement un complet neuf, qu'elle n'avait pas baissé les yeux lorsqu'il l'avait regardée, et il s'approcha si près que les plumes du boa qu'elle portait au cou eussent pu se hérisser à son souffle.

La jeune femme examina un numéro au-dessus d'une porte.

Je le sentis défaillir…

Allait-il la perdre avant de l'avoir trouvée ?

Elle reprit sa route.

Alors, il changea de tactique. Il marcha à sa hauteur, si bien qu'on eût pu les prendre pour un couple.

Il s'assigna des limites ; à ce coin du boulevard, il parlerait… non, cet endroit était inondé d'électricité par les cafés et les boutiques, ce serait là-bas, à ce bec de gaz.

Enfin, je ne sais comment cela arriva, mais un moment de distraction me fit tout perdre, et lorsque je le retrouvai il avait parlé !

Il allait maintenant avec l'allure d'un homme qui vient d'échapper à un danger ; le monde lui appartenait ; il jetait des cigarettes à peine allumées pour bien montrer que l'économie n'était point son fait et qu'il méprisait tout ce qui n'était point l'amour infini, la poésie et la passion…

Il disait allègrement des banalités énormes.

Ah ! pluie et beau temps, sujets éternels, les gens timides ne vous béniront jamais assez !

Soudain, tout s'écroula.

Elle était arrivée !

Il demeura sur le trottoir sans avoir osé demander un nom, sans avoir obtenu de rendez-vous, perdant à jamais le bonheur qu'il avait côtoyé. J'avais envie de le prendre par le bras et de le consoler, mais il disparut, avalé par une rue obscure, dans la nuit de printemps où Vénus implacable brillait comme une vivante perle…

***

En m'apercevant que ce suiveur m'avait éloigné de mon chemin, je décidai de mettre à exécution un projet qui me tentait depuis longtemps : aller dîner à mon ancien restaurant entre le boulevard Saint-Germain et l'Odéon.

J'aime les alentours de ce théâtre.

Du temps que M. Antoine le dirigeait, un de mes amis y tenait parfois de petits rôles et me procurait quelques entrées.

J'eus même l'honneur d'y être présenté au Patron, comme on disait dans la maison, avec une familiarité respectueuse.

Il était pressé et me serra la main en passant. Nous étions d'ailleurs dans l'ombre de la salle et il ne me vit pas, mais moi j'ai gardé le souvenir de cet après-midi.

M. Antoine portait un chapeau mou de peluche noire, et il avait un long paletot qui me fit songer aux lévites des personnages d'Ibsen qu'il avait tant aimés. Il tirait sur une cigarette éteinte à sa lèvre dédaigneuse.

Plus d'une fois depuis, je me suis vanté d'être de ses familiers. Lorsqu'on parlait de lui, je disais d'un air négligent : « Antoine ? oui… un homme charmant… mais il faut le connaître, et puis, il faut surtout l'avoir vu travailler à une répétition… Quel artiste !… » Et j'imitais assez exactement sa belle voix âpre et nette, interpellant de l'orchestre aux fauteuils recouverts de housses un acteur en train de rater son rôle.

Cela me valut souvent un petit succès et de la considération.

Il était sept heures. J'avais le temps de voir quelques devantures d'antiquaires afin d'y chercher la bague d'améthyste dont je rêvais pour M Berthe Myrane.

Je la trouvai rue de Tournon, dans le premier magasin où je pénétrai.

Au bruit de la sonnette, une vieille dame accourut entre une haie de bahuts italiens et d'armoires normandes.

Une nymphe de pierre qui avait dû orner pendant plus d'un siècle un jardin provincial et qui gardait encore la rouille de la

pluie et de la mousse à ses épaules nues, tournait vers moi ses hanches et semblait bouder dans son coin.

Près d'elle, sur un buffet Renaissance, un évêque barbu et mitré, les deux doigts de sa main droite levés, regardait d'un œil fixe le dos creux de la belle païenne.

Des faïences luisaient aux murs parmi les gravures et les toiles. Les roses d'or d'une chasuble mettaient un bouquet mystique sur un canapé ; un rouet immobile offrait sa quenouillée de laine.

Comme je caressais machinalement le bras d'un fauteuil que je ne voyais même pas, la marchande crut que j'en avais envie.

— C'est du très beau Louis-Philippe, me dit-elle.

Je répondis poliment, mais en connaisseur, que je n'appréciais pas beaucoup ce style et que je désirais des améthystes montées en bracelet ou en bague.

Elle me laissa seul pendant un instant, mais, en s'excusant de me faire attendre, elle m'avait offert le siège qui portait la marque de ce temps bonhomme et médiocre où régnait le Roi-Citoyen.

On y était assez confortablement.

Dans un fauteuil Louis XIII, je vois un personnage avec des bottes à entonnoirs et un manteau de pourpre, un cardinal-ministre ou un mousquetaire rouge ; une bergère Louis XVI m'évoque toujours des souliers de satin, une robe à paniers, un éventail de dentelles et un fin visage aristocratique sous une perruque

poudrée ; mais je ne puis imaginer qu'un gros rentier en chaussons fourrés dans un fauteuil Louis-Philippe.

La Monarchie de juillet est pour moi la royauté du parapluie, du ventre et de la pantoufle. Dans un fauteuil pareil on ne peut que boire de la camomille en lisant les Mystères de Paris, et l'on y a toujours l'air d'une caricature de Daumier ou de Gavarni.

J'étais debout lorsque la vieille dame revint. Une honnête odeur de pot-au-feu, de clou de girofle et de céleri la précédait.

Dans le creux de sa main grise miroitaient une bague et un bracelet que j'admirai. Les améthystes y étaient serties dans des griffes et des coquilles de vieil argent, et ces bijoux de reine zingara me plurent tout de suite. On sait que j'ai horreur des marchandages, et je les emportai, mais je les fis mettre dans une petite boîte ancienne dont le couvercle, une peinture sur verre, représentait une Merveilleuse en robe vert-pomme très échancrée, assise sur la terrasse de quelque orangerie et riant aux propos galants d'un Incroyable dont la jaquette était du saumon le plus tendre.

On n'offre pas un bracelet dans un écrin quelconque ou dans un morceau de papier. Je ne suis pas un nouveau riche…

***

Le jardin du Luxembourg était dans l'ombre, mais on distinguait vaguement à travers les jeunes bourgeons des blancheurs de statues, et la façade de l'Odéon commençait à s'éclairer. Derrière les rideaux de tulle d'une fenêtre, un buste de terre cuite mettait une tache rousse.

Je gagnai la rue Monsieur-le-Prince où j'avais si longtemps déjeuné et dîné entre un petit horloger et un marchand de charbon.

Le premier était toujours là, juché sur un tabouret, une loupe dans l'œil, scrutant les ressorts d'un oignon de nickel, et ses affaires ne paraissaient pas avoir prospéré beaucoup.

Contre les vitres de la croisée et de la porte pendaient les mêmes pièces de pauvre orfèvrerie. Les étiquettes qui faisaient ma joie autrefois n'avaient pas changé, et je lus : « Bracelet presque en argent : 3 fr. 75 ». Le charbonnier avait déménagé, car les volets de sa boutique vide étaient fermés, mais le restaurant du Luxembourg était toujours ouvert.

Derrière des carreaux embués, sa devanture offrait comme autrefois un plat de crème, j'allais dire de colle au chocolat, une assiette de poires cuites dans un jus louche, des mendiants et deux bouteilles de Saint-Émilion.

Je m'arrêtai.

Par-dessus les rideaux, je vis les tables de marbre, et, sous les lampes électriques sans abat-jour qui versaient dans la salle une lumière brutale et crue de réfectoire de caserne, j'aperçus presque tous les compagnons avec qui j'avais partagé tant de petits mous et de demi-lentilles.

La clientèle était toujours composée de vieux ratés, de filles, de maçons et de futurs ministres.

Je reconnus le lamentable disciple d'Auguste Comte qui apportait son pain dans sa poche et qui agrafait au col de son veston un mimi blanc ; il y avait là le confident de Jules Vallès ; le poète

qui avait bu un verre d'absinthe avec Verlaine qu'il appelait tout simplement Paul ; Emmanuel Rombier, le peintre qui n'avait jamais peint la moindre toile ; Erick Nirgent, le publiciste qui n'avait écrit dans aucun journal.

Ils avalaient en silence leur soupe trempée dans des bols épais, et le coin où ils étaient avait un aspect tragique. Je ne les avais jamais si bien compris. Ils étaient pareils aux survivants harassés d'une bataille, à de vieux fuyards qui mangeraient ensemble un morceau de pain !

Il ne leur avait manqué sans doute qu'un peu d'ordre, moins de paresse et un tailleur au moment voulu, pour décrocher une médaille au Salon, écrire des chroniques bien payées dans un journal, faire jouer des pièces de théâtre ou publier de gros volumes d'économie politique.

Ils avaient bavardé leur vie, et ils avaient beau se toucher les coudes en mangeant leur triste pitance, ils étaient effroyablement, irrémédiablement seuls.

Les femmes qu'ils avaient connues autrefois et avec lesquelles ils avaient dépensé leurs quelques sous n'étaient plus là depuis longtemps.

Où étaient Rirette qui avait vingt ans quand on acclamait le général Boulanger à la revue du 14 juillet ; Francine pleine de grains de beauté et de fossettes, si grasse qu'elle n'avait pas besoin de la tournure qu'on portait à ce moment ; Luce qui devait servir de modèle à Emmanuel Rombier, pour un chef-d'œuvre, et qu'on trouvait toujours nue dans un atelier de la rue de Vaugirard ; toutes celles qui égayaient leur jeunesse aride ?... Elles

étaient mortes ou disparues, et ils restaient là, obstinés, lamentables, comiques et presque grands.

Ces vaincus qui n'avaient pas voulu se battre mangeaient leur soupe à côté des ouvriers en blouses plâtreuses, et les autres tables étaient occupées par des étudiants du Midi.

Ceux-là avaient la parole, le sourire et la poignée de mains faciles, et leurs serviettes de cuir posées sur des manchons de femmes prenaient déjà de vagues airs de portefeuilles ministériels.

Allais-je entrer dans cette salle qui sentait le graillon et le vin sur ? Allais-je m'attabler avec mon costume frais près d'Erick Nirgent, donner des explications au sujet de mon absence, écouter leurs rengaines, prêter l'oreille aux récits de l'ami de Vallès qui se croyait toujours sous la Commune et qui ne parlait que de Thiers, de Trochu, de Flourens et de Barbès ; entendre encore les paradoxes usés d'Emmanuel Rombier sur la peinture, en avalant, comme eux, un bol de soupe, un morceau de bœuf bouilli et de la confiture de groseille ?

Je n'eus pas ce courage.

Je leur donnai un dernier regard et, reprenant la rue de Médicis, je m'en allai du côté de l'Odéon…

***

Le café Voltaire me tenta. J'ai toujours eu du goût pour ce vieil établissement tranquille.

Une dame et ses deux filles qu'elle conduisait au théâtre y réglaient une addition, car il était plus de huit heures et le rideau

n'allait pas tarder à se lever.

Un garçon chenu et rasé — je n'admets pas les garçons moustachus — s'empressa fort convenablement autour de mon dîner.

Dans cette salle aux anciennes boiseries lisérées d'or éteint, aux banquettes rouges, comme dans une galerie du château de Versailles, semblait flotter de l'Histoire.

D'ailleurs, Danton et Camille Desmoulins s'étaient assis là.

Après le dessert, je me fis servir un petit verre de mirabelle, mais les illustrés que je réclamai étaient en main, selon la propre expression du garçon. Il me confia que je ne les avais pas encore, en me montrant discrètement un monsieur qui les retenait tous.

Ce devait être un vieux célibataire maniaque et qui sûrement venait ici les mêmes jours, aux mêmes heures.

J'ouvris un journal afin de prolonger un peu ma soirée.

L'empereur d'Allemagne souffrait d'un refroidissement et il mandait auprès de lui le kronprinz.

Je posai la feuille et allumai un cigare. Dans la chambre du kaiser traînaient des odeurs pharmaceutiques. Il buvait une tasse de tisane et lisait des rapports. Je voyais ses yeux pâles dans son visage basané. Il avait le cou engoncé dans un foulard que dépassait un ourlet de coton dont un brin mouchetait la pointe de sa moustache grise.

De temps en temps, il se penchait vers le téléphone qui était près de lui, sur une table. Je devinais au bout du fil quelque général raidi, un chancelier respectueux, une secrétaire d'ambassade au « garde-à-vous ».

Il écoutait, murmurait un ya rauque dans l'appareil et raccrochait le récepteur

Le palais semblait mort.

Àtravers les rideaux de la fenêtre, on apercevait une monumentale façade, sévère et blanche.

Puis une automobile jaune stoppait devant le perron. La sentinelle s'immobilisait, présentant son arme, et le kronprinz sautait de la voiture en uniforme de hussard de la mort.

Il boutonnait un gant blanc, et le fourreau de son sabre sonnait sur le tapis rouge à chaque marche de l'escalier de marbre. Le sinistre gandin impérial disparaissait dans un vestibule devant l'effarement de grands laquais soudain pétrifiés…

Je rêve souvent ainsi devant un journal ; c'est ma façon de le lire.

Mon célibataire rêvait, lui aussi sans doute, en buvant à intervalles égaux et à petites gorgées son verre de café-crème.

Il feuilletait le Monde Illustré : le roi d'Italie passait une revue de ses troupes dans un formidable paysage des Alpes Carniques ; le maréchal Joffre décorait une reine ; aux balcons de bois d'une ville moldo-valaque, des femmes très brunes aux cheveux recouverts d'un madras regardaient défiler des canons…

Il était là comme dans un refuge, à l'abri.

C'était un fuyard lui aussi, un déserteur. Il s'était entouré volontairement de solitude et d'égoïsme.

Que lui importait le monde entier, tous ces soldats qui se battaient, souffraient et mouraient ? L'auteur de la pièce que l'on jouait en face comprimait dans une loge obscure les battements de son cœur anxieux ; les camelots qui vendaient les feuilles du soir galopaient ; des amoureux qui avaient un rendez-vous faisaient les cent pas sous la pluie devant le bureau des omnibus.

Lui, il était là. Personne ne l'attendait jamais, il n'attendait jamais personne.

Àdix heures précises, il allait rentrer, du côté du Panthéon, dans une maison endormie où il avait ses habitudes. Son feu était recouvert de cendres, ses pantoufles étaient sur la descente de lit. Il n'y avait que cela sur terre. Il allait se lever, le dos rond, s'enfoncer dans un désert que n'égalaient ni les pays ravagés de l'Afrique, ni les plaines infinies du pôle, ni ces montagnes glacées qui ressemblent au versant d'un globe mort.

Cet homme, qui était peut-être un sage, m'épouvantait…

***

Que ceux qui n'ont jamais été amoureux se moquent de moi.

Quand je rentre, la nuit, il me plaît d'aller très lentement en traversant la rue où habite Berthe Myrane.

Aucune lumière ne filtre à ses persiennes. Elle dort.

Dans le silence de sa chambre obscure, une montre grignote les secondes, comme une souris. Des blancheurs de linge mettent une tache plus claire au dossier d'un siège l'odeur presque évanouie de sa toilette du soir traîne encore vaguement. Abandonnée et chaude sous les couvertures, elle dort doucement…

Je passe ; la pluie ruisselle sur le trottoir luisant ou bien la lune glace d'une coulée d'argent diffus les toits nocturnes, et il me semble que l'immense ville se recueille autour de son sommeil.

Je me préparais à goûter ce plaisir délicat, ainsi que je le fais d'habitude, lorsque je vis de loin que son magasin était encore éclairé.

Il était onze heures.

Je m'approchai en prenant l'autre trottoir. Elle ôtait son chapeau devant la glace, et un homme debout derrière elle s'apprêtait à sortir.

Je jetai mon cigare dont le feu aurait pu me trahir et je me dissimulai dans l'ombre d'un corridor.

Ce fut assez rapide.

L'homme embrassa Berthe dans le cou et s'en alla.

Je n'avais jamais compris jusqu'à ce moment combien j'aimais cette femme. Ce n'était pas un baiser furieux que celui qui l'avait raccompagnée sans doute lui avait donné en la quittant, c'était une caresse légère dont il devait avoir l'habitude, un baiser poli, tranquille, quelque chose comme une petite formalité accomplie sans passion.

Pourtant, ce n'était pas un de ses parents, il ne l'eût pas embrassée près de l'oreille. Je sortis de mon couloir, je retournai sur mes pas, puis je revins, et je passai devant la boutique au moment où Berthe en ouvrait la porte pour mettre ses volets.

J'étais très pâle, mais j'essayai de prendre mon air le plus naturel. Elle paraissait ravie de me voir, et elle me gronda en souriant de rentrer si tard.

— J'ai cependant pensé à vous, dis-je ; d'ailleurs vous ne me quittez pas. Je sais que vous aimez les améthystes, voulez-vous me faire la très grande joie d'accepter celles-ci.

Elle admira beaucoup la boîte ancienne sur le couvercle de laquelle un Incroyable en jaquette saumon contait fleurette à une Merveilleuse en robe vert-pomme, et elle l'ouvrit.

— C'est trop beau, murmura-t-elle, vous êtes vraiment trop gentil !

Et elle passa la bague à son doigt après avoir agrafé le bracelet à son poignet veiné de bleu.

Elle me regardait, ravie.

L'œil d'une femme qui reçoit un bijou est un joyau sans prix qui humilierait un cadeau royal.

— Berthe, commençai-je, je n'ai jamais été aussi malheureux que ce soir… à cause de vous… Un homme vous a accompagnée, j'ai vu lorsqu'il vous embrassait. Je sais que je n'ai pas le droit de vous le reprocher, mais je souffre…

Elle devint très grave.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Je pris le fauteuil qu'elle me désignait, mais elle y avait jeté, probablement en rentrant, un paquet que je ne voulais pas écraser.

Ce devait être son corset qu'elle avait rapporté plié dans un journal ; son corset qu'elle avait ôté pour l'autre dans la chambre de leurs rendez-vous !

J'aurais donné dix ans de ma vie pour m'en assurer.

Il me brûlait.

Je l'imaginais exactement : il était jaune avec des dentelles froissées sous les bras et il gardait encore un peu de sa chaleur secrète et de ses plus intimes odeurs. Très dignement, elle me conta son histoire.

Elle avait un ami depuis longtemps. Il était marié et elle dînait avec lui une fois par semaine… L'amour n'avait plus grand'chose à voir dans cette liaison. C'était tout… Je relevai la tête et je lâchai d'un trait :

— Berthe, voulez-vous rompre et devenir ma femme ?

J'avais pris sa main, celle où luisaient les améthystes, et je parlai de ma situation, de ce que je pourrais apporter et de mon grand amour.

Jamais je ne l'avais vue aussi défaite. Deux larmes tremblaient à ses cils.

J'étais près d'elle et j'avais pris sa taille molle et tiède qui pesait à mon bras. Ses paupières baissées semblaient les lourdes feuilles d'une rose pâle qui se fane. Elle les releva. Il y avait un consentement éperdu dans ses yeux et son premier baiser avait le goût de la pluie d'automne sur la dernière pomme…

09

Les Bottier-Damars et leurs parentes n'ont pas énormément goûté le spectacle que l'on donnait au Théâtre-Français.

Pendant le dîner, la conversation avait roulé sur les comédiens célèbres.

M Bottier-Damars n'avait jamais entendu parler que de Sarah Bernhardt, mais la grande artiste n'était pour elle ni la Dame aux Camélias, ni Doña Sol, ni Phèdre, ni Hamlet, elle ne savait d'elle que ceci :

Lorsque la tragédienne se déplaçait, elle emportait toujours, avec ses innombrables bagages, son cercueil, une vaste bière de chêne capitonnée de satin blanc ! Parmi les acteurs elle ne connaissait qu'un certain M. Géo.

Ce devait être un chanteur de café-concert, un diseur de monologues à cinq francs par soirée qu'ils avaient entendu dans un bastringue, dans un Éden ou un Eldorado de Châlons, en faisant leur voyage de noce.

Elle disait à son mari :

— Tu t'en souviens de M. Géo, hein ! était-il rigolo, ce type-là ?

Il y avait plus de vingt ans, les souvenirs de M. Bottier-Damars étaient assez vagues et le talent de M. Géo paraissait ne pas l'avoir spécialement frappé.

Il en tenait, lui, pour le fils d'un de ses amis qui, d'après ce que je compris, se livrait, à la fin des repas de fête, aux plus douteuses facéties.

— Il était vraiment doué pour le théâtre, affirmait-il ; tous les cris, des oiseaux, des chats, il les reproduisait à la perfection. S'il avait bêlé derrière la porte de la salle à manger, vous auriez cru qu'il y avait un mouton ou une chèvre dans le salon. Parole d'honneur, c'était très bien fait, et il imitait tous les bruits…

M Bottier-Damars, qui connaissait l'artiste, s'indignait :

— Ce n'est pas ce qu'il faisait de plus propre…

Mais mon hôte n'en démordait pas.

— Il serait sûrement arrivé à quelque chose s'il avait été dans les Conservatoires.

Il regrettait vivement que son pétomane champenois n'eût point suivi les cours de Paul Mounet ou de Silvain !

Ils disaient des bêtises énormes avec une radieuse bonne foi.

Minnenwerfer et Bar-le-Duc n'avaient aucune opinion sur le théâtre contemporain. Sans doute s'imaginaient-elles qu'elles allaient voir quelque drame sanglant ou bien un paillasse qui reçoit des gifles. Seule, Crème-de-Menthe avait visité un musée de cire, à une foire : le président de la République recevait le tzar de Russie. C'était frappant.

Il y avait aussi un cabinet d'anatomie, mais les jeunes filles n'y entraient point.

Elle montrait plus de vivacité que ses sœurs. C'était sans doute à cause de cela que les soldats l'avaient baptisée ainsi, du nom que les Anglais donnèrent au premier tank qu'ils lâchèrent à travers les terres creusées de trous d'obus et semées de fils de fer barbelés, sur les Boches épouvantés.

Parmi tout ce monde, Aristide possédait quelques clartés sur l'auteur des Femmes savantes.

Je clignai de l'œil de son côté.

Il se vanta de ses connaissances et ses parents extasiés l'écoutèrent débiter d'une haleine ces phrases de manuel :

— « Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, né à Paris en 1622, mort en 1673. Auteur dramatique et comédien, nul ne peut lui être comparé pour le relief des caractères, la haute originalité, l'entente parfaite de la scène, la verve jaillissante, la force comique, le naturel, le bon sens, la verdeur gauloise du style. Molière est un des plus grands génies de tous les temps. Ses chefs-d'œuvre sont Tartuffe, l'Avare, le Malade imaginaire, les Précieuses ridicules, les Femmes savantes… »

— Ah ! fit M. Bottier-Damars ému, un chef-d'œuvre, cela va être intéressant. D'ailleurs, je crois qu'on ne joue au Théâtre-Français que des chefs-d'œuvre…

Je me gardai de le détromper. Pour lui, les chefs-d'œuvre faisaient partie d'un genre comme la tragédie ou la comédie, le vaudeville ou l'opéra.

M Bottier-Damars admirait son fils avec l'œil que devait avoir la mère de Mozart lorsqu'elle écoutait jouer son enfant prodigieux, et moi, je prenais ma part de ce triomphe.

Mon système d'éducation portait ses fruits. Aristide était trop âgé pour entrer au lycée dans une classe où il n'aurait pu suivre, et je lui donnais, sans l'ennuyer, des teintures de tout. Cela suffisait. Il ne voulait être ni médecin, ni ingénieur, ni avocat. Il était déjà transformé et ne ressemblait à présent ni à un mousse, ni à

un premier communiant ; il ne parlait presque plus l'argot des cantonnements et des tranchées. Il avait enfin pour moi l'affection la plus vraie.

Après de solides et régulières études, ses fils pourraient lire l'Abbesse de Jouare et comprendre la peinture moderne ; pour lui, comme le dit si heureusement M. Paul Bourget, il était en train de « faire l'étape ».

***

Avec d'infinies précautions, pour ne pas troubler le spectacle, les Bottier-Damars et leurs nièces s'installèrent dans la loge au moment où le Passant touchait à sa fin.

Dans un décor bleu de lune, Zanetto, le petit musicien vagabond, s'en allait.

Sur une terrasse, à travers un rideau de roses et de campanules, la belle courtisane florentine l'exhortait au voyage.

Par delà les collines qui ondulaient mollement, dans une poussière d'astres, la nuit italienne du xvi siècle, tragique, passionnée et chaude, s'étendait.

Àquelques lieues de cette villa enguirlandée de fleurs, dans un atelier, Léonard de Vinci soulevait le voile de velours vert qui cachait encore le divin portrait de la Joconde.

Dans une maison voisine, une servante aidait Monna Lisa à se déshabiller, près de la chambre où ronflait un peu son mari, messer Zanobi del Giocondi. La jeune femme souriait du même sourire que l'artiste adorait éperdument sur la toile, et celui qui pou-

vait écraser cette belle bouche sous des baisers dormait paisiblement à côté d'elle.

La Joconde songeait peut-être à ces choses… La croisée d'une vieille maison noire s'allumait ; c'était celle de Michel-Ange que tourmentait l'insomnie. Des lampes votives brûlaient derrière les vitraux des églises ; des cardinaux, des duchesses et des cavaliers descendaient les degrés de pierre d'un palais ; on relevait la garde romagnole à la porte de bronze du duc César, et l'on voyait encore un cercle noir de pierres calcinées sur la place où venait de s'éteindre le bûcher de Savonarole…

Le rideau descendit comme déplié par le vent des applaudissements, puis il s'écarta de nouveau et les artistes que réclamait le public vinrent saluer en se donnant la main.

Lorsque Agnès Inès qui tenait le rôle de la courtisane florentine s'inclinait, de notre loge, on voyait sa gorge, une houle de marbre figée dans l'échancrure de son corsage de brocart à larges palmes d'or.

Les trois nièces se regardaient en hochant la tête. Elles avaient l'air de penser : « Nous n'avons rien compris, mais c'est tout de même rudement beau… »

M Bottier-Damars dit :

— Je ne sais pas comment elles osent venir ainsi décolletées, avec leurs bras nus ; moi, je crois que je ne pourrais pas.

La bonne dame ! quelqu'un songeait-il à lui demander cela ?

***

Dans les Femmes savantes, ils ne virent qu'une petite histoire d'amour contrarié puis exaucé qui ne les amusa guère, et entre le quatrième et le cinquième acte je leur demandai la permission d'aller saluer un ami que j'avais reconnu à l'orchestre, Pierre Malglaive, un jeune romancier qui faisait la critique dramatique dans une revue.

Je m'étais lié avec lui au restaurant et sa compagnie m'enchantait.

Je m'étonnai de le voir là.

— Je n'avais jamais vu jouer le Passant, me dit-il. C'est encore d'une fraîcheur et d'une jeunesse charmantes. Pauvre vieux Coppée, je n'aurais jamais osé lui avouer cela. Vous savez que je l'ai beaucoup fréquenté. Il habitait, rue Oudinot, une petite maison qui ressemblait à un presbytère, et tous les samedis je lui faisais visite, puis nous allions prendre un amer dans un petit café, entre le boulevard et la rue de Sèvres, où il avait coutume de touiller les dominos avec des rentiers du quartier et des commandants en retraite.

Il était là, fin, ironique et bon, avec son visage rasé, culotté comme celui d'un vieux gabier, ses yeux pâles, vert-bleu ou bleu-vert, d'une nuance indéfinissable mais unique, et il parlait de délicieuse façon.

Tenez, un soir, il me contait qu'il habitait au temps de sa jeunesse une chambre si étroite qu'il était obligé d'en ouvrir la fenêtre lorsqu'il voulait enfiler les manches de sa redingote.

Il adorait ce coin de Paris et il allait quelquefois à Bobino. Ce n'était plus le vieux bastringue de ses vingt ans et il le regrettait.

Il me disait :

« — Maintenant, on y conduit les enfants à la mamelle, oui, à la mamelle, et ils comprennent les obscénités qu'on y débite… oui, oui… »

Le matin de son enterrement il y avait une foule énorme devant Saint-François-Xavier. Cela m'avait dégoûté, tous ces types qui ne le connaissaient que par la Grève des Forgerons et qui venaient voir ses obsèques. Un ami me prit avec lui, dans sa voiture. Il faisait lourd, une chaleur humide d'orage qui couve, et nous sommes allés nous asseoir sur un banc, au Bois, dans une avenue où ne passaient que des nurses anémiques et des bambins élégants.

D'ailleurs j'avais un bouton de fièvre juste au milieu de la lèvre et rien ne me déplaît comme cela…

Maintenant, si vous voulez mon avis sur les Femmes savantes, c'est au-dessous de tout.

Ne me parlez pas de ce Chrysale qui ne songe qu'à ses soupes, de cette Martine qui fait l'apologie de l'ignorance et de la rusticité en normand de foire ou en morvandiau. C'est la haine du gros bon sens épais et routinier pour les délicatesses et les mièvreries charmantes de la culture. Non, non, si j'avais vécu au xvii siècle j'aurais sûrement aimé une jolie femme savante, une belle précieuse.

Henriette, de plus, est très mal élevée. Est-ce qu'une jeune fille de bonne bourgeoisie peut entretenir sa sœur de l'acte auquel elle doit le jour ? Est-ce qu'il lui est permis d'imaginer ses parents dans cette posture ?

Écoutez ceci, au premier acte :

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait point vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

Je vous assure que je préfère Armande. Elle est un peu pédante sans doute, mais sa robe devait mieux aller que celle de sa sœur, et, si elle existait aujourd'hui, elle fréquenterait les leçons de M. Bergson, elle suivrait les cours d'une académie de peinture, ou bien elle préparerait son doctorat, et les mêmes qui la ridiculisent l'admireraient profondément.

C'est ce que je pense, mais du diable si je pourrais jamais l'écrire… On ne prend pas un bock, mon cher ?…

Je dus refuser pour aller rejoindre mes patrons.

M. Bottier-Damars s'était assoupi dans l'ombre pourprée de la loge et, sur la scène, Martine faisait hausser les épaules à M Bottier-Damars en disant :

« Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse ;
Et, si je contestais contre lui par caprice,

Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton… »

***

Après les avoir quittés, devant la Comédie-Française, je sautai dans un fiacre en donnant au cocher l'adresse de Berthe.

Elle devait veiller assez tard, cette nuit, avec deux des demoiselles qu'elle employait, à cause d'une commande à livrer, et nous avions décidé de souper à mon retour du théâtre.

J'avais fait envoyer chez elle un foie gras truffé, une corbeille des premières fraises, des gâteaux, du champagne et un énorme bouquet de violettes de Parme.

Lorsque j'arrivai, elles avaient achevé leur ouvrage et mettaient le couvert.

Des fils de soie traînaient sur le tapis, et sur une table il y avait un amoncellement de rubans.

Quelques bûches s'éteignaient dans la cheminée ; la pendule était coiffée d'un large chapeau de bergère aux brides de velours bleu entre lesquelles on ne pouvait imaginer qu'un frais visage printanier encadré de boucles blondes, et les deux candélabres offraient l'un une toque en fleurs qui ressemblait à un immense hortensia, l'autre une petite merveille de paille légère qu'enguirlandait un rameau de roses pompons.

Je complimentai les trois fées qui tapotaient leurs jupes et qui pliaient en souriant des rubans de faille et de satin.

La délicieuse dînette, parmi toutes ces choses délicates, ces trésors de la mode, dans cette pièce tiède où ne venaient que des femmes soignées et jolies !

Cécile était rousse, Suzanne avait des cheveux cendrés, ma Berthe était blonde et la plus jeune avait trente ans.

Il me semblait que toutes les nuances dorées de l'automne frissonnaient dans un bel après-midi lumineux et chaud de septembre. Je me retirai vers deux heures.

Cécile et Suzanne, qui habitaient assez loin de ce quartier, couchaient sur un divan quand elles avaient veillé trop tard au magasin, mais j'ai donné mon congé à ma concierge et Berthe a loué une grande pièce de plus.

LES TROIS FÉES TAPOTAIENT LEURS JUPES ET PLIAIENT
EN SOURIANT DES RUBANS DE FAILLE ET DE SATIN.

Dans quelques jours je déménagerai mes livres, mes objets de toilette, mon lit qui est plus vaste que le sien, et elle s'y endormira, sa belle tête lasse aux cheveux dénoués sur mon épaule. Nous nous marions le seize juillet…

10

M. et M Bottier-Damars m'ont prié de les conduire au Louvre qu'ils désiraient montrer à leurs parentes et qu'ils ne seraient pas fâchés de connaître par la même occasion.

Décidément ce palais est toujours à l'horizon de ma vie.

Je pouvais facilement briller et les éblouir, me souvenant encore de mon ancien métier : guide artistique pour étrangers de passage.

Aristide devait être de la partie, mais son père m'a pris à part :

— Il y a des tableaux, n'est-ce pas ? Il doit y avoir des petites femmes… Vous comprenez… Aristide est déjà précoce assez pour son âge…

Il n'a jamais lu Madame Bovary, il ignore même l'existence de Flaubert, mais il a ajouté :

— C'est qu'il est formé comme un homme, le bougre !…

La phrase textuelle de M. Homais, sauf le dernier mot !

Décidément les écrivains n'ont jamais rien inventé.

J'ai donc mené cette caravane. J'avais l'air de conduire un petit pensionnat de demoiselles râblées et de gens mûrs.

Dans les grands escaliers royaux, ils marchaient avec respect et, dès que nous eûmes franchi le seuil de la première salle, ils ne prononcèrent plus une parole.

Un froid de nef tombait des hautes voûtes ; ils se croyaient dans une basilique. Un jour trouble d'aquarium baignait les vastes pièces où flottait un ennui éternel, immense et sacré.

Des copistes se penchaient laborieusement sur leur chevalet ; une noce égarée, qui faisait songer à celle de l'Assommoir, circulait entre les chefs-d'œuvre et ne cherchait que la sortie ; un gardien splénétique bâillait, n'attendant rien de l'existence que la fermeture du musée.

Personne ne pouvait me reconnaître. J'étais tranquille. Le bonheur me va bien et me transforme.

Je les ai traînés devant sept ou huit siècles d'art. Ils n'y ont rien compris et ils ont certainement trouvé cette promenade lamentable.

Ils ont passé devant la godaille des petits-maîtres familiers et précis, sans se douter qu'il y avait la plus riche lumière du monde dans le vernis du violon qu'un ménétrier au nez rouge pressait contre sa joue, sur la panse du broc que renversait un soudard en culbutant sur un tonneau une fille qui perdait ses gros bas de laine.

Ils ne vous ont pas regardés, Disciples d'Emmaüs, ni toi Philosophe de Rembrandt qui cherches les secrets et les raisons des choses dans une clarté unique faite d'ombre et de buée d'or.

Ils ont dévisagé la Joconde comme on examine dans un village la femme infidèle qui revient au foyer conjugal, pardonnée, après une fugue amoureuse, mais j'avais honte de les traîner ainsi devant votre sourire ambigu, ô Monna Lisa, devant votre immense rêve d'art, ô vieux Vinci.

Ils ont vu les robes de soie et de velours d'une abbesse galante ou d'une rousse comtessina, assises sur une terrasse de marbre dont les balustres se reflétaient, au milieu des cimes renversées des grands arbres, dans l'eau dormante de la villa Pamphili ; l'Assemblée dans un parc de Watteau, où, parmi le double crépuscule fait d'un divin soir d'été qui tombe et du mystère qui vaporise les molles frondaisons, les jupes des femmes, arrondies sur la pelouse, semblent des corbeilles de satin ; le Grand Canal sous un couchant de pigeons et de cloches, où la fenêtre d'un palais sert

de cadre à une patricienne dorée et grasse, à une blanche Arétine ; les dogaresses dont rêvaient les papes, les beaux seigneurs cruels qui empêchaient de dormir les filles des gondoliers de Venise et les jeunes femmes des vieux orfèvres de Florence !…

Ils ont vu, sur l'herbe, l'Antiope du Corrège aux hanches caressées par le soleil et le vent ; les vastes compositions de Paul Rubens : la Médicis couperosée sur une proue de navire battu par des flots qui charriaient des dauphins, des dorades et des sirènes mafflues aux cheveux ruisselants d'algues fraîches et soufflant dans des conques de nacre argentée.

Pendant cet interminable après-midi, ils ont regardé comme dans un tourbillon les chastes muses harmonieuses, les rois maladifs et blonds de Van Dyck, les princesses de Velasquez, les sobres messieurs de Port-Royal, les faunesses et les duchesses, les maréchaux et les ermites, les évêques obscurs et les comédiennes illustres, les échevins, les favorites, les grands capitaines et les cardinaux qui montraient, dans l'écartement de leur pourpre, l'acier d'une cuirasse étoilée d'une croix au bout d'un ruban de moire bleue…

M Bottier-Damars déclara que ce n'était pas mal, que cela valait la peine d'être vu une fois, mais que, par exemple, ce n'était pas toujours convenable.

Elle cligna de l'œil et me dit à l'oreille :

— Vous pensez bien que ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour mes nièces. Elles sont encore demoiselles…

Les trois demoiselles, ahuries, respiraient largement, à présent, dans la cour du Carrousel. J'étais furieux, mais je pris congé

en souriant. Avec leurs corsages houleux de blanchisseuses, leurs croupes solides de filles qui ont vécu sans corset et qui ont roulé des barils et traîné des caisses, Minnenwerfer, Bar-le-Duc et Crème-de-Menthe en savaient plus que je ne leur en avais enseigné.

***

Il faisait tiède et il était quatre heures, l'heure charmante de ce premier jour de juin. Je décidai de m'asseoir sur un banc des Tuileries et de la goûter en paix, mais, à peine installé, au dos d'une enveloppe je me mis à écrire des vers.

Les amoureux sont tous les mêmes et la poésie est la langue naturelle de l'amour.

Certes, je sais tout ce qui manque à celle-ci, et il y a bien dix ans que je n'avais rimé. D'ailleurs ce n'est peut-être pas si mal que je le pense ; on est souvent mauvais juge de ses propres ouvrages.

La voici :

À Berthe.

Sous des chapeaux légers aux fleurs de mousseline,
Certaines sont des lys dans un jardin mouillé ;
Et d'autres, mon amour, ont le charme effeuillé
Qu'après l'orage on voit à la tendre églantine.
J'en sais dont le parfum emplit l'ombre et le soir,
Et qui me font songer à de chaudes tempêtes ;
Elles ont, celles-là, dans leurs ardentes fêtes,
La tragique saveur d'un vénéneux fruit noir.

Mais la brune aux bras durs est toujours monotone,
C'est un été brûlant que rien n'apaise… Vous,
Par un midi fané d'octobre, triste et doux,
Vous êtes, ô mon cœur, une rose d'automne.
Et vous êtes l'amour tel que je le chéris,
Avec vos yeux sans joie et vos mourantes grâces,
Avec vos bras de soie et vos épaules grasses
Et vos seins délicats et si vite meurtris.
Blonde, charmante et lasse, on a toujours envie
De vous dire : « Si vous sortez quand le soir vient,
Il fait humide maintenant, attachez bien
Cette écharpe couleur d'anémone-sylvie…
Ces brides mauves sont divines… C'est heureux
Cette nuance éteinte à côté de vos joues !…
Vous ne pouvez porter que des robes très floues,
Mais vous êtes ainsi telle que je le veux,
Et lorsque vous ôtez votre corsage pâle,
Vos bas, un jupon blanc sur un fauteuil jeté,
On doit croire vraiment, rose d'extrême-été,
Que vous vous effeuillez, pétale par pétale…

***

J'ai serré ces vers dans mon portefeuille, je ne les montrerai à Berthe que plus tard et j'ai traversé la cour du Louvre et le pont des Saints-Pères au moment où le soleil jetait dans le fleuve miroitant sa rose de cinq heures.

J'ai suivi les quais jusqu'à l'Institut, sans m'attarder aux étalages des bouquinistes. On n'y trouve plus rien, à part le Voyage du jeune Anacharsis et ces innombrables volumes que les li-

braires appellent des comptes d'auteurs. Livres attendrissants et maladroits !

Des jeunes hommes les ont composés dans la fièvre du premier rêve de gloire. Les grands éditeurs les ont refusés sans les lire, puis, moyennant quelques centaines de francs, ils ont vu le jour à la vitrine d'une petite boutique déserte.

Quelle ivresse ! Leur livre paraissait ! Paris était à eux. Puis les jours passaient, les journaux ne parlaient jamais de cet événement et les confrères célèbres, après avoir gratté la dédicace admirative, envoyaient ces pauvres ouvrages à la morgue des bouquins, dans les boîtes des quais…

En passant sous les guichets de l'Institut je songeai qu'il ne m'aurait pas déplu d'être membre de l'Académie française. Mon Dieu, j'ai quarante-six ans et je crois que j'aurais porté le frac vert avec une certaine allure. Les jeudis de réception, la voiture d'une amie très riche se serait arrêtée là. J'aurais lestement sauté sur le trottoir ; elle aurait appuyé, pour descendre, ses doigts lourds de bagues sur mon poing ganté de blanc, et devant les badauds éblouis, murmurant mon nom, je l'aurais guidée, à travers les couloirs humides et solennels, jusqu'à la salle des séances.

J'aurais été chancelier pour le trimestre en cours ; un romancier célèbre serait venu me féliciter au sujet de ma dernière pièce, et un auteur dramatique ne m'aurait entretenu que de mon dernier roman.

Le Monde illustré publierait des photographies de mon cabinet de travail : un immense hall plein de meubles anciens, de tapis et de bibliothèques, et on verrait mon portrait au Palais-

Royal, entre ceux d'une belle sociétaire de la Comédie-Française et d'un premier ministre anglais.

On lirait mon nom dans les Déplacements et villégiatures du Figaro, les retours de septembre à Paris, les arrivées d'hiver à Cannes ou à Nice.

Mais à quoi allais-je penser ?...

Je m'arrêtai devant une boutique de la rue de Seine où l'on vendait des journaux. Une femme en sortit, la marchande sans doute. Elle me dévisagea.

Où donc l'avais-je vue ?

Mais, c'était...

— Jeanne !

— Claude !

Nous sommes demeurés pendant quelques secondes sans pouvoir ajouter quoi que ce soit à ces deux exclamations. Je devais avoir l'air stupide.

Jeanne ! Nous nous retrouvions là, après plus de vingt ans ! Ma petite Jeanne, si pâlote et si blonde, qui me fit manger tant de gibelottes de lapin et de pommes frites ! Parmi toutes mes amies, c'est elle sûrement que j'avais le plus aimée, et elle était là : Mercerie, papeterie de l'Institut !

Elle put parler la première. Dans ces sortes d'affaires, les femmes sont toujours plus fortes que les hommes.

— Entre un moment, je suis si contente de te revoir...

J'étais ému.

— Tu n'as presque pas changé, dis-je. Je t'ai reconnue tout de suite… Tu as toujours ton grain de beauté près du menton… Tu te portes mieux, par exemple… J'ai souvent pensé à toi…

Elle me complimenta :

— Moi, je t'ai reconnu dès que je t'ai vu, mais ce que tu es chic ! D'ailleurs tu as toujours été très élégant, même lorsque… tu te souviens, quand on n'avait pas le sou ? Et dis-moi, tu es certainement marié, toi aussi ?…

Je ne la détrompai pas.

Elle était heureuse. Son mari, qui l'adorait, était employé à la Monnaie, le petit commerce marchait assez bien, et elle n'avait pas d'enfant.

Elle riait. Je la retrouvais dans les moindres gestes, dans le son de sa voix, et tous nos souvenirs se pressaient, toutes les choses que l'on croit mortes et qui reviennent au moindre appel.

Un rameau de lilas embaumait doucement l'humble boutique bien rangée avec ses casiers pleins de boîtes de papier à lettres, de crayons, de règles et de carnets, ses vitrines où étaient exposés des porte-plume de nacre et des agrafes, des boucles et des canifs.

— Et ces messieurs qui dînaient avec nous, que sont-ils devenus ? demanda-t-elle. M. Emmanuel Rombier ? J'ai souvent regardé dans les journaux, mais on n'y a jamais parlé de lui. Il m'impressionnait beaucoup. Et M. Nirgent ? Je n'ai jamais vu son nom nulle part. C'était pourtant un grand journaliste. M'a-t-

il fait du pied, au restaurant, celui-là ! Je ne te le disais pas parce que je ne voulais pas te fâcher avec lui, mais une fois, tu te rappelles peut-être que j'avais perdu un soulier sous la table ?… Je l'avais laissé entre les siens en voulant me retirer… Tiens, c'était un soir où tu avais reçu de l'argent ; tu m'avais offert un corsage vert que j'étrennais, et Rombier, qui ne faisait attention à rien, l'avait remarqué et m'appelait Jeanne Véronèse… Et l'autre, tu sais, celui qui parlait toujours de la Commune ?…

— François Labreux, dis-je. Non, Jeanne, je n'en ai revu aucun.

— Ah ! je crois qu'ils ne sont pas devenus bien célèbres. D'ailleurs ils étaient toujours au café. Tu te souviens de Francine qui était si grasse, avec ses grains de beauté et ses fossettes ? Elle est concierge, carrefour de Buci. Et Luce qui était toujours nue dans l'atelier de la rue de Vaugirard. Elle est veuve d'un vieux monsieur très riche. Mon Dieu, comme il y a longtemps !…

Une jeune fille poussa la porte, et la sonnette eut un petit grelottement argentin au ras du plafond.

— Bonsoir, mâme Couvreur ; je voudrais deux bobines de fil rouge et une grande boucle pareille à celle que je pris avant-hier.

Jeanne, active comme une abeille, dérangea des piles de cartons, grimpa sur un escabeau, et je vis qu'elle était encore coquette, que ses bas à jours étaient bien tirés, mais que sa jambe n'était plus aussi fine qu'autrefois.

Elle ouvrit son tiroir, rendit la monnaie, — elle avait une caisse, maintenant, — raccompagna la cliente en lui parlant d'un corsage qu'elle portait la veille, enjouée et souriante.

Le contenu d'un pot devait verser sur le fourneau, dans la cuisine.

Elle se précipita, et lorsqu'elle revint je lui dis :

— Et le lapin en gibelotte, Jeanne, l'aimes-tu toujours autant ?

Des fossettes se creusèrent à ses joues.

— Non, presque plus… Mais toi ? Il me semble que tu ne le détestais pas.

— J'en avais horreur !

— Pourtant, c'est toi qui en réclamais.

— Oui, mais c'était pour ne pas te contrarier.

— Mon pauvre chou, que tu étais mignon, dit-elle avec sa voix de jadis. Tiens, embrassons-nous, mon mari sera ici dans dix minutes…

Je l'embrassai maladroitement, et elle me demanda d'entrer lui dire bonjour, lorsque je passerais.

Je le promis.

Je refermai la porte. La petite cloche tinta au ras du plafond et j'avais les yeux pleins de vieilles larmes oubliées que je n'avais pas pleurées et qui devaient venir d'un dimanche de Robinson où nous nous quittâmes après une brouille puérile…

Dorénavant, j'éviterai cette rue. Un peu de ma jeunesse y est en prison dans les vitrines de cette boutique crépusculaire et bien rangée, parmi les canifs, les boucles de ceinture et le papier à lettres, au-dessous d'un pâle rameau penché de lilas de Paris…

11

Comme je me préparais à sortir, le lendemain, après le déjeuner, Prosper qui m'attendait dans l'antichambre m'arrêta :

— Si tu n'es pas trop pressé, veux-tu monter un moment chez moi, j'ai à te parler, et si cela ne te fait rien, nous allons prendre l'escalier de service.

Àtravers un long couloir, il me conduisit jusqu'à sa chambre.

Une porte était entr'ouverte, et dans un miroir encadré de pitchpin j'aperçus une femme, une bonne ou une cuisinière, très brune, qui se coiffait. Elle était en corset, et la glace indiscrète m'offrit un sein médaillé de bronze et deux bras nus levés autour d'un écroulement de cheveux crespelés.

Prosper qui n'avait rien remarqué mit sa clef dans la serrure et me fit entrer.

J'étais chez lui.

— Mais, tu n'es pas mal du tout, fis-je par politesse.

La fenêtre à tabatière montrait un horizon de ciel bleu, de tuyaux de cheminées et de toits. Un lit de cuivre occupait un angle de la pièce, et, devant une belle commode ancienne ventrue, aux ferrures de cuivre, sur un tapis assez confortable, il y avait deux larges fauteuils de cuir.

— Je ne suis pas mal, répéta-t-il, pas mal du tout. Assieds-toi. J'ai voulu te faire mes adieux. Je pars dans cinq jours… Un peu d'alcool ?…

Il ouvrit un cabaret et me versa dans un verre épais en cristal taillé de la fine dont l'étiquette était trois fois étoilée, comme la manche d'un général de division. Puis, il me tendit une boîte de havanes, et, nos cigares allumés, assis en face de moi, il continua :

— Oui, je m'en vais. Tu as devant toi un homme qui en a assez et qui a découvert tout d'un coup que le bonheur est dans les voies communes. Ne fais pas cette figure. Je ne suis pas à plaindre. Le patron voulait me garder en m'offrant pour cela, en plus de ce qu'il me donnait, le traitement d'un professeur de rhétorique. Je n'en veux plus.

Mon cher, tu connais chez nous l'Hôtel de la Mule d'Or ? Tu vois la vieille maison avec son balcon et sa treille, la poulie du grenier qui servait au temps du roulage, son immense cuisine où nous allions regarder tourner la broche ?

Tiens, je sens d'ici l'odeur des cèpes en train de frire dans l'huile d'olive et le parfum de pommes et de pain chaud qu'on y respirait en entrant.

Eh bien, dans quinze jours, l'enseigne qui se balance au-dessous d'une guirlande de feuilles et de muscats d'Espagne portera une inscription nouvelle :

HÔTEL DE LA MULE D'OR
PROSPER BARBELAN
PROPRIÉTAIRE.

Le fonds nous a coûté quarante mille francs et il nous en reste juste le double. Je dis : nous, parce que j'épouse Palmyre après-

demain et que je m'en vais avec elle. J'ai trente-neuf ans, elle en a vingt-huit. Voilà l'histoire.

Il secoua les cendres de son cigare.

— Tu penses certainement que je suis devenu fou, moi qui ne pouvais pas sentir la campagne. Je te répète que j'en ai eu brusquement assez de m'appeler Baptiste ou Jean quand je m'appelle Prosper, de changer de nom comme un simple roi ou un vulgaire pape, et de parler toujours à la troisième personne.

Tu ne réponds rien, ne me donnerais-tu pas raison ?

— Je t'approuve, lui dis-je, et moi-même je vais me marier. Je ne t'en avais point fait part encore parce que la chose est récente, mais tu es le premier à qui j'en parle.

Si je suis heureux, Prosper, c'est grâce à toi ; je te dois tout…

Il m'arrêta d'un geste de sa main soignée où son cigare mettait un rubis ardent :

— Cela ne compte pas, mon vieux, c'est le hasard seul qui a tout arrangé…

Il me versa un autre petit verre.

La fenêtre était une immense toile bleue, sans une ombre. Des hirondelles la traversaient d'un vol oblique. Le bruit des voitures qui remontaient ou qui descendaient l'avenue des Champs-Élysées arrivait assourdi, lointain et continu. Un maçon chantait en plein azur, sur le toit de la maison voisine. Il avait une voix assez agréable et j'écoutais sa chanson :

Pourquoi sont-ils toujours
Si doux, les yeux des femmes ?
D'azur ou de velours,
Ils ont bientôt grisé nos âmes.

Pourquoi faut-il un jour
Céder à leur promesse ?
Pourquoi faut-il à leur caresse
Se laisser prendre à son tour ?

— Sais-tu ce qui m'amuse le plus ? reprit Prosper, c'est de songer à l'argent avec lequel j'ai payé l'honnête et provincial Hôtel de la Mule d'Or.

Personne ne s'en douterait. Heureusement qu'il n'a pas d'odeur, car il sentirait alors les plus étranges et les plus incroyables parfums du monde.

Il y a dans cette somme les gages que me payait irrégulièrement Francis Gentelle, le romancier mondain, et les pourboires de Gloria Sabioncella, une cantatrice milanaise qui avait hérité d'un brasseur anglais et qui s'était toquée du patron.

Elle arrivait, celle-là, à des heures impossibles, couverte de bijoux royaux, en coup de vent et cassant les sonnettes.

« Lé maëstro est chez loui ? Introdouisez-moi… »

Elle me glissait toujours cinquante francs pour qué jé l'introdouise chez lé maëstro qui était parfois furieux, mais qui ne me mettait pas à la porte parce qu'au fond il m'aimait bien et qu'il me devait toujours six mois.

Les billets que la diva tirait de son sac aux mailles d'or et qui avaient voisiné avec ses flacons et ses boîtes à poudre avaient un parfum violent et sucré que je n'ai jamais pu reconnaître.

Une nuit chaude et molle d'Italie, mon cher, parmi des œillets et des magnolias…

Il y a dans cette somme les louis que laissaient sur le plateau les altesses à qui je servais du champagne, et que j'étais obligé de ramasser respectueusement sous la table, de déshabiller et de coucher ; des géants à favoris poivre et sel qui avaient des couronnes brodées sur leurs chemises et des uniformes rouges tout cliquetants de croix dans leurs innombrables malles.

Tu te souviens du grand-duc Yvan dont on ne retrouva que le bonnet de fourrure après un attentat révolutionnaire ? Eh bien ! celui-là, j'ai dû l'endormir une nuit comme un enfant.

En compagnie de deux filles, il avait fait un peu trop de noce au Royal-Palace ; il revenait d'un dîner officiel à l'Élysée, un dîner de gala avec des toasts écoutés debout et la musique de la Garde républicaine. Il était en grande tenue avec tous ses ordres et ses cordons parce qu'il avait été impossible de le dévêtir.

Il me tenait par le cou et ne voulait pas me lâcher. Le vieux bougre était musclé comme un lutteur. Il criait des mots que je ne comprenais pas, en riant aux éclats. Je voyais près de mon visage ses yeux pâles et froids, son crâne chauve qui luisait, et il me soufflait son haleine qui sentait le tabac et le kummel. Il était là, cet impérial poivrot, sans défense, que les nihilistes avaient cent fois voulu supprimer et qu'ils accusaient d'avoir organisé des massacres.

Une des deux filles était ivre et malade, l'autre grelottait, presque nue, au fond du lit…

Et j'ai vu d'autres types plus extraordinaires encore qui m'ont permis d'amasser pièce à pièce le magot : la maharani voilée qui arrivait du fond de l'Inde pour assister aux obsèques d'Édouard VII et qui apportait des poulets que l'on jetait vivants dans des chaudières pleines d'une eau sacrée dont on traînait vingt barils dans ses bagages ; les ras abyssins qui faisaient griller leur côtelette au milieu d'un salon Louis XV, accroupis autour d'un brasero, comme en pleine brousse.

Ceux-là s'égaraient derrière les tentures et les rideaux qu'ils prenaient pour les water-closets !

L'état des appartements à trois mille francs par jour valait le coup d'œil après leur départ.

Tu n'imagines pas ce qui peut se passer dans un Palace.

Un fleuve d'or y roule des malheureux et des fous, et des vices, mon cher, dont le plus louche voyou n'a aucune idée.

Puis, avant de rencontrer ces excellents et candides Bottier-Damars, j'ai fait d'autres places encore.

J'ai été maître d'hôtel chez la comtesse Illyssia.

Son premier mari, un sous-officier de cosaques, l'avait pendue dans une grange du Caucase et un de ses amants arriva à temps pour la sauver, à demi étranglée, mais elle dut s'enfuir. Elle épousa, en Italie, le prince Demétrius Donatello qui l'avait trouvée je ne sais dans quel bouge, et enfin il paraît qu'à la mort du vieil Ita-

lien dont elle héritait, elle fut épousée par celui dont elle portait le nom et que je ne vis jamais.

Elle était belle, mon vieux, étrange et belle à faire s'entr'égorger deux frères à coups de couteau.

D'ailleurs, elle est morte à Venise de façon assez mystérieuse et peu naturelle.

Pour me donner ses ordres, elle me faisait venir dans sa chambre ou dans son cabinet de toilette, et elle composait le menu d'un dîner de gala, presque nue, s'habillant devant moi comme si j'avais été son chien ou sa femme de chambre. Elle avait des seins de marbre, un dos creux et fauve de lionne et des jambes, des jambes d'écuyère, musclées et fines, toujours gantées de soie blanche palmée d'or.

Elle avait voyagé en Chine, et je l'entendis une fois, à table, parler d'un supplice effroyable auquel elle avait assisté dans une prison de Pékin, avec des yeux qui me firent peur. J'ai trouvé dans sa chambre, certains matins, des filles en cheveux qu'elle ramassait sur les boulevards extérieurs…

En sortant de là, j'ai servi chez le baron Doche, noblesse pontificale. Je n'y suis pas resté longtemps, je serais mort d'ennui. Le salon ressemblait à un ouvroir, les bougies des candélabres étaient pareilles à des cierges ; on se serait cru dans le parloir d'une des innombrables œuvres que dirigeait le vieux, et quand j'avais fait quelque travail pénible, j'avais l'impression d'avoir gagné des indulgences pour l'enfer ou le purgatoire.

Tu vois qu'il y a même des pièces du pape dans la somme que j'ai donnée à maître Blondel, le notaire du Castellet.

Tu comprends maintenant pourquoi j'ai été tout d'un coup écœuré lorsque j'ai songé sérieusement à cette existence.

Je vais être libre, et avec les pourboires parfumés de la Gloria, avec ceux des altesses alcooliques, des maharanis qui mangeaient des poulets bouillis dans l'eau du Gange, des ras abyssins, des princes persans, des comtesses cosaques, de tous les toqués et de toutes les folles, j'ai acquis la Mule d'Or, son balcon et sa vieille treille de muscats, son jardin plein d'oseilles, de tournesols et de rosiers, et je ferai le cassoulet, les jours de foire, et les gros propriétaires dont on dételera la voiture devant la porte me serreront la main en entrant et m'appelleront par mon nom.

Palmyre sera la belle hôtelière, la belle M Barbelan. C'est une jolie fille et nous nous aimons beaucoup.

Dans la vaste cuisine où elle surveillera les servantes, elle fera très bien avec un corsage blanc dont les manches transparentes gazeront à peine ses bras robustes et ronds.

L'hôtel est achalandé depuis plus d'un siècle. Je n'y veux rien changer. On y mangera des plats de chez nous, je garderai les anciennes assiettes à fleurs et je mettrai moi-même mon vin en bouteilles.

Voilà tout ce que j'avais à te dire…

Je lui donnai raison et je promis d'aller passer huit jours à la Mule d'Or, avec ma femme, à la saison des bécasses.

Comme je désirais descendre féliciter Palmyre à sa cuisine, Prosper me dit :

— Tu la verras demain, elle est chez sa couturière. D'ailleurs je compte que tu voudras bien me servir de témoin.

Pendant que nous sortions, le maçon qui s'était rapproché de la croisée, reprenait sa romance sur les toits :

Pourquoi sont-ils toujours
Si doux, les yeux des femmes ?

***

En traversant l'avenue des Champs-Élysées, près du rond-point, je fus obligé de m'arrêter sur un refuge, à cause des voitures.

J'y rencontrai Pierre Malglaive, le romancier qui n'aimait pas les Femmes Savantes de Molière.

— Ah ! vous êtes obligé d'atterrir sur ce récif, vous aussi, me dit-il en me serrant la main. Je n'ai jamais tant vu d'équipages. Il est vrai que l'après-midi est adorable…

L'Arc de l'Étoile s'enlevait au fond de l'immense avenue dans une lumière bleue, et il semblait que le beau soir fleuri, glorieux, puissant et doux avait passé, comme un vainqueur, sous cette porte triomphale.

Pierre Malglaive me montra un espace libre où il était à peu près possible de se faufiler.

— Je crois que nous pouvons quitter notre île déserte, venez vite… Là… nous voici sur le trottoir… Vous allez de ce côté ? J'y vais aussi. Faisons route ensemble si cela ne vous gêne pas. Je cherchais un sujet pour une longue nouvelle qu'on me demande,

et je n'en trouve pas. Il fait trop beau. Je ne peux travailler qu'à la lampe, quand il pleut, les rideaux fermés. Vous ne connaissez pas ces angoisses ? Je vous envie et vous êtes bien heureux…

Il paraissait vraiment désolé. Je le regardai en souriant.

— Mais, mon cher Malglaive, un écrivain de votre talent n'a pas besoin de sujets ; vous n'êtes pas un auteur de romans-feuilletons. Essayez de raconter en plus de deux lignes l'histoire de Madame Bovary : une jeune femme de province qui s'ennuie, trompe son mari et se suicide. C'est tout !

Le tailleur Staube, disait Henri Heine, fait payer le même prix pour un costume, qu'il fournisse ou non le drap. Il ne tient compte que de la façon. L'étoffe, il la donne pour rien. Vous connaissiez cela, n'est-ce pas ? Je vais à présent vous conter une petite histoire que j'ai lue je ne sais plus où, par exemple.

Un matin, vers dix heures, Alexandre Dumas le fils, qui était encore couché, reçut la visite d'un ami qui se versa un verre de porto et qui offrit au maître qu'il venait taper un sujet de pièce.

Alexandre Dumas, qui n'avait pas beaucoup d'imagination parce que son père en avait trop gaspillé, avança la somme, ravi, et écouta.

— Voici, dit le visiteur, un jeune homme aime une jeune fille qui l'aime, mais les parents des deux amants ont des opinions différentes. Enfin tout s'arrange et cela finit par un mariage…

Dumas, furieux, cria :

— Tu viens m'éveiller à cette heure pour te moquer de moi ! Rends l'argent !

— Mais, mon vieux, répondit l'ami vexé, tu es difficile. Je t'ai donné le sujet du Cid !...

— C'est charmant, dit Pierre Malglaive, et vous avez raison. Le sujet n'est rien dans une œuvre d'art, c'est l'atmosphère qui importe. J'ai peur que tout ce qui n'est ni le Cid ni Madame Bovary ne soit Rocambole, les Mystères de Paris ou les Deux Orphelines.

Votre histoire est infiniment amusante. Je vois Dumas le fils, comme vous l'appelez, dans sa chambre ; sa belle tête ravagée et frisée de vieux corsaire qui serait devenu ministre de la marine, sur un oreiller de dentelles. Un pantalon était jeté au dos d'un pouf de soie rouge ; sur un guéridon d'acajou, un gant blanc pendait hors d'un chapeau de haute forme ainsi qu'un grand lys flétri au bord d'un vase noir ; des cartes de visite s'éparpillaient entre une boîte de cigares et un cabaret à liqueurs. On pouvait lire sur la table de nuit que la princesse Mathilde priait M. Alexandre Dumas de venir déjeuner à Saint-Gratien. Une terre cuite de Carpeaux décorait la cheminée de marbre rouge, et entre le buste et les flambeaux il y avait quelques portraits de dames ou de demoiselles aux camélias, et encore des cartes de visite, des cigares et des photographies de chez Nadar. Ah ! votre histoire est drôle comme tout !...

Je lui montrai un hôtel devant lequel nous passions, et je lui fis remarquer que c'était là que l'empereur allemand devait déjeuner en août 1914.

Il haussa les épaules.

— Il y a des choses impossibles, fit-il. Imaginez-vous celle-là : le kaiser suivant ce chemin que nous venons de suivre, à cheval,

avec les kronprinz de Prusse, de Bavière, de Saxe et le grand état-major derrière lui ?

Dans la lumière éclatante de ce jour d'été, il se serait accoudé à ce balcon, on aurait vu aux fenêtres son prince impérial louche et falot comme un clown tragique, et les grosses moustaches du dogue Hindenburg, et le glabre visage de sorcière du vieux feld-maréchal de Hæsseler, sinistre et irréel comme le fantôme grotesque de de Moltke, et les von Klück, les Mackensen et les Bülow ! Et la table aurait pu être servie pour eux avec des plats et des vins de France ! Je crois que j'aurais préféré, et Dieu sait si je l'aime, voir flamber Paris.

Mais j'étais tranquille. Il ne serait venu là que sur un brancard avec un petit trou de drap brûlé à sa tunique et du sang sur ses croix de fer et ses aigles noirs de première classe.

Ah ! cher ami, la voix sèche et déchirante des canons de la Marne est le bruit le plus sublime du monde…

***

Mon compagnon m'entraîna jusqu'au boulevard Saint-Germain et voulut m'offrir un bock au café des Deux-Magots.

Le soir qui descendait était délicieux. À côté de nous, des jeunes gens qui sortaient de l'École des Beaux-Arts riaient avec des modèles ; la terrasse sentait le tabac, la bière et la poudre de riz. Un vieil homme arrosait la chaussée, et de la statue de Diderot assis dans un fauteuil, entre des marronniers, on ne voyait que les mollets et les souliers de bronze.

Devant le socle de pierre, une jeune femme qui sans doute attendait quelqu'un, tirait à chaque instant une montre minuscule

qu'elle regardait et qu'elle remettait ensuite dans son corsage.

La montre tiédie à la chaleur douce de sa gorge devait battre contre son cœur anxieux, sur la soie tendue d'un sein gonflé.

Son visage s'épanouit brusquement.

Un homme qui arrivait lui prit le bras et l'entraîna vers la rue de Seine.

Elle se frottait contre lui, elle riait, et son mari s'ennuyait certainement, à cette heure, devant son bureau.

Si j'avais été l'amant de cette femme, je l'aurais invitée à faire une promenade sur les quais, à goûter paisiblement la soirée charmante et je ne l'aurais point emmenée dans une triste et obscure chambre d'hôtel dont le lit craque.

Pierre Malglaive me toucha le coude.

— Regardez, Anatole France !

Grand, la tête un peu penchée, vêtu d'un paletot de ratine bleue, coiffé d'un chapeau mou et plat, un sourire mélancolique sous sa moustache blanche, M. Anatole France passa.

Il venait du côté de Saint-Germain-des-Prés et il remontait le boulevard.

Derrière lui, par un hasard de la rue, on aurait cru que tous les personnages qui vivent dans ses beaux livres lui faisaient cortège.

Un monsieur à barbe grise et à binocles, qui portait une serviette de maroquin, avait la silhouette chétive de M. Bergeret. Il écoutait respectueusement un grand vieillard dont les cheveux s'échappaient en molles boucles d'argent d'un chapeau de haute

forme et dont la redingote était fleurie à son revers d'une rosette rouge. Il s'appuyait sur une canne à bec de corbin comme M. Sylvestre Bonnard, de l'Institut.

Barbu et farouche, avec un canotier d'été et un pardessus d'hiver, M. Mazure, l'archiviste-paléographe, lisait en marchant un journal socialiste, sans voir une dame blonde dont le lampion de paille qui s'ornait d'une grappe retombante de glycine était pareil à celui de la jolie et légère M de Gromance, ni un prêtre à la soutane fine, gras et digne, qui pouvait bien être l'abbé Guitrel venu à Paris pour obtenir le siège du bienheureux saint Loup et l'évêché de Tourcoing…

12

M. et M Bottier-Damars qui s'étaient si prodigieusement ennuyés à la Comédie-Française m'avaient prié de les conduire au café-concert et nous allâmes à Bobino.

La rue de la Gaîté que nous avions montée à pied les avait enchantés.

— C'est très commerçant, avait dit M Bottier-Damars.

Àcette heure, les marchands de frites éteignaient leurs fourneaux sur le trottoir et des phonographes nasillaient des rengaines chez les mastroquets dont les boutiques s'emplissaient de consommateurs.

Dans des coups de lumières brutales, les magasins encore ouverts lâchaient leurs effluves : parfums de savons et de vinaigres

de toilette chez les coiffeurs, odeurs de cuirs et de vernis des bazars illuminés, des éventaires de fleuristes, des devantures où les charcuteries et les salaisons de pays mettaient dans ce soir électrique de faubourg une bouffée de cet air qui circule entre les châtaigniers des Cévennes et les relents vigoureux qui sortent des métairies où l'on accommode le cochon.

Je les avais prévenus que le public était bon enfant et sans façon, et, elle en simple jaquette bleue, lui en veston, ressemblaient à deux petits merciers qui vont, leurs volets tirés, passer la soirée du samedi dans un bastringue ou un théâtre du quartier.

Ils étaient là à leur place et tels qu'ils auraient dû toujours être.

Il fumait tranquillement sa pipe à côté d'une femme en cheveux qui mangeait des cerises à l'eau-de-vie, M Bottier-Damars était entre nous deux et j'avais à ma gauche un artilleur qui contait une interminable histoire de batterie à son amie, une blonde anémique dont l'attention était ailleurs.

L'atmosphère était familière et sympathique. Les cigarettes embuaient la salle parcimonieusement éclairée.

Sur la scène, le rideau levé montrait un poussiéreux décor, les murs d'un salon grisâtre avec une porte au fond et une de chaque côté.

Un vieil homme crépu, en frac de gérant de brasserie, était au piano devant le trou du souffleur.

Le public qui s'impatientait frappait des pieds lorsqu'un comique parut. Des acclamations le saluèrent. Ce devait être un grand favori.

Il était vêtu d'un pantalon à damiers, d'une veste trop courte et sur sa tignasse jaune était juché un minuscule chapeau rond. Un mouchoir à carreaux sortait de sa poche.

Il était ahuri et béat.

Il se moucha pour laisser passer les applaudissements, mais ce simple geste enthousiasma la salle.

Enfin, il s'avança au bord du plateau, les mains croisées sur son gilet et il chanta :

J'ai d'vant ma maison à Nanterre
Un jardin de trois mètr's carrés,
Y a des vrais arbr's et d'la vraie terre,
Venez donc l'voir, vous en bav'rez ;
Il y pousse un tas d'végétaux,
Je les arrose avec de l'eau.
Y a du persil dans mon jardin,
De la ciboul', du romarin,
Des p'tits oignons, des salsifis,
C'est pas besef, mais ça suffit.

Il chantait d'une façon infâme. Cette chanson semblait seulement stupide et comique était d'une obscénité formidable. Les mots à double sens, les allusions et les sous-entendes polissons fouettaient le public.

M Bottier-Damars se tenait le ventre, M. Bottier-Damars disait :

— Ah ! elle est envoyée celle-là !...

Oh bissa l'artiste, et lorsqu'il eut répété le dernier couplet il fut obligé d'attaquer un autre morceau.

Bien que celui-ci fût infiniment plus bête que le premier, on l'apprécia beaucoup moins.

On ne doit jamais revenir à un plat que l'on a trouvé bon.

Après lui, M Dolorès, une grande fille, brune et fatale, qui portait une robe de satin blanc à traîne, s'inclina avec un mépris d'impératrice et une résignation de martyre.

Elle lâcha d'une voix dolente, fausse et saccadée :

Souviens-toi de l'instant des adieux,
Quand le soir sur le seuil de ma porte
On s'est dit, d'un air insoucieux :
« C'est fini, quittons-nous et qu'importe. »
Cependant à peine séparés
J'ai compris avoir brisé ma vie,
Mais oublions cette folie
Et tout le passé.

On ne la rappela point lorsqu'elle eut fini ; d'ailleurs, M. Christian, un autre favori des habitués, était déjà en scène.

C'était un bellâtre en habit noir qui avait des cheveux de jais et des paupières cernées.

Il était d'une louche et inquiétante beauté de rasta, mais il devait porter des flanelles de quinze jours sous son plastron impeccable, et ses mains velues sortaient de manchettes trop larges aux boutons voyants.

Pendant que sa petite amie extasiée admirait ce cabotin, mon voisin l'artilleur crut devoir me chuchoter que M. Christian avait d'extraordinaires bonnes fortunes. Des voitures de maître l'attendaient presque chaque nuit devant la sortie des artistes et il avait refusé un engagement à l'Opéra…

Il salua et ses yeux firent en même temps le tour de la salle qu'ils fouillèrent, puis le piano préluda et il daigna commencer :

Je l'ai vue disparaître au tournant d'une allée ;
De l'automne doré c'était le premier soir.
L'hirondelle effleurait les tristes azalées ;
Elle emportait mon cœur dans son grand manteau noir.

Il avait une voix légèrement embrumée, passionnée et chaude qui paraissait brisée par des sanglots contenus et qui disait à merveille l'agonie de l'amour, le départ de l'infidèle, la tristesse de l'amant dans une solitude navrée.

Reviendras-tu jamais par un couchant d'automne ?
Tu me retrouveras toujours là près du seuil,
Assis sur le vieux banc parmi des feuilles jaunes,
Comme un veuf désolé dans mes habits de deuil…

Ah ! puissance de la mélancolie même vulgaire !

Ces hommes et ces femmes applaudissaient avec une flamme humide dans leurs yeux.

Les amants qui n'étaient pas sûrs l'un de l'autre en avaient le cœur étreint : un soir d'octobre, la dernière hirondelle sur les azalées du jardin, la silhouette adorée qui sombre au détour d'un chemin, la douleur inconsolable du délaissé qui attend sur un

banc désert, dans le tourbillonnement des feuilles mortes tombant des arbres !…

M. Bottier-Damars en laissait éteindre sa pipe.

Il me regarda en hochant la tête. Il n'avait certes pas peur d'être abandonné ni trahi, mais je compris qu'il trouvait, lui aussi, M. Christian fort émouvant.

Il y eut après cela des équilibristes et des acrobates, des chiens savants, un prestidigitateur et encore des obscénités et des romances sentimentales.

Lorsque nous sortîmes j'eus l'impression que mes amis venaient de passer une soirée agréable, pour la première fois depuis qu'ils habitaient, comme ils disaient, la Ville-Lumière !

13

Comme je m'apprêtais à sortir ce matin-là, le facteur m'apporta une lettre recommandée.

Pendant que je signais son registre, je lisais sur l'enveloppe : Étude de M Blondel, notaire. Le Castellet (Lot-et-Garonne). Monsieur Claude Solante, 73, rue de Babylone, Paris (Seine).

Il me fallut donner un pourboire au bonhomme, le reconduire jusqu'à la porte. Cela n'en finissait pas et j'avais la fièvre.

J'ouvris ma lettre dans le couloir :

« Le Castellet, 9 juillet.

« Votre tante, M Aurélie Solante, est décédée dans sa propriété de Combepierres, le 5 courant, vous laissant par testament une somme de vingt-neuf mille six cents francs, la maison et les terres sises au dit lieu.

« Un acquéreur s'est présenté en mon étude et désirerait être mis en rapport avec vous au cas où vous vous décideriez à vendre.

« Croyez, monsieur, à mes salutations les plus distinguées.

« Blondel, notaire. »

Je consultai un indicateur. J'avais un train le soir à huit heures trente, et j'allai m'excuser auprès des Bottier-Damars. Je leur dis que j'étais obligé d'arranger sur place quelques vieilles affaires de famille, à propos de mon mariage, et que je reviendrais dans quatre jours.

— Rien de grave, au moins, s'inquiéta M. Bottier-Damars, parce que vous savez, entre nous, il ne faudrait pas se gêner…

Il avait sincèrement beaucoup d'estime pour moi et je le rassurai.

En prenant congé d'eux, M Bottier-Damars m'avoua qu'elle était très embarrassée pour faire un cadeau convenable à ma fiancée. Aristide, à mon retour, se chargerait de la chose et nous achèterions ce que nous voudrions…

En sortant de chez eux, j'allai annoncer la nouvelle et mon départ à Berthe.

Elle était seule et elle drapait un voile de gaze autour d'une forme de paille dorée.

Je lui montrai la lettre du notaire et je lui sus gré de me parler seulement et discrètement de ma tante.

Pour moi, j'étais bien excusable de ne pas songer comme il convenait à la défunte.

Je ne l'avais vue que deux ou trois fois, étant petit, et je me souviens à peine d'une vieille demoiselle qui m'apportait des pommes dans un panier.

Mon père l'appelait toujours « cette pauvre Aurélie », et elle ne venait presque jamais à la maison. Je sais qu'une fois elle m'embrassa en pleurant. Le grand air de septembre avait glacé, pendant le trajet en carriole de Combepierres au Castellet, ses joues rouges. Je n'avais pas d'autres souvenirs, des larmes silencieuses de vieille fille, des joues froides, lisses comme les pommes de sa corbeille et parfumées comme elles, me semblait-il.

Je racontai tout cela à Berthe.

— Claude, me dit-elle, en me tendant ses lèvres, revenez vite ; je ne pourrais plus vivre sans vous à présent.

***

Installé dans mon compartiment, je regardais tranquillement le tumulte de la gare.

Les Français sauront voyager lorsqu'ils ne feront pas du moindre départ un événement extraordinaire.

Des gens s'affolaient, encombrés de valises et de cartons, puis, assis sur les banquettes, ils s'apercevaient qu'ils avaient oublié

des choses essentielles et des ménages se le reprochaient aigrement.

Lorsque le train s'ébranla, un couple congestionné et chargé de paquets qui arrivait trop tard, considéra le convoi qui s'éloignait avec un tel effarement que je dus éclater de rire.

Il faut savoir manquer le train avec décence, et ne pas faire la joie du gendarme de planton et des employés.

Un jour d'été, cette petite mésaventure m'advint dans une sous-préfecture de province, et je me contentai de demander à un homme d'équipe l'heure du prochain train pour Paris.

Il ne passait qu'à minuit vingt et on était au commencement de l'après-midi. Je laissai ma valise à la consigne et je sortis.

Je trouvais charmant de m'en aller ainsi tout seul vers cette petite ville paisible où je ne connaissais personne et que je n'avais jamais vue.

L'avenue de la Gare, voûtée de très vieux arbres, me conduisit jusqu'à une place entourée de magasins et de cafés. Je me fis raser chez un coiffeur et je fus m'asseoir pendant un instant sur un banc du jardin public.

Àl'ombre, devant les pelouses, de jeunes mamans vêtues de toilettes claires et coiffées de chapeaux de soleil ou de charlottes aux roses de mousseline, faisaient de la broderie en surveillant Nine, Toto et Mimi, les éternels bambins qui font les mêmes pâtés de sable dans tous les squares de la vieille Europe.

Une musique militaire jouait au loin.

Je fis ensuite un tour de promenade. Je longeai un pan de rempart écroulé, assailli par des ronces et des herbes, un mail plein d'ombre et fraîchement arrosé. Un vieil homme lisait sur un banc de pierre ; un orphelinat passa ; des enfants s'écrasaient le nez contre les vitres ; une jeune fille qui cousait derrière sa croisée ouverte me livra le bleu candide d'un regard étonné. Je surpris quelques intérieurs : un salon aux meubles recouverts de housses, un bouquet dans un vase blanc, sur le tapis d'une table, des photographies dans des cadres de peluche, une bibliothèque vitrée.

Devant une villa fermée dans laquelle on jouait du violon, une femme, grande, mince et très brune, en robe rouge, était debout sur un perron aux rampes d'hortensias…

Je pris un apéritif au Café Riche et je vis défiler toute la ville.

Àcôté de la mienne, une table était réservée.

J'étais sûr de connaître quelques habitués de l'établissement. Ils arrivèrent et j'appris leurs noms au hasard d'une partie de manille. Le docteur Quérel avait ordonné la montagne, la montagne pas la mer, à M Paulette Gigoux… M. Lannier héritait de sa belle-mère…

Le percepteur, un petit homme gras, regardait la pendule à chaque instant. Sa femme ne devait pas plaisanter avec l'heure des repas.

Lorsqu'ils s'en allèrent, je m'étonnai presque qu'ils ne m'eussent point serré la main…

Une gazette locale qui traînait me mit au courant de la vie publique de la ville ; le kiosque à musique avait besoin de répara-

tions, pourquoi ne s'y décidait-on pas ? La toiture du marché devait être refaite. À quoi songeaient les édiles ? Le clergé se perdait en intrigues souterraines, et, au théâtre municipal, on donnait le soir même Manon.

Je m'y rendis après le dîner, et je sortis à onze heures trois quarts pour reprendre ma valise et mon train. J'avais passé une journée délicieuse. Eût-il mieux valu me lamenter ?

***

La nuit était venue dans le wagon qui m'emportait vers le Castellet, et j'étais seul avec un vieux monsieur qui, je le devinais, n'avait aucune envie d'engager la conversation et qui lisait obstinément un journal du soir.

Les troisièmes classes sont meilleures filles ; on s'y connaît tout de suite.

— Jacquot, fais attention. Ne grimpe pas sur la banquette, tu salis la jupe de la dame.

— Oh ! ce n'est rien, il n'y a pas de mal. Quel âge a-t-il ?

— Huit ans le vingt du mois prochain, madame, mais il grandit beaucoup.

— Moi, j'en ai perdu un qui aurait son âge…

On compatit. L'ombre d'un petit mort a passé… On apprend encore que votre voisine va faire arracher une dent. Elle la montre. C'est toujours grave, n'est-ce pas, d'aller chez le dentiste, mais elle souffrait trop et elle s'est décidée ce matin. Tant pis…

Et le voyage qui, silencieux, eût été une marche au supplice, devient supportable en bavardant.

Je ne connus le son que rendait mon compagnon taciturne que lorsqu'il ronfla, puis je m'installai moi-même assez confortablement et je me mis à rêvasser avant de m'endormir.

Je songeai à un ami de mon père qui s'était marié de la plus étrange façon.

Il allait de Paris à Nice avec sa maîtresse, une fille qui lui faisait une existence de forçat et qu'il n'arrivait pas à quitter.

Après une nuit passée dans son compartiment, il sortit dans le couloir du wagon.

Elle dormait encore.

Le train s'immobilisa devant le jardin plein de tournesols d'une petite gare poudrée de poussière blanche, malgré son rideau de cyprès, comme un moulin.

Un employé annonça trois minutes d'arrêt.

Il baissa la glace de la portière et regarda.

Àune fenêtre entourée de glycines et de lierres, une jeune fille en corsage rose se coiffait devant son miroir.

Elle vit le jeune homme et elle sourit.

Elle était fraîche comme l'aube dans ce cadre de feuillage et de fleurs.

Il n'hésita pas.

Il rentra dans le compartiment. Son ennemie lourde et molle de sommeil n'avait pas bougé. Il s'aperçut pour la première fois qu'elle n'était pas très belle ainsi. Un peu de salive mouillait le coin de sa bouche, des mèches de cheveux barraient son front têtu et sa joue. Il atteignit sa valise, mit quelques billets de banque dans le sac à main qui était près d'elle, et au moment où le train repartait, il sauta sur le quai de cette station perdue dont il ne savait même pas le nom.

Deux mois après, il épousa la grande enfant souriante de la croisée aux glycines et il n'entendit plus parler de l'autre.

Les choses qui paraissent invraisemblables et impossibles sont parfois les plus simples à exécuter, mais on n'a qu'une seconde pour sauter du marchepied sur le quai, et c'est ce geste qu'il faut savoir faire…

***

Lorsque je m'éveillai, le lendemain, je n'eus que le temps de bâcler une rapide toilette au lavabo. J'étais arrivé.

14

Pour aller d'Agen à Castellet on doit prendre une vieille petite diligence.

Je la trouvai devant la gare où elle était comme autrefois, à l'heure du train.

C'était toujours la même caisse de bois jaune. Je constatai avec plaisir qu'on n'avait pas remplacé la glace brisée du fond et que l'intérieur de l'antique patache avec son velours grenat et ses clous à têtes dorées ressemblait encore à celui d'un carrosse de manège forain.

Je cherchai Mabraille, le conducteur, mais devant les deux chevaux pommelés il n'y avait qu'une jeune femme.

Elle s'approcha :

— Bonjour, monsieur. Vous allez sans doute au Castellet ? C'est moi qui fais la correspondance depuis que mon oncle ne vient plus.

— Mabraille est donc malade, Thérésou ?

Elle me regarda, étonnée.

— Oui, le vieux ne va plus, mais je ne vous remets pas… Oh ! si… attendez… monsieur Claude !…

Nous nous serrâmes la main. La sienne était petite, sèche et dure.

— Ah ! par exemple ! quelle surprise, s'exclama-t-elle ; mais j'y suis, vous venez pour la succession de cette pauvre Aurélie. Nous allons partir. Je vais jusqu'aux bagages et je reviens. Il n'y aura pas de voyageurs aujourd'hui.

Je reconnaissais spontanément les choses et les êtres auxquels je n'avais même plus songé depuis quinze ans.

Jadis, la diligence qui faisait le service du Castellet à Agen était conduite par Mabraille, l'unique célibataire de la commune.

Il ramenait les voyageurs à l'hôtel de la Mule d'Or et il apportait le courrier à la poste.

C'était un grand gueusard qui nous offrait un abricot dont il avait remplacé le noyau par une cigale qui chantait dès qu'on essayait de mordre dans le fruit tiède.

Thérésou, sa nièce, était comme aujourd'hui brune, ambrée et mince et elle ressemblait à une de ces bohémiennes qui campent devant les remparts d'Aigues-Morte ou sous une arche du Pont du Gard.

Elle n'avait pas d'autres parents que Mabraille, et sa vertu était, paraît-il, assez endommagée. Lorsqu'elle revint, je lui offris une tasse de chocolat à la terrasse d'un café voisin, puis j'allumai un cigare et je m'assis à côté d'elle, sur le siège.

Le soleil était déjà chaud et les chevaux allaient presque au pas entre les grands platanes de la route blanche et dure comme du marbre.

— Et vous n'êtes pas mariée, Thérésou ?

— Moi, monsieur Claude, et avec qui vouliez-vous que je me marie ? Avec Miraclou qui va à la journée ? avec Perdigal qui éborgna sa femme un soir où il était ivre ? avec Roudille qui ne songe qu'à pêcher à la dynamite et qui a fait déjà de la prison ? Voilà mes anciens soupirants. Non, voyez-vous ces beaux partis ?

Elle effleura les croupes pommelées du bout de son fouet.

— Non, non, je suis bien plus heureuse ainsi. Dites donc, Prosper Barbelan a acheté la Mule d'Or ; il sera au Castellet dans une semaine. Il y a bien quinze ans que vous n'étiez venu, n'est-ce

pas ? Le pays n'a guère changé. C'est à peine si les gens meurent lorsqu'ils sont trop vieux. Il y a cependant cette pauvre Sylvie, vous savez, Sylvie Rosarieux, qui est morte cette nuit. On la mène au cimetière demain matin…

Sylvie Rosarieux ! Elle avait mon âge et nos mères songeaient à nous marier. Je ne l'aimais pas. Elle était triste, maladive et laide, mais elle avait peut-être fait elle-même le rêve de nos parents.

Je l'avais revue quand j'étais venu au Castellet pour l'enterrement de mon père. Elle avait déjà l'aspect d'une très vieille fille ; ses cheveux étaient tout gris et elle ne bougeait pas de sa chaise, derrière la fenêtre fermée où elle tricotait.

Un dimanche, je la croisai sur la place, à la sortie de la messe, et nous échangeâmes de vagues propos. Sur son corsage plat, elle portait le ruban bleu des Enfants de Marie qui me semblait une décoration, le grand cordon de l'ordre du célibat. Pauvre Sylvie !

Àprésent, je reconnaissais les moindres aspects du paysage : un mamelon d'argile, un rocher à l'horizon, sur une crête, deux peupliers, une maison en pleins champs, et brusquement, au tournant de la route, les fumées du Castellet montèrent à travers les arbres noirs.

***

Après avoir fait un peu de toilette dans la chambre que j'avais retenue à la Mule d'Or, je me dirigeai vers l'étude de M Blondel.

Le soleil de onze heures en fourbissait les panonceaux de cuivre rouillé.

Je ne retrouvai pas, à côté, la maison où j'étais né. On avait transformé le rez-de-chaussée. À la place de la petite fenêtre d'où je regardais la rue, quand j'étais enfant, il y avait une immense glace derrière laquelle étaient exposées des bicyclettes.

J'aimais autant ce changement, cela m'eût fait trop de peine de revoir la vieille croisée, au-dessus du banc de pierre, et la porte au seuil disjoint où je jouais aux billes.

M Blondel accourut lui-même à mon coup de sonnette.

Malgré la chaleur, il était coiffé d'une calotte de velours, et il avait une jaquette d'alpaga et une cravate blanche sale. Veuf depuis longtemps, il vivait avec sa fille Paule, une grande brune d'une beauté hardie et tragique. Elle ne se mariait pas. On disait qu'elle avait eu une aventure, à Toulouse, avec un officier de dragons. M Blondel était un homme triste, scrupuleux, taciturne et fort maniaque, qui ne prononçait que des paroles indispensables. Nous abordâmes tout de suite l'affaire qui m'amenait au Castellet. Elle n'était pas compliquée. Je pris connaissance du testament et il me compta sur sa table les vingt-neuf mille six cents francs qui me revenaient. Puis, il s'excusa de me, laisser seul ; il allait envoyer sa servante chez M. Malibert, un propriétaire, nouvellement installé dans le pays, qui désirait acquérir Combepierres.

Un papier vert tapissait toujours l'étude moisie qui sentait les pommes aigres et les vieux papiers. Entre deux bibliothèques, bourrées d'actes et de minutes, il y avait toujours une gravure représentant Gambetta étendu sur un catafalque drapé d'étendards et veillé par des mobiles et des femmes symboliques : l'Alsace, la Lorraine et la République en deuil.

M. Malibert ne tarda pas à arriver. Nous décidâmes que sa voiture serait à deux heures devant l'hôtel de la Mule d'Or et que nous irions en compagnie de M Blondel jusqu'à Combepierres. Midi sonna.

La voix du vieux clocher n'avait pas changé, et je sortis de l'étude obscure.

En saluant le notaire, sur le seuil, j'aperçus M Paule, et je dus lui présenter mes hommages.

Elle revenait du jardin, très grande, avec son dur visage d'héroïne passionnée, et ses immenses yeux noirs qui faisaient toujours un rêve impossible à réaliser.

Le courant d'air du couloir plaquait son peignoir contre son corps et le sculptait. Elle était vraiment étrange et belle. Elle devait avoir trente ans ; un léger duvet bleuissait les coins de sa lèvre sanglante, et comme elle avait eu chaud, au soleil, et qu'elle était très brune, une odeur poivrée qui émanait d'elle parfumait l'ombre fraîche du corridor.

***

En me levant de table je vis le vieux Mabraille sur le banc, devant la porte, au-dessous de la treille de muscats d'Espagne. Il suçait une pipe noire qui devait être éteinte et qu'il serrait dans sa main à demi paralysée.

— Eh bien ! Mabraille, lui dis-je, tu ne me reconnais pas ?

Il tendit son visage que salissait un poil blanchâtre de barbet.

— Parlez plus fort, me conseilla Thérésou qui sortait de la cuisine, il est un peu sourd.

— Mabraille, criai-je à son oreille, tu ne te souviens plus des abricots dans lesquels tu mettais une cigale ?

Un éclair de malice passa dans ses yeux d'étain.

— Ah ! oui… murmura-t-il, en essayant de sourire… les abricots… les cigales… Tu es le petit Solante… tu ne dois pas être tout jeune ; quel âge as-tu, mon garçon ?… Moi, je suis là, tu vois, depuis six ans… J'ai peut-être bu trop de gouttes dans mon temps… Thérésou, bourre un peu ma pipe…

Je lui offris un cigare et je lui fis apporter un verre d'armagnac.

— Ah !… le petit Solante… les abricots… les cigales… répétait-il… oui… oui…

La voiture de M. Malibert s'arrêta devant la porte. Je grimpai à côté de lui et nous partîmes pour Combepierres.

***

Personne n'avait pénétré dans la maison où ma tante Aurélie était morte après une humble vie tranquille et sans bonheur. La porte et les volets en étaient clos.

M Blondel tira une clef de sa poche et nous entrâmes dans la vaste cuisine.

Il était quatre heures, et un rayon de soleil qui nous avait devancés polissait déjà le métal des bassines près de la cheminée.

Le notaire seul était venu quelques fois à Combepierres ; heureusement Berthière, la femme du métayer, qui nous avait vus, se présenta.

Lorsqu'elle sut que j'étais le neveu de son ancienne maîtresse, elle me fit visiter la maison.

— Voici, monsieur, la chambre où cette pauvre demoiselle est morte.

Elle poussa les persiennes et le jour inonda la pièce qui sentait le feu de bois, la paille de maïs et l'éther.

Le lit sans draps ni couvertures montrait son matelas à carreaux bleus et blancs, des fauteuils et des chaises étaient alignés contre les murs. Sur une commode ancienne il y avait, sous globe, une couronne de fleurs d'oranger dont les pétales de cire étaient à peu près jaunes.

— C'est une couronne de mariée, celle de votre grand'mère ; la demoiselle y tenait beaucoup.

Àcôté, dans un cadre de peluche bleue, s'effaçait une photographie d'enfant.

— Vous ne vous reconnaissez pas sans doute, monsieur. C'est pourtant vous à cinq ans. Votre pauvre tante vous aimait bien, elle me contait souvent qu'elle pleurait en vous embrassant, mais elle était timide, et vous n'êtes jamais venu…

Pauvre tante Aurélie ! Elle m'avait aimé et je ne m'en doutais pas.

— Est-ce qu'elle a souffert ? demandai-je.

— Oh ! non, monsieur. Elle était si usée. Elle est morte en prenant un bol de tisane que je lui faisais boire. Elle me disait quelques minutes avant : « Mon neveu sera bien étonné quand il va recevoir de mes nouvelles par le notaire. »

On l'a transportée au Castellet, dans le caveau où sont votre père et votre mère…

Dans cette chambre où le dernier être de ma famille était mort en pensant à moi, de grosses larmes emplirent mes yeux.

— Berthière, dis-je, vous garderez le linge et les provisions qu'il peut y avoir.

Àprésent, voici pour avoir assisté ma tante pendant sa maladie. Et je lui donnai six cents francs.

Je tirai au milieu de la pièce deux bergères dont les soies fanées étaient adorables et je lui montrai la commode :

— Je ferai prendre demain ces meubles ; et je mis ma photographie d'enfant dans ma poche, avec son cadre de peluche bleue.

Je retrouvai M Blondel, M. Malibert et le fermier à la cuisine.

L'affaire fut vite réglée.

M. Malibert gardait le ménage Berthier qui avait un bail de neuf ans, et il m'offrait trente mille francs des deux maisons et des terres.

Il paraît que c'était un prix raisonnable.

Le soir descendait tout doré de lumières chaudes ; il emplissait la cuisine recueillie d'une puissante mélancolie.

Resté le dernier, je me tournai vers l'âtre où étaient encore de vieilles cendres froides et je murmurai :

— Aurélie, pardonnez-moi, je ne pouvais pas savoir, et, pendant vingt ans, l'argent du voyage m'a toujours manqué…

Je refermai moi-même la porte et nous arrivâmes au Castellet avec la nuit…

Après mon dîner, je voulus faire quelques pas, tout seul, à travers le village.

Il était neuf heures et il dormait déjà de toutes ses maisons éteintes.

La lune était dans l'abreuvoir et je m'assis sur un banc de la petite place plus noire que les rues à cause des arbres épais.

On n'entendait rien, pas même le bruit d'une carriole lointaine sur la route. Une paix immense écrasait la nuit.

Entre deux branches, une fenêtre s'éclaira. Paule Blondel allait se coucher. Ses rideaux de tulle la cachaient à peine. Elle enleva son corsage et, les bras nus, elle tordit devant un miroir sa terrible

SES RIDEAUX DE TULLE LA CACHAIENT À PEINE.

crinière. Elle se courba. Elle devait

ramasser sa jupe et ôter ses bas. La lumière s'éteignit brusquement…

Un rire léger de fille qu'on chatouille éclata sur un banc obscur. Je crus reconnaître le rire de Thérésou, et je rentrai.

Je dormis d'ailleurs fort mal. À la campagne, il faut se coucher avec les poules, car on est toujours éveillé par les coqs.

Celui qui chantait à deux pas de ma croisée entr'ouverte, sur le bûcher, était splendide.

Je dus m'habiller. Heureusement, Thérésou qui se levait à cinq heures me fit frire des œufs au jambon, un peu grillés sur les bords, comme je les aime.

***

Après en avoir fini avec M Blondel, je crus de mon devoir d'assister aux obsèques de Sylvie.

J'y reconnus facilement tout le monde. La nièce de Mabraille avait raison, les gens du village étaient tenus par de telles vieilles petites habitudes qu'ils mouraient à peine.

Quatre hommes avaient chargé le cercueil sur leurs épaules, et des filles qui cachaient leurs cheveux sous des voiles blancs portaient des draps décorés de rubans bleus.

La foule suivait.

Il était dix heures et il faisait chaud.

Le convoi prit un antique chemin montant bordé de murs en pierres sèches, et la cloche de l'église sonnait au loin, dans le grand soleil.

Pauvre Sylvie, toujours triste et sans grâce ! Je voyais sa bière couverte de fleurs pâles ; elle était là, un peu secouée, exsangue, ses mains croisées pour une prière éternelle et muette, avec son

ruban d'enfant de Marie sur sa poitrine plate qui avait autrefois palpité quand Sylvie songeait à moi !

Dans le cimetière, je pus m'esquiver et chercher la tombe des miens. Je la trouvai, adossée contre le mur du fond. Deux cyprès la gardaient, pareils à deux noires et massives flammes de bronze.

Je lus :

ICI REPOSENT
CLAUDE-CÉSAR SOLANTE
DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 75 ANS
LE 8 AVRIL 1864.

***

MARIE-THÉRÈSE BERTHIER
SON ÉPOUSE
DÉCÉDÉE À L'ÂGE DE 66 ANS
LE 3 MAI 1871.

***

CLARISSE-BLANCHE DARBOUX
ÉPOUSE SOLANTE
DÉCÉDÉE À L'ÂGE DE 46 ANS
LE 5 DÉCEMBRE 1898.

***

PIERRE-FRANÇOIS SOLANTE
DÉCÉDÉ À L'ÂGE DE 52 ANS
LE 6 JUILLET 1903.

***

Mes grands-parents, ma mère et mon père !

Une inscription qui n'était pas encore entièrement gravée dans la pierre, portait :

Aurélie-Etiennette Solante
Décédée…

Lorsqu'on ne sait plus prier, on ne s'attarde guère devant les tombes.

Le fossoyeur vint me saluer et je lui remis une petite somme pour l'entretien du caveau. Pourtant, je n'aime pas les sépultures entourées de jardinets ratissés et nets. Une tombe doit toujours être pareille à une ruine. Il faut laisser faire la ronce et le temps.

Comme je sortais du cimetière, je vis de loin Paule Blondel qui arrangeait une couronne d'immortelles. Dans sa robe noire, et ses beaux bras tendus, elle ressemblait à une de ces Victoires douloureuses ou à une de ces Muses éplorées qui tendent des rameaux funèbres aux bustes des morts illustres…

15

Cet après-midi de 13 juillet, en arrivant, je trouvai Paris pavoisé de drapeaux et un mot de M. Bottier-Damars.

Ils étaient installés à Ris-Orangis dans une villa qu'ils avaient achetée récemment et ils comptaient sur ma fiancée et sur moi, le lendemain.

J'avais un train à neuf heures cinquante à la gare de Lyon et la voiture nous attendrait devant la station.

Le voyage m'avait un peu fatigué. Après avoir dîné chez Berthe, fait avec elle mille projets et pris rendez-vous pour aller ensemble à Ris-Orangis, je gagnai ma chambre et me couchai.

Sur la table où je pose, le soir, ma lampe, un cendrier, mes cigarettes et quelques bouquins, j'ouvris mon portefeuille et j'en tirai des billets de banque.

Dans l'infini, une vie humaine est une chose unique, précieuse et sans doute divine, mais l'étape est dure à ceux qui doivent la faire sans les passeports que sont ces papiers conventionnels. Il y en avait de différentes sortes parmi les liasses que m'avait remis M Blondel. Les anciens billets de cent francs étaient sévères, d'un bleu grave et sérieux. On pouvait les échanger contre des titres de rente, des actions solides. Ceux qui ne datent que de quelques années sont gais.

Àdroite, une nautonnière accoudée près d'un pin y tient une rame ; à gauche, une jeune paysanne, en casaquin rouge, rêve sous un pommier chargé de fruits. Un enfant nu, près d'elle, caresse un mouton.

L'air est violet entre les branches des arbres derrière lesquels on évoque à la fois la Normandie et la Côte d'Azur.

Je préfère le recto au verso, malgré une belle fille dont on voit les jambes, les bras et le sein et qui apporte une corne d'abondance à un forgeron furieux qui pose outrageusement.

Ces billets sont charmants.

Il semble qu'on ne puisse les employer à des affaires importantes et qu'ils ne doivent servir qu'à régler l'addition d'un déjeuner où l'on a invité une jolie femme, à payer un chapeau de printemps, des bonbons et des fleurs.

Je ne les avais jamais remarqués aussi attentivement, et je m'endormis à côté de ma fortune, d'un sommeil confus où passèrent tour à tour Paule Blondel et ma tante Aurélie, Berthe et la paysanne qui rêve sous le pommier des billets de banque et qui montrait sa gorge nue en m'offrant deux pommes rouges…

***

Le lendemain, à neuf heures, je trouvai ma fiancée en train de se coiffer devant la psyché de sa boutique close. Jamais elle n'avait été si jolie. Elle épinglait sur ses beaux cheveux une capeline de paille que pressait une flexible guirlande de liserons panachés.

Un rayon de soleil, tout poudreux d'atômes dansants, filtrait entre le joint du volet et frappait l'eau du miroir.

Berthe avait une jupe de toile bleue, une blouse blanche dont les manches transparentes montraient ses bras ronds malgré la demi-obscurité de la petite pièce tiède.

Elle mit une jaquette de la même étoffe que son jupon et, après avoir pris une tasse de chocolat froid, nous sortîmes.

On ne connaît pas assez le pouvoir exaltant des drapeaux sur les murs. Je suis sûr que si on pavoisait toujours les maisons, la vie serait moins plate et plus héroïque.

Il ne manquait au grand escalier de la gare de Lyon qu'un tapis rouge. Avec ses cartouches écussonnés et ses étendards immobiles dans la chaleur déjà forte, elle semblait attendre des souverains…

***

Nous trouvâmes M. Bottier-Damars dans le potager, derrière un pavillon qui avait appartenu au xviii siècle à quelque fermier général et qui était bien la plus délicieuse habitation qu'on puisse imaginer.

Je priai Berthe de rester un moment derrière un massif de lilas sans fleurs.

En bras de chemise, un sécateur à la main, M. Bottier-Damars était grimpé sur une échelle adossée contre une muraille. Il faisait la conversation avec un gros homme dont la tête disparaissait sous un large chapeau de jardinier.

Il nous présenta :

— Monsieur Claude Solante, le précepteur de mon fils.

— Monsieur Raminet, mon sympathique voisin.

Une voix d'homme timide bredouilla sous la cloche de paille.

— Enchanté, monsieur, enchanté…

Puis, ils se serrèrent la main parmi le feuillage des arbres fruitiers et le jardinier s'enfonça derrière le mur, en saluant comme un énorme guignol.

M. Bottier-Damars se pencha encore et cria :

— Eh ! voisin, n'oubliez pas l'heure, surtout. C'est à midi, n'est-ce pas ?... Que ces dames viennent comme elles sont, et sans façon, à la paysanne. On vous attend, il est moins le quart...

Il descendit de son échelle, radieux.

— Ah ! cher monsieur Claude, je suis ravi, ravi. Nous avons le temps de faire le tour du jardin avant le déjeuner, dit-il. Cet après-midi nous causerons un peu... Et votre fiancée ? Elle n'est pas venue ?...

Il aperçut Berthe au détour de l'allée, et il se précipita.

— Je suis ravi de vous voir, madame, ravi. Nous avons tant d'affection pour M. Solante...

La campagne le transfigurait. Il trouvait les mots qu'il voulait dire ; il n'était plus ridicule, la banlieue le libérait !

— Vous déjeunerez avec M. Raminet, un voisin charmant, un ancien épicier retiré des affaires et qui s'est fixé ici. M Raminet est une personne qui a de la valeur, leur demoiselle est très aimable et le fils est poète ; vous pourrez vous entendre...

Nous rencontrâmes près des groseilliers M Bottier-Damars, M Raminet et sa fille. Après les présentations et quelques compliments nous nous dirigeâmes ensemble vers la maison.

M Raminet ressemblait à une marchande à la toilette, mais sa fille avec sa robe de toile écrue et sa charlotte de mousseline n'était pas laide.

Nous allions côte à côte, je répondais à M Bottier-Damars qui me parlait de mon voyage et j'avais fort à faire. Elle marchait de-

vant nous, en tenant Berthe, qu'elle appelait déjà : « ma petite », par le bras.

M. Raminet qui avait simplement endossé un veston de flanelle rayée nous attendait sur le perron.

On me montra le premier numéro d'une revue qui publiait des vers de Robert Raminet, en littérature Tristan Angel, puis Aristide qui arrivait en compagnie du poète me sauta au cou.

Àtable, on avait éloigné Berthe de moi, avec des plaisanteries de noce villageoise. J'étais entre M Bottier-Damars et Lucienne Raminet et le déjeuner fut vulgaire et cordial.

Robert-Tristan-Raminet-Angel portait de longs cheveux. Il avait sans doute vingt ans et il était à fesser.

Quand on servit le café je crus devoir le féliciter.

— J'ai lu, monsieur, de très beaux vers de vous dans la Revue Dorée…

Il s'empourpra comme une cerise ; il n'était pas mûr pour la gloire qui veut des teints de marbre que rien n'altère.

— Oui, de très beaux vers, continuai-je, un peu étranges et mystérieux peut-être, mais pleins de ce frisson nouveau dont Victor Hugo parlait un jour qu'on lisait devant lui, à Guernesey, une page de Baudelaire. Aimez-vous Hugo, cher monsieur ? votre génération ne paraît pas…

— Le père Hugo ? fit-il en rougissant encore, ah non ! pourquoi pas Corneille, Racine ou Béranger ? Ces gens-là n'ont pas eu le sens de la pénombre poétique.

Je m'amuse beaucoup parce que je ne m'indigne jamais.

— Pourtant, repris-je, croyez-vous qu'on ne trouve point quelque ombre sibylline dans Ce que dit la Bouche d'Ombre ?

Vous savez qu'on raconte à peu près ceci : Lorsque le père Hugo commença ce grand poème brumeux, il déclara qu'il allait écrire des vers qui ne seraient intelligibles qu'à Dieu et qu'à lui. Au bout de quelques pages, on l'entendit murmurer : « À présent, il n'y a plus que Dieu qui comprend !... »

Le jeune homme ne vit pas que je me moquais de lui, et il se mit à me parler de ses maîtres, de ceux qui avaient le sens de la pénombre.

Il fut naturellement question de poètes dont personne n'avait lu les vers, de J.-W. Natanaël qui avait écrit les Complaintes Pâles, de Sylvain Archangelys qui avait daigné donner le premier épisode des Balbutiements dans l'Ether, et de plusieurs autres farceurs qui s'appelaient Duval ou Dupont et qui culottaient des pipes Gambier dans les petits cafés du quartier Latin ou de Montmartre, à côté de filles stupides mêlant l'argot du boulevard à un solide fond de limousin ou de bas-normand.

Le jeune Raminet était, de plus, anarchiste, et sa sœur avait une jambe dure et chaude qu'elle retirait à peine lorsque je la frôlais par hasard.

***

Après le déjeuner, M. Bottier-Damars qui prenait décidément des allures dégagées se leva.

— Je demande pardon à la compagnie, dit-il, mais j'ai à causer avec M. Solante. Nous revenons d'ailleurs ; le temps de fumer une pipe dans le jardin…

Il prit dans le vestibule une cloche de paille semblable à celle qui coiffait M. Raminet et il m'entraîna sous les arbres.

— Mon cher ami, commença-t-il, vous avez devant vous un homme heureux. Je me fixe à Ris-Orangis. Paris me dégoûte.

Voyez-vous, ni ma femme ni moi n'étions faits pour la capitale. Nous avons de l'argent, c'est entendu, mais à quoi qu'il nous servait ? On ne connaît personne. Les gens qui habitent la même maison ne se parlent même pas. J'ai rencontré plusieurs fois dans l'escalier la locataire du dessous, la vicomtesse de Trémières, paraît-il, elle m'a regardé de travers. Il aurait peut-être fallu que je lui tire mon chapeau à cette pimbêche ? Tu ne me connais pas, je ne te connais pas. Ils recevaient chaque mardi. Est-ce qu'entre voisins on ne doit pas s'inviter ? Nous ne leur aurions pas fait honte. Eugénie a un collier de cent mille francs et quand elle est en toilette elle vaut bien cette petite dame, n'est-ce pas ? Ici, nous avons au moins les Raminet qui sont un peu plus agréables à fréquenter, je vous assure, et qui ne font pas tant de manières…

Je l'écoutais, assez ahuri. J'avais salué plusieurs fois la vicomtesse de Trémières en sortant. C'était une grande jeune femme de vingt-cinq ans, aux cheveux cendrés, élancée et pareille à une de ces divines ladies que peignit Gainsborough, une de ces belles pairesses qui rêvent sous un chêne anglais au tronc pressé de roses, et je n'imaginais guère, malgré leur voisinage, les Bottier-Damars à ses réceptions du mardi.

Mon compagnon qui allumait sa pipe continua :

— Non, Paris n'est pas pour nous. Nous ne sommes plus assez souples pour prendre ses habitudes. Vous nous avez conduits partout, et nous nous sommes toujours ennuyés. Chez ce Fabien, par exemple, on n'ose pas manger, ma parole, avec ces larbins insolents derrière vos chaises. Le théâtre ? Moi je n'aime pas les chefs-d'œuvre, ils me font dormir. Tenez, j'ai passé seulement une soirée épatante, mais là ce qui s'appelle une soirée épatante, à Bobino ; vous vous souvenez, avec ce type rigolo qui chantait :

« J'ai {{{2}}} {{{2}}} maison à Nanterre. »

Ça, au moins, c'est à la bonne franquette, on boit son petit verre, on fume sa pipe en écoutant les artistes et on peut rire sans se gêner. Oui, de tout ce que nous avons vu, c'est cette représentation qui nous a le plus amusés.

Alors, j'ai donné congé. Nous conserverons un pied-à-terre à Paris. La villa est vaste et confortable ; l'auto viendra vous prendre tous les jours, tous les deux jours, comme vous voudrez. Nous ne nous acquitterons jamais de ce que vous avez fait pour Aristide. Grâce à vous, il est devenu très chic. C'est décidé, mon cher Solante, allons retrouver ces dames maintenant. Je ne regrette rien, et vous savez, lorsque le père Bottier-Damars a quelque chose dans la tête, il ne l'a pas ailleurs… Dites donc, elle est charmante votre fiancée… Et la noce ? Toujours pour après-demain ? Imaginez-vous que c'est la première fois que je vais être témoin dans un mariage. Sacré veinard, va !…

Il m'allongea une claque amicale sur l'épaule et, heureux de son abdication et d'avoir enfin découvert à Ris-Orangis le bonheur qu'il cherchait en vain à Paris, il se mit à fredonner :

Ya du persil dans mon jardin,
De la ciboul', du romarin,
Des p'tits oignons, des salsifis,
C'est pas besef, mais ça suffit.

Un soleil colonial écrasait le potager où les salades ressemblaient à de vertes étoffes chiffonnées ; sur la route, des cyclistes passaient avec des bouquets et des feuillages à leurs guidons ; des drapeaux flottaient aux fenêtres des villas ; posées sur les fils télégraphiques comme des notes entre les lignes d'une portée, des hirondelles inscrivaient sans doute une héroïque phrase de la Marseillaise dans l'azur implacable de ce quatorze juillet.

***

Le chauffeur travaillant à réparer l'automobile, nous dûmes prendre le train de six heures pour rentrer à Paris.

Aristide m'avait remis une enveloppe que j'ouvris dans le compartiment où nous étions seuls.

Avec ce cadeau de noce, l'héritage de ma tante Aurélie et la somme que M. Bottier-Damars m'avait prié de garder lorsque j'eus réglé sa rupture, je possédais exactement cent mille francs.

Berthe pouvait vendre sa boutique.

Je tenais ses mains dégantées dans les miennes. Elle souriait, heureuse, sous sa capeline aux liserons panachés, et elle était légèrement décoiffée.

Devant ses beaux cheveux qu'elle ne parfumait pas et qui sentaient une odeur végétale de bois en septembre, je songeais à la cabeladuro d'or, à la grande chevelure blonde que le poète Mis-

tral découvrit dans le caveau seigneurial de l'antique chapelle des Beaux, et que l'on conserve au Musée d'Arles.

Lorsque je vis, pour la première fois, à travers la glace de son coffret, cette toison ardente, j'aurais donné un peu de ma vie afin d'y pouvoir toucher.

Nulle chevelure vivante n'avait eu pour moi tant de prestige.

Aurais-je su effleurer assez pieusement ses boucles mortes, ses fils crépelés d'or sec ?

La jeune comtesse qui la possédait devait s'appeler Marie ou Stéphanette, et le vent qui avait passé sur les Alyscamps en mêlait les mèches sur son front, alors qu'elle regardait un immense soir rouge à son balcon…

J'allais embrasser les cheveux de Berthe lorsque le train s'arrêta. Une famille entière s'engouffra dans notre compartiment et ne nous quitta qu'à Paris.

***

Après avoir dîné quai des Grands-Augustins, nous suivîmes la Seine jusqu'à l'Institut.

La nuit était venue, orageuse, lourde et traversée par des bouffées de musiques populaires, les flons-flons des orchestres installés aux carrefours.

Berthe avait ôté sa jaquette de toile bleue, et ma main caressait la soie tiède de son bras sous la mousseline de la manche. Sur les bancs obscurs, des amoureux étaient enlacés.

Devant l'Institut, des musiciens juchés sur quelques planches, derrière une guirlande de lanternes vénitiennes, faisaient valser des couples.

Berthe me regarda en souriant.

Je compris qu'elle avait envie de danser et nous entrâmes dans la poussière fauve du bal.

Brusquement, à côté de moi, j'aperçus Jeanne qui tournait au bras de son mari !

Il avait une jaquette d'alpaga à boutons métalliques et un bicorne comme les garçons de recette.

Elle ne me vit pas. La foule nous sépara et je la perdis.

Ils avaient dû se retirer, las et fiers de cette dernière valse.

Nous dansâmes jusqu'à onze heures, ensuite nous prîmes la rue de Seine, espérant y rencontrer un fiacre.

Devant la Mercerie-Papeterie de l'Institut où j'avais voulu, un soir, acheter un journal et où j'avais retrouvé ma première maîtresse, M. Couvreur, le mari de Jeanne, assis tout seul, prenait le frais, son gilet déboutonné sur sa chemise blanche et son bicorne en arrière.

Nous descendîmes du trottoir qu'il occupait tout entier avec sa chaise.

Il était assoupi et il ronflait doucement. Berthe s'arrêta pour remettre sa jaquette.

— Regardez, Claude, murmura-t-elle, ce gardien de musée qui dort…

Elle reprit mon bras et nous allâmes du côté du boulevard Saint-Germain qu'empourprait un feu de Bengale…

Ah ! Berthe, vous ne pensiez pas si bien dire !

Pressons le pas ; je vous aime et nous marchons sous la plus belle des nuits de fête vers le bonheur, puisqu'on appelle ainsi l'espoir d'une possession nouvelle. Venez. Ce bonhomme qui sommeille sous son bicorne penché n'est pas un employé de musée, mais, sans qu'il s'en doute, il monte la garde devant la porte d'une humble boutique fermée où un papillon de gaz bleuâtre éclaire des vitrines pleines de boîtes de papier et de pelotes de fil, autour desquelles passe le fantôme du premier amour qui enchanta et tourmenta ma pauvre, ma chère jeunesse…

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Abdication_de_Ris-Orangis. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.